

7

300-7

PRÉFECTURE DE LA SEINE
ASILE D'ALIÉNÉS

DÉGÉNÉRATION DE L'ESPÈCE HUMAINE

ET
SA RÉGÉNÉRATION

ESSAI

du D^r MAXIMIEN REY

DE FOUSSERET (HAUTE-GARONNE.)

*Impunitas cogitanti,
Leuitas scribenti.*

La Société n'est pas un être fictif : c'est un corps en chair et en os, qui ne saurait prospérer qu'autant que toutes les parties qui le composent sont dans un état de santé parfaite.

(Euv. de Napoléon III, t. 2, p. 115.)

PARIS
CHEZ GERMER - BAILLIÈRE,
LIBRAIRE,
Rue de l'École-de-Médecine, 17,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

BORDEAUX
CHEZ CODERC, DEGRÉTEAU ET POIJOL,
SUCC. DE TH. LAFARGUE, IMPR. LAURE,
Rue du Pas St-Georges, 28.

522:27

DÉGÉNÉRATION
DE L'ESPÈCE HUMAINE
ET
SA RÉGÉNÉRATION.

DÉGÉNÉRATION DE L'ESPÈCE HUMAINE

ET

SA RÉGÉNÉRATION

ESSAI

du D^r MAXIMIEN REY

DE FOUSSERET (HAUTE-GARONNE.)

*Impunitas cogitanti,
Lenitas scribenti.*

La Société n'est pas un être fictif : c'est un corps en chair et en os, qui ne saurait prospérer qu'autant que toutes les parties qui le composent sont dans un état de santé parfaite.

Œuv. de Napoléon III, t. 2, p. 113.



PARIS

CHEZ GERMER - BAILLIÈRE,

LIBRAIRE,

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

BORDEAUX

IMP. ET LIB. MAISON LAFARGUE

CODERC, DEGRÉTEAU ET POUJOL, SUCC.

Rue du Pas St-Georges, 38

1863



A MON MAÎTRE ET AMI

MONSIEUR ÉMILE RENÉ,

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE A LA FACULTÉ
DE MONTPELLIER,

CHEVALIER DE LA LÉGION - D'HONNEUR,

COMMANDEUR DE L'ORDRE D'ISABELLE LA CATHOLIQUE,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES
NATIONALES & ÉTRANGÈRES.

Synonyme de culture et d'élévation, ce nom a le droit d'être
au premier rang, quand j'essaye de dresser un piédestal à
l'humanité généreuse et anoblie;

D'elle-même ma plume l'inscrit et l'invoque;

Puisse-t-il me venir en aide et me soutenir!

REY.

DÉGÉNÉRATION

DE L'ESPÈCE HUMAINE

ET

SA RÉGÉNÉRATION

GOURBON-SOLLIER
VAUCLUSE
ÉPINAY-s/ORGE (S.-&-O.)

Dans le règne humain, paternité, maternité, filiation sont des expressions fatidiques et révélatrices de la destinée des peuples et de l'avenir de la descendance :

D'une part, comme force, beauté de formes et santé ; comme raison, intelligence, aspirations sublimes et génie ; comme honneur, dignité, gloire.

D'autre part, comme débilité, difformités et maladies ; comme incapacité, déraison, fanatisme et frivolité ; comme égoïsme, lâcheté, avilissement et criminelles propensions.

L'heureux mortel, né dans la beauté des formes, dans la santé de l'organisme et dans l'élévation des sentiments, n'a rien à envier à Dieu lui-même, si ce n'est son immortalité. Ces éclosions de haute normalité ne rencontrent dans leur carrière que les obstacles mécaniques, pièges tendus à leur sagesse et dont leur prévoyance peut même les défendre. Hors ce cas, la longévité la plus brillante et la plus heureuse devient leur partage.

Les rejetons malheureux d'une souche contrefaite, tarée ou souffrante, déshonorent la race humaine par leur laideur, causent d'incessantes alarmes à la police et aux lois criminelles, et déconcertent l'art médical par l'incurabilité de leurs maux. Ces existences nées de la misère physiologique, des cachexies intellectuelles et des abaissements du cœur, en attirant contre elles toutes les suspicions, réclament aussi tous les appuis pour soutenir leur triste durée.

Donc l'homme, comme tout ce qui vit et qui meurt, après avoir grandi suit, dans sa genèse, la loi primordiale *du bien ou du mal*, selon que ses aspirations l'attachent à son perfectionnement intellectuel, physique et moral; ou que son apathie et son oubli de lui-même le laissent tomber dans les bas-fonds des laideurs, des maladies et de l'immoralité.

J'appelle donc *abaissement et dégénération* de notre espèce toutes les déféctuosités qu'elle comporte, alors surtout qu'elles lui sont incorporées, infiltrées en ses veines, et soudées au point de se transmettre de générations en générations, ayant le sang pour véhicule et l'hérédité pour caractère.

Encore pour notre espèce, j'appelle *régénération*, la série des transformations heureuses que, dans la physiologie de l'homme, non moins que dans celle des animaux domesti-

ques et des plantes cultivées, des générateurs successifs et privilégiés font subir à leur descendance. La régénération devient anoblissement, quand cette évolution de races prend le type de l'éminence, comme génie, beauté de formes et sentiments. La race enfin touche à la perfection, si outre la force, le courage et la grandeur d'âme, elle obtient une longévité qui ne connaisse d'interrupteurs que la destruction par cause physique et accidentelle, ou que le terme voulu de l'existence.

Tandis que la paternité et la maternité défectueuses empoisonnent les sources d'où naît le genre humain, la paternité et la maternité représentées par des auteurs normaux et même parfaits, reconstituent l'espèce et la transforment jusqu'à l'élever au faite d'elle-même.

Il est donc admis que la régénération physiologique de l'espèce humaine est aux éminentes destinées qui lui appartiennent, comme la cause est à l'effet, comme le moteur et l'impulsion sont au mécanisme.

Je viens de mettre sous un jour suffisant le sujet et l'objet de mes efforts actuels : il me reste à dire un mot de mes voies et moyens.

La question qui m'occupe est trop morale et trop élevée pour que j'use, en la traitant, de précautions restrictives et de réserves ; je serai donc explicite et je parlerai à cœur ouvert.

Les naturalistes et les éleveurs traitent la matière animale vivante, soit cultivée, soit en domesticité, la modifient, la pétrissent presque et la perfectionnent, au moyen de la *sélection* ou du choix d'individus de chaque sexe pris dans les semis, dans les serres ou dans les troupeaux.

Les animaux, sujets de la sélection, ainsi recherchés

parmi les plus parfaits, prennent le nom de reproducteurs, d'agents de perfectionnement, de régénérateurs, chacun dans son espèce.

Je n'hésite pas un seul instant, en présence du mot *sélection* : je le repousse comme indigne de ma plume, quand je traite de la procréation humaine pour la rehausser et l'anoblir encore ; et j'adopte le mot *élection*, qui emporte l'idée de liberté, d'intelligence et d'une grandeur affective et généreuse, dès que les futurs époux *élisent* et font option eux-mêmes, pour eux-mêmes.

La passivité la plus abjecte devient le partage de l'animal reproducteur. Par l'effet de la *sélection*, de la *ségrégation*, il se voit assigné par l'homme à un but, à une fin, dont il ne saurait avoir conscience, ni prévoir les suites. L'animal reproducteur devient ainsi l'origine et le germe de cette chair dont l'homme assouvira ses goûts, ses caprices et et jusqu'à sa *cruauté* ¹.

C'est à la faveur de l'*élection*, par soi et pour soi-même, que l'espèce humaine obtiendra son plus haut perfectionnement physiologique : les futurs époux, avertis de toute l'importance humanitaire de l'*élection*, prendront de leur pur mouvement, l'initiative d'un choix judicieux et scrupuleux en se plaçant au-dessus de toute considération entachée d'un intérêt sordide. L'immédiat et le spontané forment l'essence de l'*élection*. L'homme-époux *élit* au pur profit de sa race. Maître de soi-même, après Dieu, l'on se fait père de famille et mère favorite, en conformité d'un droit imprescriptible d'être l'artisan de sa félicité, toujours en raison de l'intelligence qui préside au choix connubial.

Enfin, s'il me fallait creuser encore l'abîme qui sépare l'homme de la brute comme régénération et perfectionne-

¹ Loi Grammont.

ment génésiques ¹, je dirais que l'élection, ainsi définie, pour posséder toutes les dignités, doit vêtir les encouragements, les exemples et les sanctions des autorités sociales, comme aussi la sanction des lois religieuses et civiles : l'homme peut bien être en communauté de physiologie organique avec la bête, mais il s'en sépare et s'en distingue par de magnifiques attributs : la raison, la liberté, la morale et la religion.

Plus l'espèce humaine se trouve entourée de ménagements, d'égards et de respect dans l'exercice de ses droits, plus il importe de lui prodiguer d'encouragements, d'avis et de lumières dans l'observance de ses devoirs et dans l'accomplissement de sa mission.

Nos soins actuels, il est aisé de le comprendre, relèvent plus des sciences morales que de l'anthropologie. Il est évident que l'étude de la nature humaine dégagée de toute

¹ Je m'explique sur la valeur grammaticale des mots *genèse*, *génésiste*, *génésique*, *génésie*, *géniteur*, etc., qui reparaitront plusieurs fois dans le cours de ce travail.

Γένεσις création, génération : de *τίσσωμαι* j'engendre, je crée, d'où l'on fit *Genèse*, l'histoire de la création de l'homme et de l'univers, premier livre du Pentateuque attribué à Moïse.

A mon sens *Γένεσις* ou *Τίωσις* est le corrélatif de *Genèse* ou de *Génésie* considérée comme l'art ou science du producteur lui-même, ou du Génésiste.

Γεννητήρ, est le parent, le *géniteur*, le reproducteur, le père immédiat. Le *génésiste* c'est l'artiste, l'auteur médiateur ou l'expert en la *genèse*; le *géniteur* devient son instrument passif; la *genèse* ou *génésie* est son art; le champ de son action est l'aptitude que Dieu a donné à tout être vivant de se reproduire en des conditions bonnes ou mauvaises; la *genèse science*, a pour objet de seconder les vues de la création consistant, sans aucun doute, dans l'élimination des défauts, vices et maladies; comme aussi dans l'évolution des bonnes qualités de tous genres, à l'égard des générations successives.

sollicitude à l'égard de la reconstitution des forces de l'humanité, devient dans la question présente, un argument moins la conclusion, des prémisses sans leur conséquence. Les sciences de l'homme intellectuel, physique et moral doivent prendre, pour leur objet le plus noble et le plus sacré, celui de travailler à l'édification d'essences humaines, de générations et de lignées irréprochables : telle est la base de tout progrès civilisateur.

L'homme peut-il transmettre par engendrement les difformités du corps, les vices du cœur, les travers de l'intelligence, les maladies de ses organes ? Par un heureux contraste, l'homme transmet-il à titre égal, la normalité de ses formes et la droiture de ses sentiments, la santé de l'esprit et l'intégrité de l'organisme ?

Une sainte aversion pour les transmissions vicieuses et funestes, un noble attachement aux transmissions favorables et prospères, pourraient-ils servir de base et de soutien à l'ardeur, à l'élan de l'humanité vers la préservation et le perfectionnement de la descendance ?

Telle est la grande question qui va nous occuper ; me sera-t-il donné de la résoudre, de l'effleurer même ? Je n'ose le prétendre ; — je l'aurai du moins posée ; d'autres viendront après moi, qui, mieux inspirés et plus puissants, achèveront cette œuvre ¹.

¹ Nous donnons ici place à la part qui nous concerne dans le jugement qu'un écrivain spirituel, M. le docteur Vénot, a porté sur les travaux de la section médicale du XXVIII^e Congrès. La reconnaissance et l'amour de la vérité nous font un égal devoir de le citer textuellement : « Mais place, » dit M. Vénot ; « voici » venir une vaillante et curieuse élucubration ! L'écrivain a l'argement taillé dans le roc..... Quelle exubérance de figures » et de hardies locutions ! Nous n'ignorons pas les sources vives » auxquelles puise d'habitude l'auteur de l'anthropogénie ; mais

Des paroles savantes et plaintives ne cessent de se faire entendre sur la disparition des arts, sur le relâchement de la morale... Je viens, avec plus de tristesse encore, dénoncer que l'homme physique perd ses forces, que la

» dans son dernier labeur, c'est la *fantasia* la plus élancée, la plus
 » piquante qui se puisse imaginer. Il n'est pas jusqu'à la coupe
 » du sujet qui n'ait elle-même un avant-goût rabelaisien, se faisant écouter et applaudir. Néologismes, tournures pittoresques,
 » antithèses et paraphrases : tout dans cette œuvre de longue
 » haleine porte le cachet d'une imagination féconde autant qu'originale. Nous ne balançons pas à avouer que la forme de ce travail, pour tant ornementée qu'on veuille la supposer, ne nuit
 » pas au fond, et que l'idée philosophique et médicale qui git
 » sous ces arabesques sans fin, n'en ressort pas moins son plein
 » et entier effet. Là aussi, l'auteur est parfois animé d'une audace
 » qui étonne et qui convainc; et si, dans un parallèle forcé entre
 » la prostituée et la nourrice, il choque le sens civilisateur du
 » siècle, s'il flétrit gratuitement des nécessités trop souvent impérieuses, convenons que jamais depuis Jean-Jacques Rousseau,
 » le honteux trafic du lait étranger n'a été stigmatisé en termes
 » plus éloquents et plus topiques.

» Dans cette thèse, si vivement imagée, on ne s'explique pas, par exemple, la défaillance qui saisit l'hygiéniste à l'endroit du célibat des prêtres. Il ne donne à cette grande immolation de la race que l'excuse banale des théologiens, et l'on regrette qu'il ait mis une malencontreuse sourdine sur les cordes les plus vibrantes de son harmonium. Michelet faisant écho dans cette partie du traité, la lacune eût été dignement comblée. Mais le chapitre des considérations est si élastique !

» Faut-il dire que de ces généralités incandescentes, la section « est tombée dans l'eau, c'est-à-dire dans l'hydrothérapie? ».

(*L'Indicateur*, journal de Bordeaux, n° du 28 Sept. 1864).

Pourquoi ces attaques ? N'ai-je pas, en vue de dégager toute vérité salubre à l'espèce humaine, épuisé toutes les franchises de penser, de parler et d'écrire ? N'ai-je pas eu l'honneur d'être repris à ce propos par la présidence ? Faites-moi donc tous les reproches, si vos opinions vous y poussent, mais nul ne vous croira quand vous m'accuserez d'être flatteur et dissimulé !

famille humaine dégénère, qu'elle déchoit beaucoup de sa valeur et de sa santé normales, et qu'il devient urgent de la soumettre à une transformation qui la répare.

Voici quelques réflexions préliminaires et transitoires sur ce que, depuis trop longtemps, l'on prend pour de l'hérédité fortuite et qui est démontré par les naturalistes et les médecins, comme l'identité même des générateurs avec l'engendré.

Argument. — 1° Est-il avéré que les fils naissent identiques à leurs auteurs immédiats, ainsi qu'à leurs autres ascendants ? Je réponds affirmativement et j'en donnerai la preuve.

2° Naître, c'est continuer ses père et mère ; si les auteurs sont normaux, au triple égard physique, intellectuel et moral, l'engendré sera physiologiquement correct, sous ces trois rapports ; tandis que des conditions opposées produiront des résultats contraires.

3° Existe-t-il, quelque part, un état de perfection ou du moins de haute suffisance physiologique, subsistant, se maintenant seul et sans nulle intervention de l'art appliqué à l'engendrement ? — Oui, c'est celui des animaux en leur état de parfaite liberté ; la raison en est dans l'instinct qui les guide, sans jamais leur permettre aucun égarement.

4° L'homme, soit épars dans les forêts, soit réuni en société compacte, jouit-il de la prérogative que l'animal doit à ses instincts ? Absolument non ; l'on en trouve l'explication dans ses destinées sociales et dans la substitution en lui, de la raison oscillante, mobile et libre, à l'instinct invariable, fixe et inamovible.

5° Donc, l'homme doit l'avitilissement de sa race, à l'usage dépravé de ses aptitudes sociales et des lumières de sa raison : l'on ne saurait sur ce point garder le moindre doute.

6° L'animal lui-même quand il nous est asservi, déchu

de son instinct, privé de sa liberté, dépérit dans sa race, si l'homme ne lui vient en aide en le soumettant aux procédés et aux règles d'un élevage scientifique, ou du moins intelligent.

7° De tout cela, l'on peut conclure que les maux qui par transmission ravagent l'espèce humaine : cancer, strume, folie, épilepsie, chétivité, difformité, abaissement de la taille, laideur, vices moraux et intellectuels, grandiront en nombre et en intensité, en raison de leur sémination, par la voie de l'engendrement : funeste résultat qu'il s'agit d'éviter.

8° Mais on peut proclamer en même temps que les qualités du corps, de l'esprit et du cœur, *se transmettent et grandissent* en vertu de la même loi physiologique.

D'où il faudra conclure encore que les soins que déversera l'homme éclairé, progressif et judicieux sur la race humaine, pourront la ramener vers un perfectionnement dont elle a, depuis longtemps, méconnu l'importance et perdu la trace. C'est là le résultat magnifique et béni qu'il s'agit d'atteindre.

Telles sont les données du problème : il s'agit de les analyser une à une et d'en former une somme compacte, unitaire et probante, dont on puisse vérifier les détails, saisir l'ensemble et dégager l'inconnue.

La première pensée qui se présente est celle-ci :

La question anthropogénique de la régénération peut-elle justifier l'attention publique ? On pourra porter un jugement contraire : pour moi, je ne conçois pas de triomphe plus méritoire et plus noble, après la gloire du salut spirituel des âmes, que le salut terrestre et temporel des corps : je prouverai même, je l'espère, que ces deux idées sont connexes ; l'importance que je vois à les concilier, est en rapport avec celle de la prédestination et du libre arbitre. Si l'homme est maître souverain de ses actes, si Dieu se

borne à le regarder agir dans son indépendance, lui montrant d'une main les palmes de la rémunération, de l'autre les verges du châtiment, il ne saurait exister une prédestination contradictoire à la spontanéité, à la liberté qui lui sont propres.

C'est dans ce sens que l'homme devient sa providence à lui-même et qu'il demeure *responsable de son avenir tout entier*. A lui donc de se mouvoir résolument, mais avec sagesse, dans le cercle aussi large que nettement défini de cette spontanéité, de cette liberté.

De combien de distinctions et d'hommages n'a-t-on pas entouré ceux qui ont développé, perfectionné les races ovines et canines, équines et bovines ! Et l'on ne prêterait pas un peu d'assentiment à ceux qui voudraient s'attacher à la génésie humaine en vue de la perfectionner dans sa triple nature, physique, intellectuelle et morale !

Ah ! grâce à Dieu, l'on peut encore avoir foi dans l'opinion générale, et je ne saurais penser qu'un pareil effort puisse rencontrer de nombreux contradicteurs.

D'ailleurs, si de prime-abord l'on ne voit en ceci qu'une question d'histoire naturelle, en y regardant bien l'on trouve matière à des réflexions humanitaires et morales.

Le sens intime dit bien haut que la religion qui nous défend de nuire, plus encore, qui nous ordonne d'être utiles et d'agir envers autrui comme envers nous-mêmes et point autrement ¹, ne saurait approuver, ne saurait même absoudre les alliances à filiations entachées et désastreuses !

Supposons-nous un instant à la place de ces grandes victimes de la procréation et nés lépreux nous-mêmes, strumeux, cancéreux, épileptiques, assassins, voués aux

¹ Diliges proximum sicut te ipsum. Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis est dilectio. (S. PAUL, *epist. ad Rom.* XIII, 9-10.)

supplices, — toujours par vice héréditaire et congénital!... Affreuse destinée! malheur horrible!.... Nous n'avions pas demandé à naître, pourquoi donc nous *prédestiner* à souffrir?

Dans un contraste capable de désarmer les sévérités du criminaliste, je vois des hommes beaux et forts, intelligents et moraux : autour d'eux règnent la paix et la simplicité, les triomphes et les joies pures ; quels sont-ils ces hommes *prédestinés*¹ à cette félicité, si ce n'est les rejetons d'un sang illustre et valide, honnête et valeureux ?

L'œuvre qu'aujourd'hui je recommande à l'attention, pour être importante et méritoire jusqu'au plus sublime grandiose, n'en demeure pas moins abordable et pratique.

En ce siècle, de nos jours surtout, une proposition qui ne résiste point à l'épreuve de l'expérience, n'attire que très-faiblement l'attention publique. L'on veut des faits, l'on prétend à des résultats visibles et palpables ; je ne m'en plains pas ; c'est là le moindre tort de notre époque.

Les conclusions que je prendrai sont dans ces goûts et dans ces principes.

La voie, d'ailleurs, est ouverte ; que dis-je ? il suffit d'une fraction faible de l'effort que nous avons tenté pour la brute, et le succès demeure certain.

Est-il rationnel d'admettre que *l'élection rigoureusement correcte* nous conduise à la création d'essences humaines contradictoires et antipathiques, — relativement du moins, — aux maux diathésiques, aux laideurs et aux abaissements ? MM. Lucas et de Quatrefages l'affirment, et M. Broca n'ose

¹ Entre la prédestination et le libre arbitre, il n'y a pas contradiction : dans l'ordre moral, les responsabilités grandissent ou diminuent en raison de la puissance ou de l'infirmité des individus. Au jugement suprême, on verra le phénomène de certains condamnés *d'ici-bas*, qui seront absous et même béatifiés *là haut*, et *vice versa*.

le nier. *Les lois d'embryogénie et d'hérédité ne sont-elles pas identiques* et pour l'homme et pour la bête ? L'on a fixé dans l'espèce *Canis domesticus* des races tellement arrêtées, qu'on les prendrait pour des sous-espèces, et que la question même en fut posée. L'Angleterre cesse-t-elle de nous donner la preuve expérimentale de la fixation de races distinctes dans une même espèce domestique ? Les preuves, aussi bien que les exemples à l'appui sont innombrables. Il est vrai que l'intervention étrangère et défectueuse dénature la descendance : cela même est une preuve à mon profit, qui démontre l'urgente nécessité d'une *sélection sévère* dans l'animalité, et d'une *élection scrupuleusement intelligente et honnête* de la part de l'homme envers lui-même. Le simple doute sur ce qui précède implique l'erreur.

Le médecin moraliste, le génésiste humanitaire prétendent donc, par la *régénération humaine*, abolir la sémination du cancer, du strume, de la folie, de l'épilepsie ; celle des laideurs et abaissements de l'intellect, du cœur et des formes, en lui substituant la sémination orthomorphique, intelligente, morale et saine.....

N'a-t-on pas opéré sous nos yeux le perfectionnement de la bête ? Ne l'a-t-on pas transincarnée, hybridée, métissée et conformée d'après tous nos besoins et tous nos caprices ?

Je me vois, à regret, en droit de dresser ici l'échelle des réparations et des reconstitutions zoogéniques, et d'y montrer l'homme au dernier rang, tandis que le chien et le cheval en occupent le premier. Voici cette liste décroissante : Chien, cheval, bœuf, brebis, porc, lapin, poule, pigeon, serin, ver-à-soie, saumon, huître ¹, et l'homme enfin au degré de zéro, à l'état d'oubli !

¹ J'aurais pu, dans l'exubérance de mon droit, mentionner les efforts, d'ailleurs très-louables, de la Société d'acclimatation ; j'ai voulu rester dans la réalité quotidienne. Place au soleil pour tous : M. Coste embrasse d'un regard tout le littoral français, pour le

Que l'on ne me fasse point un crime de tels rapprochements, qui n'ont en vérité de désobligeant, de triste et d'abusif, que l'oubli de l'homme pour l'homme. Je ne souffrirai pas non plus que l'on m'accuse d'avilir l'homme en prétendant le régénérer. Les moyens réparateurs de notre espèce, comme élévation et dignité, ne sauraient s'abaisser au-dessous de notre origine et de notre but final. Non, jamais la régénération de l'homme ne s'abîmera jusqu'au niveau de la régénération de l'animalité domestique !

Si donc je demande grâce, ce n'est ni pour le but et la fin que je me propose, ni pour les moyens de les atteindre : à Dieu ne plaise ! Ils sont, par eux-mêmes, trop nobles et trop élevés.

S'il me faut réclamer l'indulgence, c'est seulement pour des allures personnelles et déviées du chemin battu¹ ; c'est pour des discussions abruptes et saccadées, pour un style sans culture et pour un rigorisme qui, tout en ayant pour lui l'évidence, peut bien excéder mon autorité.

Hors cela, je consens à être pris pour novateur téméraire, pourvu que mon problème soit plein de fraîcheur et d'à-propos, et que la solution en soit exubérante de franchise et palpitante d'intérêt.

Le sentiment qui traça le titre de cet Essai prend sa

peupler de poissons et d'huîtres perfectionnés ; M. Bazin, avec la sollicitude la plus touchante, ensemeence les moindres filets d'eau de truites et de saumons, dont il escompte le perfectionnement héréditaire par le métissage ou l'hybridation..... L'on voudra pardonner sans doute à ceux qui cultivent laborieusement l'espèce humaine, comme dit Godron, de proclamer l'impérieuse opportunité d'en amender le sang par la voie d'élection et d'autogénèse.

¹ On doit rendre, à ceux qui ont paru originaux dans plusieurs endroits de leurs écrits, cette justice qu'ils ne se sont pas abaissés jusqu'à la qualité de copistes. (MONTESQUIEU : *Pensées diverses*, 1807, t. II, p. 147.)

source dans la souffrance et le dépit qu'inspire à tout cœur droit l'aspect de la dégradation.

Comme l'artiste épris du mérite implicite et caché d'un chef-d'œuvre que rongent les vers, la rouille et la poudre, et qu'avec passion il dispute à la souillure, ainsi le génésiste, en morale et orthomorphie, prétend ramener l'homme à son éclat primitif et à son antique splendeur.

Cette pensée, revue avec calme et sang-froid, se réduit au syllogisme suivant :

Ce qui est incorrect, il est urgent de le réparer, restaurer ou reconstituer, en raison de son importance, et dans la mesure du possible ;

Or, le règne humain, en tant que sang, race et lignée, est incorrect : son importance est grande, et ses réparation, restauration ou reconstitution, sont possibles dans une certaine mesure ;

Donc, il est urgent de s'occuper de la reconstitution, etc., du règne humain, en raison de son importance dans la mesure du possible.

Reprenons cet argument, pour l'analyser et le développer dans un Essai dont voici le plan :

ARTICLES : 1. — Transmission du sang et de l'essence physiologique du père et de la mère au fils ; celui-ci s'assimile le bien et le mal génésiques de ses auteurs, et il leur est au moins virtuellement homogène et conforme.

2. — Preuves de l'hérédité psychologique : — réponse à cette question : Est-on fondé à dire que le fils d'un homme ou d'une femme illustre, ou même encore que le rejeton d'un couple illustre, ne soit généralement et presque nécessairement qu'un homme obscur ?

3. — Causes intellectuelles, morales, pathologiques et physiques de l'abaissement maladif de la race humaine ; — leur action sur l'anthropogénèse.
 4. — Comparaison de l'homme et des animaux à l'égard des transmissions par engendrement.
 5. — Héritéité sanitaire ou normale opposée à l'héritéité défectueuse et morbide, comme thérapeutique et réparation de l'humanité défaillante.
 6. — Régénération méthodique et transsubstantiation vues dans leur rapport avec le perfectionnement de la race humaine.
 7. — Sanction civile et religieuse de l'élection conubiale. Influence des princes et des grands sur le sang des peuples, en matière génésique, par la morale, par les lois et par l'exemple ; — Essence et formation de la noblesse, à partir des types les plus simples jusqu'à la royauté.
 8. — Corollaires aphoristiques ou revue rétrospective.
 9. — Épilogue ou conclusions puisées dans l'ordre théosophique et moral.
-

ARTICLE PREMIER

Transmission du sang et de l'essence physiologique du père et de la mère au fils ; — celui-ci s'assimile le bien et le mal génésiques de ses auteurs, et il leur est au moins virtuellement homogène et conforme.

Le dogme de l'hérédité ou de l'identité même, comme effet de la sémination du bien et du mal physiologiques, servant de base à notre discussion, réclame des preuves imposantes ; nous les puiserons à toutes les sources :

1. Que nous dit sur l'hérédité l'opinion des siècles ? — *La Genèse*, en des pages dont la simplicité nous impose la confiance, nous montre le patriarche Jacob comme possédant à la fois la pratique et la notion rationnelles des transmissions physiologiques, tant par influence que par hérédité. C'est ainsi que nous le voyons s'approprier les troupeaux de Laban, à la faveur de la clause du contrat qui lui concédait tout individu bicolore ¹.

2. Non loin de là, au milieu d'une société bien différente,

¹ Ce gage obtenu, les yeux de Lia durent lui sembler moins chassieux. (*Genèse*, chap. XXX, v. 41). Les versets de ce chapitre qui ont trait aux artifices du patriarche, jettent un grand jour sur la question des variétés factices en matière de fécondation.

Hésiode, au rapport de Paré, proclame que les géniteurs passent chez les fils avec les circonstances dont leur moral se trouve saisi à l'instant même de la conception ¹.

« N'engendrez point enfant » nous dit le naïf traducteur, « après les funérailles des trépassés, mais bien après avoir » pris part à quelque banquet et comédie joyeuse.

» Car combien que la semence et géniture reçoive seulement la malice et la bonté de la matière, mais elle » transfère aussi la joie, la tristesse et semblables affections » en la procréation des enfants; les faisant gais, joyeux, » gaillards ou mélancoliques, selon la disposition de la semence et la vertu imaginative ². »

3. Le père de notre art, Hippocrate, prononce sur ce point des paroles auxquelles l'art moderne n'a jamais pu trouver à redire : « *Porro genituram dico à toto corpore » secerni et à solidis, et à mollibus partibus, et ab his » morbi fiunt* ². Au surplus, je dis que dans la procréation, chaque molécule corporelle des géniteurs, soit » fluide, soit solide, se précipite sur l'ovule, et devient » l'agent de transmission et comme le véhicule des maldies ».

¹ Paré, *De la génération*, t. XI, livre II, p. 638, dit : « Je n'approuve, ni n'improove, je cite une autorité. »

Fodéré a vu à Benil, commune de 800 âmes du comté de Nice, une population presque entièrement formée de boiteux. Le Conseil municipal informa Fodéré que, de temps immémorial, la claudication s'y propageait de père en fils. (Fodéré : *Méd. légale*, t. 5, p. 362.)

² Hippocrate ajoute : « Certes il arrive que les hommes défectueux » procréent des enfants corrects; mais il ne demeure pas moins » vrai que la procréation se montre défailante, sur le fils, à l'en-droit corrélatif à la défectuosité du père. Le contraire pourrait » nous surprendre, bien que l'autre générateur, s'il est normal, » ait mission de corriger l'action du défectueux. ».

(HIPPOCR., t. 4, p. 427. Vander-Linden, *De geniturâ*).

Les idiomes seuls de l'antiquité possèdent la souplesse et le génie qu'il faut pour rivaliser avec le modelé, les délicatesses et le fini des phénomènes de la nature.

4. Ce transvasement de la substance corporelle des auteurs dans la gangue, dans le moule du fils, trouve sa vérification dans la belle formule de droit romain sur l'hypothèque :

« *Est tota in toto, et tota in quolibet parte.* »

« *Sunt ambo (parentes) dirai-je, in totâ progenie, et toti, in ejusdem quolibet parte.* »

Le père et la mère ont pris possession du fils, et se sont transfigurés, incarnés dans la masse de son individu, en même temps que dans ses molécules constituanes, toutes et chacune.

5. J'en appelle encore aux maîtres.

Ambroise Paré, cet autre type de l'autorité médicale, nous dit en son livre de la procréation : « Il advient, mais » rarement, que les enfants ne ressemblent ny a père, ny » à mère, mais à quelqu'un de leurs parents, comme à » père et à mère-grands et aïeuls, parce que, naturelle- » ment, la vertu des aïeuls se trouve fichée et enracinée » dans le cœur de ceux qui engendrent. »

Il continue ainsi : « Les enfants ne ressemblent pas à » leurs pères et mères seulement de corsage : comme en ce » qu'ils sont grands ou petits, gros ou déliés, camus ou » bossus, boiteux ou tortus ; de parler ou de manière de » cheminer ¹ ; mais aussi des maladies auxquelles lesdits » pères et mères sont sujets, et qu'on appelle héréditaires ;

¹ Mère écrevisse un jour à sa fille disait :

Comme tu vas, bon Dieu ! Ne peux-tu marcher droit ?

Et comme vous allez vous-même, dit la fille :

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?

Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ?

LAFONTAINE : liv. XXII, fab. X.

» comme il se voit : aux lépreux, aux épileptiques, aux goutteux, lapidaires, splénitiques, asthmatiques et autres
 » semblables, parce que la semence suit la complexion de
 » celui qui engendre ¹. »

A partir de ces patriarches de la science, nous voyons la pensée des transmissions héréditaires gagner toutes les intelligences.

6. Pour ne rappeler que des penseurs relativement modernes, je me borne à citer les Spallanzani, les Fodéré, les Dumas ², les Pinel ³.

¹ Ce n'est pas seulement du défaut même ou de la qualité que l'on hérite, mais encore de l'essence et virtualité du défaut ou de la qualité.

J'ai vu, chez une très-jeune enfant, la majeure partie de la surface postérieure du tronc couverte d'un poil épais et fourni, à l'instar d'une peau de lièvre; il est vrai que le père était velu à un degré qu'il ne m'est pas facile d'exprimer.

² *Traité des maladies chroniques*, de la p. 456 à la p. 466, dissertation admirablement condensée, sur l'identité entre l'engendré et ses générateurs. L'auteur y pose en principe que l'hérédité des maladies est en rapport avec l'hérédité de la ressemblance, comme complexion et physionomie. Le fils est malade à la manière de celui des deux générateurs qui se l'est le plus approprié.

La maladie similaire est le complément de la ressemblance; mêmes symptômes, même marche et progrès; dates d'invasion identiques et chez l'auteur et chez le fils; l'âge corrélatif de chacun d'eux étant pris comme base. *En tout cas, d'après le sentiment de l'auteur, l'hérédité imprime aux maladies un cachet d'incurabilité.*

³ Il serait difficile de ne point admettre une transmission héréditaire de la manie, lorsqu'on remarque en tous lieux et dans plusieurs générations successives, quelques-uns des membres de certaines familles atteints de cette maladie. C'est ce qu'attestent également une opinion populaire, des notes prises régulièrement dans des établissements publics ou particuliers, et des recueils d'observations publiées tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne. (PINEL : *Traité de l'aliénation mentale*, p. 43.)

Voici des réflexions et des faits que Voltaire laisse tomber, comme sans y prendre garde, des hauteurs de sa raison :

« J'ai presque vu sous mes yeux, dit-il, un suicide qui mérite l'attention des physiiciens :

» Un homme régulier, sans passions, et au-dessus de l'indigence, s'est tué le 17 octobre 1769, laissant l'apologie écrite de sa mort volontaire ! Jusque-là rien d'extraordinaire. Voici l'étonnant : Son frère et son père s'étaient tués au même âge que lui.

» Quelle disposition secrète d'organes, quel concours de lois physiques, fait périr le père et les deux enfants de leur propre main et du même genre de mort, précisément quand ils ont atteint la même année ? Est-ce une maladie qui se développe à la longue dans une famille, comme on voit souvent les pères et les enfants, mourir de la petite-vérole, de la pulmonie, ou d'un autre mal ? Trois, quatre générations sont devenues sourdes, aveugles, gouteuses, ou scorbutiques, dans un temps préfix.

» Le physique, ce père du moral, transmet le même caractère, de père à fils, pendant des siècles. Les Appii furent toujours fiers et inflexibles ; les Catons toujours sévères ; toute la lignée des Guises fut audacieuse, téméraire, factieuse, pétrie du plus insolent orgueil et de la politesse la plus séduisante ¹.

» Depuis François de Guise, jusqu'à celui qui, seul et sans être attendu, alla se mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage et d'un tour d'esprit au-dessus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de François de Guise, dit *le Balafre*, et de son fils ; leur taille est de six pieds ; mêmes traits, même

¹ Ils n'avaient jamais pu oublier, dit Montesquieu, que le sang de Charlemagne coulait dans leurs veines.

courage , même audace sur le front , dans les yeux et dans l'attitude.

» Cette continuité, cette série d'êtres semblables est bien plus remarquable encore dans les animaux ; *si l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes, que plusieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux et de leurs chiens de chasse, leurs généalogies seraient écrites sur leurs visages et se manifesteraient dans les mœurs.*

» Il y a eu des races de bossus ; de sexdigitaires , comme nous voyons de rousseaux , de lippus , de longs-nez et des nez plats ². Comme laideur morale , nous connaissons des séries consanguines *de cuistres ambitieux et d'intrigants perfides.* » Voltaire, d'autres l'ont dit, votre génie s'assimile toutes les vérités, toutes elles vous viennent et vous allez à toutes !

M. Prosper Lucas a publié en 1850 un traité justement célèbre sur l'hérédité naturelle. L'auteur y a fortement posé des prémisses sur la réparation de la nature humaine. Il est très-regrettable que M. Lucas n'ait pris que des conclusions sommaires au profit de notre espèce.

Un point me sépare de l'auteur, c'est son admission de curabilité en matière de lésions fonctionnelles et organiques, d'essence héréditaire.

Il est vrai que M. Lucas invoque les faits rares mentionnés par les écrivains : il reste à savoir si à l'aspect de l'aliénation, de l'épilepsie, du cancer, de la surdité, de l'amaurose, quand ces maux sont l'effet de l'hérédité, M. Lucas ne tombe pas, ainsi que l'unanimité des médecins, dans le découragement et dans le désespoir de guérir son malade ?

Je n'insisterai pas davantage sur les preuves des transmissions individuelles ; je veux aussi trouver dans les groupes

² Voltaire, *Dict. philos.*, art. *suicide*.

sociaux, la marque de l'hérédité physiologique et psychologique. S'il est vrai que les personnes revivent dans les personnes, il l'est également que les nationalités se succèdent héréditairement de siècle en siècle, sans perdre les caractères généraux de leur essence originelle. Le seul énoncé des mots type, famille, race, couleur, nation, alliances de sangs, métissages à degrés divers et facilement déterminables, suffit à prouver que des groupes, que des collections d'hommes obéissent à des lois de ressemblance, effet de l'identité consanguine.

Quel que soit le principe que l'on adopte, celui de la filiation issue d'une souche unique et représentée par Noé : ou bien celui qui admettrait la pluralité de familles, originellement constitutives du règne humain, l'on se trouve fatalement en regard de cette inévitable loi des ressemblances généalogiques. Elle sert à l'ethnographe comme un fil conducteur pour reconnaître et retrouver les peuples à travers l'obscurité des temps et dans le dédale de leurs déplacements sur le globe terrestre. En collationnant les types et les physionomies que l'on retrouve dans les tombeaux des Pharaons, dans la statuaire grecque et romaine, et dans les vestiges de l'art étrusque, chinois, incas et persan, avec les populations qui leurs sont historiquement corrélatives, on peut pour telle nation, penplade, ou colonie, renouer, entre le vivant et l'ancêtre, marbre, pierre, peinture ou momie, la chaîne que vingt, trente et quarante siècles ont brisée.

C'est ainsi que les mœurs et les profils d'Israël peints dans les Pyramides et retracés dans la Genèse et les Psaumes, se reconnaissent dans les marchés de brocantage et à la corbeille. Si l'on consulte à Versailles les portraits de lignées illustres, l'on voit combien les caractères et l'affinité des physionomies accuse et révèle la consanguinité. Les galeries privées mettent au grand jour, par les portraits de famille, la similitude entre la souche et la descendance. On est

frappé de cette vérité quand on parcourt la collection des peintures généalogiques des princes de Talleyrand-Périgord : chaque portrait vous offre un œil scrutateur, un nez déclive et crochu, des lèvres minces et pincées.

C'est de cette identité de physique et de caractère entre la souche et le rejeton, que proviennent ces dictons vulgaires : *Nez à la Bourbon, Ruse et finesse à la Talleyrand*; c'est encore elle qui maintient, indéfiniment et de père en fils, les membres d'une même famille en des fonctions auxquelles ils apportent une aptitude innée.

Les détails me sont interdits sous peine de rompre le fil de mon sujet : le signalement tout seul des nations, des peuplades, des familles et des races occuperait des volumes, se bornât-on à l'esquisser d'après leurs traits rudimentaires. L'Espagnol est sérieux et réfléchi, fataliste, pieux et peut-être aussi cruel et fanatique, comme en général les fils de Sem, ses aïeux par les Maures. Les Anglais sont bien les mêmes trafiquants aventuriers — je n'ai point dit pirates — que les Northmans et les Saxons leurs pères. C'est un peuple *inquisiteur*, curieux, envahissant et organisateur à tous prix. Les Yankees ses fils n'en sont que le raffinement exquis; le peuple américain n'est-il pas la descendance directe de tout ce que la race anglo-saxonne contenait de plus audacieux, de plus téméraire et de plus *scabreux* dans tous les genres ?

Nous-mêmes, nation *composite*, héritiers et continuateurs des aborigènes gaulois et des Franks qui les envahirent, nous offrons les spécimens inaltérés des Celtes et des Kimris, des Gaulois et des Romains, des Franks, des Saxons et des Northmans. Chacun de nous n'a qu'à se regarder pour trouver en lui-même la réponse à cette question : « *Parmi ceux-là, quel fut mon père ?* »

En lisant Tacite, l'ethnographe de la Germanie le plus ancien et le plus vrai, l'on voit que l'Allemagne moderne

ressemble aux peintures qu'en a faites le grand historien des mœurs germaniques. Comme trait héréditaire et caractéristique de ce peuple nativement bon, nous trouvons qu'il obtient par la force de l'intuition et le calme de la pensée, ce que la France et l'Angleterre produisent à grand renfort d'argent, de luttes et de violences : je le dis en passant, il faudrait n'avoir ni cœur, ni discernement pour ne pas, à l'instar du Germain et du Batave, préférer le progrès pacifique et tranquille au progrès conquis par le sang et le tumulte.

Les ethnographes, les médecins et les moralistes ne sont pas les seuls qui ont constaté l'identité de caractères entre les auteurs et leur descendance ; l'étude des animaux et même celle des plantes n'a cessé de fournir des preuves à l'appui de ce principe.

Les naturalistes contemporains les plus accrédités et les plus savants, ne cessent de fonder la doctrine de l'hérédité par engendrement sur des preuves expérimentales.

Les autorités surabondent ; qu'on me permette de nommer les deux Saint-Hilaire, Dugès, Godron, P. Lucas, Morel, de Quatrefages. Ces expérimentateurs ont prouvé, par les faits ordinaires, par les métissages et les hybridations, tant des plantes que des animaux, que les auteurs se continuent dans le fils par le fait de l'engendrement.

Les éleveurs, dans des efforts parallèles, purement pratiques, éclairés par l'École des haras, et guidés par les investigateurs anglais, se sont mis à repêtrer le limon de l'animalité, en vue de remonter, par la voie du fort et du beau, vers les modèles incomparables qui durent sortir des mains du Créateur.

Un officier de cavalerie, habile en physiologie hippique, me disait un jour : « Pour opérer la remonte de l'armée, nous nous rendons aux chefs-lieux d'arrondissements et autres points voisins du stationnement des étalons ; nous

possédons le signalement de ces reproducteurs : cette donnée simplifie utilement nos choix. Au premier aspect d'un cheval, nous disons quel en est le père. Le plus rapide examen nous suffit ensuite pour constater l'identité et collationner les vices et les qualités du géniteur, avec les défauts et les mérites du produit.

Tel père, tel fils, disons-nous, et le cheval est admis souvent ou refusé, pour le simple fait de son origine.

Il en est de même pour les hommes, ils sont tels que leurs pères et leurs mères ; mais, dans les espèces domestiques, il y a cette différence que l'on réduit à la stérilité tout mâle difforme, mauvais à l'homme, indocile, irrésolu au travail, à vue faible, à poitrine défectueuse, etc., de peur qu'il n'en procréé d'autres à son image.

Il demeure donc certain que l'on admit, en tout temps, comme en tous lieux, l'héritage des défauts et des qualités des ascendants.

L'hérédité physiologique est donc un fait, et un fait indubitable, de par cette sanction de l'opinion traditionnelle et universelle.

Envisagée directement et d'après le témoignage des sens, l'identité entre ascendants et descendants devient plus manifeste encore.

L'hérédité, avons-nous dit, c'est le fait pratique et expérimental qui constitue l'identité du produit avec ses générateurs.

Dans les quatre modes de procréation, par scission ou détachement de bouture, par gemmigénèse, par spontégénèse et par procréation sexuelle, un fait très-nettement visible, c'est celui du dédoublement qui s'opère entre le fils et sa mère, préalablement homogènes et soudés l'un à l'autre.

Toujours dans le règne animal, la bouture qui se sépare pour vivre à son compte ; la gemme qui s'isole pour se faire

individu ; la matière inerte qui éclot à la vie dans le mens-true qui est elle-même : chacun de ces nouveaux-nés partage avec l'ovule des mammifères, *l'identité matérielle avec son auteur*.

A l'instant même de la *conception*, il se produit un corps qui participe virtuellement et en substance du père et de la mère ; molécule pour molécule.

Le blastoderme, homme réduit et en raccourci, acquiert, d'heure en heure, ses justes proportions. Il appelle pour cela, dans chacun de ses organes corrélatifs, toutes les molécules virtuellement conformes et corrélatives, procédant des organes et des tissus de chaque générateur, à l'exception seule du sexe de l'un d'eux. L'équilibration et le balancement parfait, ou à-peu-près, des actions génératrices, en ce dernier point, nous donnent la meilleure explication de l'hermaphrodisme.

Moreau de la Sarthe, citant Bonnet, Haller, Bibiena, Jacobi, Spallanzani, mesure, avec ces autorités, la proportion d'influence du père et de la mère : « La mère met » plus dans la reproduction que le père : le fœtus lui appartient tout entier ; mais il sommeille, il est engourdi » jusqu'à ce moment où quelque chose, émané de l'organe » masculin, l'excite, l'anime et lui donne le premier éveil » de la vie. La question des ressemblances est liée à cette » considération et se rattache simplement à la nature du » rôle de chaque sexe dans la reproduction. »

Au point de vue moral, la question héréditaire reçoit une sanction spéciale.

1. N'entend-on pas redire ces mots : Tel père, tel fils ; le fils du loup fut toujours un loup ; le chien chasse de race ?... : toutes paroles médiocrement académiques, sans doute, mais qui n'en demeurent pas moins la formule et la sentence des siècles.

Et ceci : Se voir revivre en ses enfants, se voir renai-

tre, etc... ; la loi d'héritage des biens ; la flétrissure qui s'attache à la descendance d'un nom jadis déshonoré ; la gloire qui entoure la postérité d'une illustration, ainsi que le crépuscule survit au soleil..., ne sont-ce pas des expressions et des formules indiquant toutes la transformation du géniteur, la transfusion de soi-même en soi-même¹ ?

L'identité entre les auteurs et le fils trouve encore sa vérification dans l'héroïsme et la sublimité de leur dévouement mutuel : les exemples en sont innombrables ; je n'en veux citer qu'un seul :

2. En 1793, Loizerolles, non inculpé, se fait guillotiner furtivement, en se substituant à son fils endormi quand le bourreau l'appelle, et cela dans l'espoir aléatoire, improbable que l'exécuteur dupé ne redira plus : « Loizerolles ! » Ce fils n'était-il pas la chair de la chair et les os des os de ce père fraudeur ?² N'est-ce pas un cri du sens intime qui consacre l'identité consanguine entre les auteurs et le fils ?

S'il en était autrement, les mots famille, lignée, consanguinité seraient chimériques et sans valeur.

3. Si maintenant nous portons notre attention sur ce qu'ont de traditionnel et de transmissible chez les animaux l'instinct, l'intellect et une sorte de sentiment du droit et

¹ Il est des vérités harmoniques entre elles et corrélatives, bien que d'ordre distinct et séparé :

Dans le droit, en matière de succession, les dettes, les créances et les propriétés du *De cuius* passent de plein droit sur la tête de l'héritier : en ce sens, l'on dit que la personne civile du décédé est continuée par l'héritier, et que le mort *saisit le vif*, c'est-à-dire, l'investit de ses propriétés.

Ces formules frappantes d'énergie et de vérité semblent spécialement appropriées à l'anthropogénèse dans laquelle le père *saisit le fils* et l'investit véritablement de ses caractères et attributs physiologiques et psychologiques.

² Voilà maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair. (*Génèse*, chap. 2, v. 23.)

du devoir, nous voyons qu'en eux l'hérédité se traduit en fait, jusque dans les aptitudes que l'homme leur impose, pour ses utilités domestiques et sociales. C'est ainsi que l'on voit passer, de générations en générations, des qualités spécialement appropriées aux besoins et aux goûts du maître, sans la moindre nécessité d'une éducation complémentaire.

Le chien de garde et le chien de berger, ces auxiliaires de l'homme absolument incorruptibles, doivent à l'hérédité l'instinct fixe et arrêté d'éloigner les voleurs, au moyen d'une police clairvoyante, et de maintenir le bercail en bonne discipline. *Paix armée*, c'est leur politique ; *sécurité, ordre public*, c'est leur passion native et leur devise traditionnelle.

Le policeman et le garde-champêtre sont venus après eux sans les éclipser à aucun titre.

Les animaux humanitaires de Terre-Neuve et du Mont-Saint-Bernard possèdent la vocation innée de disputer à l'abîme des flots et de la neige tout inconnu prêt à périr. Ils semblent même, pour cela, coordonner des idées qui aboutiraient à la *médaille*, si l'abnégation ne régnait en eux sans partage de vanité.

Le chien *pointeur* naît doué d'une préméditation hostile et savante contre tout gibier à plume ; et de même le chien à *courre* contre la bête fauve.

Le chien du Mexique tient de ses pères la tactique judicieuse et prudente, non moins qu'indispensable, de faire le siège d'une forêt, s'il aspire à faire prendre l'animal féroce sans en être dévoré. Tout chien importé d'Europe, quelque noble et puissante qu'en soit la race, étant dépourvu de ces traditions originelles, se fait inévitablement détruire sans résultat.

Le chien peut d'ailleurs naître avec une double vocation, si les deux auteurs sont, l'un d'essence à courre, l'autre de race *pointeur*.

L'animal, en tel cas, change de tactique selon que le maître chasse le gibier qui court ou bien celui qui vole.

Le chien charitable de l'aveugle, *ejus animæ dimidium*, le dirige, demande pour lui l'aumône, le défend et le complète.

S'il est des chiens démocratiques et utilitaires, il en est de purement aristocratiques par essence congénitale : tel est le chien danois. Il est *héraldique* par instinct natif ; tout respire en lui le chef de cérémonies.

Je m'arrête, sans pouvoir épuiser la matière sur la génésie morale du chien, où l'homme a fait éclore : loyauté, courage, sincérité, abnégation, fidélité, sans songer lui-même à régler ses lignées sur un tel modèle ¹.

C'est donc aux carnivores, au genre *canis*, au chien comme espèce, que revient le privilège d'occuper, dans l'animalité, le premier rang après l'homme ; et c'est la sélection industrielle qui, par voie de perfectionnement, a la plus grande part de cette prééminence.

J'ai dû hésiter, et je répugne encore à donner à un animal quelconque une place après l'homme, même dans le lointain. Mettez donc, vous dirai-je, sous l'unité de votre jugement, et l'homme avili par l'égoïsme, la fausseté, la

¹ L'homme ne se soumet guère à la sélection qu'il applique aux animaux avec tant de succès. Même lorsqu'il y va de la vie des enfants à naître, à peine s'il s'inquiète de la santé des époux dans un grand nombre de mariages....

Lors, au contraire, que par une cause quelconque l'espèce humaine est traitée comme les animaux, le résultat chez elle est exactement le même que chez ces derniers.

Frédéric-Guillaume et Frédéric II avaient la même passion pour les hommes de haute taille, et l'on sait comment ils mariaient souvent les géants de leur garde avec les plus grandes filles que le hasard plaçait sur leur chemin ; ainsi les environs de Postdam présentaient des femmes surtout d'une taille inconnue ailleurs.

(De QUATREFAGES : *Unité de l'espèce humaine*, p. 212-213.)

perfidie, et toutes les laideurs morales, et le chien de Terre-Neuve ou du Saint-Bernard, et donnez votre estimation. Il se trouve, répliquez-vous, entre ces deux termes, l'espace indéfini qui sépare la brute de l'homme que Dieu prit le soin de faire à son image !... — N'importe, je le dis en toute conviction, *j'aimerais mieux encore vivre dans la peau de ce pauvre chien et battre de son cœur, persistant à demeurer un emblème d'honneur sur ses quatre pattes, que de porter insolemment la tête haute et en arrière, avec un cœur atrophié, flétri, pétrifié, dans l'incessante méditation d'une embûche* ¹.

La genèse physiologique, en général, sort victorieuse de toutes les épreuves ; elle admet le contrôle de l'analyse et de la synthèse, soit rationnelles soit pratiques ; le génésiste anglais compose et décompose la bête selon des plans et des devis imposés et consentis d'avance.

« Il me faut ce temps pour obtenir *ce bec*, il m'en faut moins pour obtenir *tel plumage*. »

Il va même jusqu'à transporter les traits de signallement d'une famille zoologique dans une autre.

C'est ainsi que le cheval de course eut pour modèle un chef-d'œuvre génésique, le lévrier ; que celui du Perche et du Poitou reçut la forte charpente et la lourde pesanteur du bœuf ; et que ceux des Pyrénées sont pourvus de quelques traits constitutifs *du chamois et de la chèvre*.

Les Arabes chantent la genèse de leur coursier ; leurs vers expriment comment, pour la faire, ils ont pris çà et là, dans la physiologie comparée, les traits spéciaux et de valeur.

L'on peut donc à volonté supprimer un défaut, lui subs-

¹ Il y a souvent, répétait l'illustre chirurgien Delpech, d'homme à homme, plus de distance que d'homme à chien ! La morale à déduire de cette pensée, c'est qu'il faut restaurer notre espèce et en exclure les tarés.

tuer une qualité ; amender toujours , perfectionner sans cesse.....

Les hommes qui goûtent et qui entendent bien cette question sont rares en France ; ils sont nombreux en Angleterre , où le génésiste peut à bon droit prendre le nom de *philosophe de l'engendrement* , à l'instar des chimistes de la panacée , qui s'intitulaient philosophes par le feu , *philosophi per ignem*.

L'hérédité n'est pas seulement un effet génésique entre individus d'une même espèce ; les caractères et les reliefs en deviennent plus saillants encore chez le produit des générateurs d'espèces différentes.

1. C'est ainsi que l'industrielle tyrannie de l'homme , en dépit de la bête , qui souvent s'y refuse , provoque la naissance de tityres , de musmons ¹ et d'autres mulets demi-zèbre , demi-cheval , demi-chien , demi-loup , mi-partie lion et tigresse ².

L'homme fit donc toujours tout ce qu'il voulut en matière de procréations animales dans le sens du perfectionnement des races et dans celui de la combinaison des sangs.

Si l'engendrement n'identifiait les géniteurs à leurs fils , selon des proportions régulières et vraiment arithmétiques , le métis et le mulot , enfants du hasard , nous offriraient l'aspect bizarre d'un monstre chimérique. L'on ne pourrait plus , dès-lors , ni doser le sang des deux facteurs d'un

¹ La tityre est le mulot du bouc et de la brebis ; le musmon , celui du bélier et de la chèvre.

² Ne trouvant pas à se satisfaire normalement , l'instinct violent de la reproduction transforme en époux de simples compagnons de captivité. — Voilà comment on a vu s'unir , par exemple , le lion et le tigre. D'après M. Paul Gervais , ces unions ont été fécondes : on cite l'exemple d'un lion et d'une tigresse appartenant à une ménagerie ambulante.

cheval de race, ni supputer leurs quartiers de noblesse, ni discerner enfin, chez nos mulâtres, la valeur numérique de leur teinte pigmentaire.

2. On peut surprendre ces mêmes transmissions, jusque chez les plantes ¹. Que nous enseigne l'art suave et charmant de l'horticulture, par sa doctrine de l'hybridation? Les serres, les jardins et les prairies sont l'école expérimentale, l'usine incessante pour coupages et variétés.

L'ouvrier turbulent des ateliers de Flore, c'est l'insecte : sans respect, sans nul égard pour le tranquille hymen des fleurs, il profane, par le viol et la promiscuité des pollens, l'image suave, l'asyle gracieux de la chaste innocence.

C'est donc aux abus de ces émissaires capricieux du Créateur, que fruits et corolles d'un même genre doivent le bariolage et la transfusion, dans une continuelle poly-génèse.

3. Je viens d'en appeler à toutes les causes de la certitude, pour établir soit implicitement, soit en fait, qu'à tous les points de vue, le tiers-créé, en tout ce qui vit, chez l'homme non moins que pour les plantes et l'animalité tout entière, demeure virtuellement, substantiellement et positivement, la continuation réelle de chacun des générateurs, et la véritable résultante de leurs forces physiologiques et psychologiques.

4. Je m'aperçois, mais trop tard, que j'ai commis un méfait de logique :

J'ai voulu démontrer l'axiome et démontrer des preuves à l'évidence.

¹ M. Naudin, aide-naturaliste au Muséum, a vu les graines extraites d'une même courge reproduire toutes les races cultivées dans le jardin où il avait, dans une même année, étudié le développement de douze cents individus.

(De QUATREFAGES, *Unité de la race humaine*, p. 237.)

Fénelon , traitant de l'existence de Dieu , cède au découragement , en voyant les splendeurs du problème effacer les lueurs pâles de sa démonstration.

C'est qu'il est des vérités nécessaires , évidentes et palpables , qui se jouent de tous les témoignages.

La loi des ressemblances , par héritage physiologique et transmission , est de ce nombre.

Loi même d'identité , car le fils est à la fois et le dédoublement de sa mère et le vivace daguerréotype de son père ;

C'est le bourgeon , la bouture amorphose et sans signallement précis d'abord , mais qui vêtiront et révéleront plus tard tous les caractères de la souche.

ART. II

Preuves de l'hérédité psychologique ; réponse à cette question : Est-il fondé de dire que le fils d'un homme ou d'une femme illustre, ou même encore que le rejeton d'un couple illustre n'est généralement et nécessairement qu'un homme obscur ?

Je vais signaler un paradoxe contradictoire à ma thèse, et que j'ai par conséquent mission de combattre.

Tel père tel fils, c'est l'opinion générale exprimée sommairement et par ellipse.

Tels père et mère, tel fils, c'est notre doctrine sur l'engendrement et sur l'hérédité.

« Le fils d'un homme illustre n'est généralement qu'un homme obscur. » Voilà l'objection, il s'agit de la réfuter en la réduisant au principe des transmissions héréditaires.

L'argumentation de tout ce chapitre sur la question de l'héritier de l'homme illustre, se trouve, de tout point, en contradiction avec la logique d'un savant professeur de zoologie. M. le docteur Bazin me conteste et le principe et les faits qui servent de thème à ce discours : mon regret en cela grandit avec l'évidente erreur de ce physiologiste. Quand on occupe le faite d'une science, quand on plane sur elle, on risque de tomber si l'on perd de vue ses éléments et sa base.

res : affirmer que le fils diffère de ses père et mère, c'est articuler une hérésie en matière de transmissions ».

Précisons les termes de la question.

Le fils peut hériter à la fois des qualités du corps et de l'âme de ses père et mère.

Telle est bien mon opinion, si je réserve et les *innéités* inhérentes à cette hérédité même, et les fortuités qui lui sont étrangères et qui résultent de l'influence des milieux : travail, occasions, entraînement aux dissipations, etc.

Le fils ne saurait hériter, en effet, des circonstances extérieures au sang de ses-auteurs.

Deux cogéniteurs, puissants par leur intelligence, donnent le jour à un fils d'une intensité corrélative à leur essence et à leur valeur.

Le rayon du génie va bientôt éclore dans le rejeton et resplendir du plus bel éclat, sous l'influence des veilles et des labeurs. Les circonstances et les événements s'emparent de cet homme d'élite : c'est saint Augustin, Dante et Michel-Ange ; c'est Corneille et Racine ; c'est Molière, Fénelon et Bossuet. Telle est la genèse du grand homme¹.

Celui-ci contracte alliance, il lui naît un ou plusieurs fils sans valeur, sans mérite et complètement incapables de soutenir le nom illustre de leur père.

Trois éléments, avons-nous dit, contribuèrent à l'illustration du père :

1^o Travail sans relâche, *labor improbus*.

¹ Je pourrais au même titre ceindre la tête d'une femme du laurier de la gloire et nommer Sapho, sainte Cécile, Clotilde, Staël et Rosa Bonheur, la mère des Macchabées, celle des Gracques et celle de saint Augustin, Jeanne-d'Arc et Jeanne Hachette, la reine Blanche, sainte Thérèse et Catherine de Russie.

Le raisonnement qui suit demeure le même, après ce déplacement de l'attribut du génie d'un sexe à l'autre.

En vertu même de ce principe que le sang suit le sang ; et de

C'est là ce qu'a facilement en horreur le fils de l'homme illustre.

« Labeur ! c'est un vain nom pour le fils d'un grand homme. »

Il vivra tranquille, comme Tityre, à l'ombre du laurier paternel.

Il est reconnu que généralement on n'aborde les âpres austérités du travail que sous la pression de la nécessité.

2° La fortune prospère, *favente fortuné*.

Mais la fortune et l'occasion sont deux sœurs auxquelles on ne peut prétendre qu'en les saisissant aux cheveux.

Le fils du grand homme ne saurait les fixer de la sorte : il manque pour cela de résolution, de force et de souplesse.

Malheureusement pour lui, nous l'avons dit, le travail et les circonstances ne peuvent se transfuser avec le sang !

3° Resté encore le rayon du génie, *acies ingenii*, c'est-à-dire le seul fait purement héréditaire :

Qui nous a dit que le fils du grand homme ou de la femme illustre, ou mieux encore que le rejeton de deux auteurs *glorieux*, par leur essence, ne possède point le fond natif et l'élément psychologique de l'homme de génie ?

Il était dans le sang des deux Corneille de concevoir et d'enfanter la tragédie, comme deux arbres de même essence donnent des fruits identiques.

cet autre que le sang commande le sang, comme aussi en vertu du fait fondé ou non, mais qui est généralement admis, que la ressemblance de l'engendré aux géniteurs est en raison inverse des sexes, c'est-à-dire que les filles ressemblent plus au père et les garçons à la mère ;

On peut poser en règle générale qu'il est autant de femmes implicitement ou explicitement grandes et méritantes que d'hommes grands et méritants. La femme est-elle autre chose que coopératrice à la naissance du grand homme ou la résultante de la coopération de ce dernier à lui donner le jour ?

Louis Racine , inférieur à son père , a gardé quelque chose des tons sacrés , des chants poétiques du grand Racine.

Les deux Crébillon demeurent illustres dans les lettres.

De nos jours même , les fils de Victor Hugo , d'Alexandre Dumas et de Geoffroy Saint-Hilaire sont les continuateurs du nom et jouissent d'une célébrité rivale de celles de leurs pères. Il est des familles où l'illustration civile , militaire ou d'autre genre a pris le caractère spécial de la pérennité. Les Talleyrand et les Metternich sont à demeure les officiers ministériels des têtes couronnées.

Pensez-vous qu'il fût très-difficile de trouver dans l'antique noblesse de France , dans l'histoire romaine , et ça et là dans le cours des temps , des noms , des familles , des lignées entières , d'où l'éclat de la gloire rayonne sans interruption notable et d'une manière éblouissante ?

Il n'est donc pas de règle que le descendant d'un grand homme soit nécessairement , par le sang du moins , un homme obscur.

Je veux bien croire que le fils du grand homme soit souvent un homme vulgaire , médiocre , et cela par le défaut du sang : l'on ne gagnera rien à cette concession.

Le grand homme a pu s'allier à la beauté simple , au mérite modeste , nul peut-être , d'une femme vulgaire.

Cette mère , ceci nul ne l'ignore , peut obtenir la prépondérance dans sa participation à la naissance de ce fils sans génie d'abord , et sans gloire ensuite. En transmettant sa vulgarité propre , elle s'est elle-même substituée d'autant au grand homme , au détriment de son rôle congéniteur. La puissance génératrice n'est pas toujours en raison directe de la force intellectuelle et du glorieux éclat de la renommée.

Tous les genres de prépondérance ne sauraient être l'apanage du grand homme : les attributs d'Apollon et ceux d'Hercule sont à-peu-près incompatibles.

Il suit de là , que si vous avez l'honneur insigne d'être le

filz d'un homme illustre , pour en devenir le continuateur , il faut remplir les conditions suivantes :

1° Votre mère, l'épouse du grand homme, doit posséder un mérite équivalent à l'essence intellectuelle de votre aïeule ¹ ;

2° Le rayon de génie que vous transmirent vos auteurs attend de votre part, avant de briller, des épreuves et des travaux pareils à ceux de votre illustre père ;

3° Il demeure indispensable , enfin , que vous vous trouviez en des milieux d'occasions et de fortuités analogues à ceux qui secondèrent le génie de votre noble père.

Tels sont les éléments constitutifs du grand homme ; qu'un seul d'entre eux vienne à manquer, il doit nécessairement arriver que le filz d'un homme illustre pourra ne jamais dépasser le niveau de l'homme obscur, sans pour cela porter atteinte au principe de *l'hérédité psychologique*.

Ces bases sont immuables , elles nous serviront plus tard d'appui pour la constitution des races nobles , et pour l'explication du forlignage par paresse et mésalliance.

En vertu de ma thèse , ce fait d'énervement et de déshérence implique l'hérédité , la transmission de similitude, mais de *similitude maternelle et d'héritage unilatéral du côté obscur*.

¹ J'avoue ne m'être jamais préoccupé de l'idée qui a cours dans le monde, touchant l'effet croisé des sexes, des générateurs à l'engendré.

Ce que je n'avais pris d'abord que pour caprice et jeu de mots, possède la sanction d'une autorité en hippogénésie.

M. l'inspecteur Péfinaud pense, d'après des faits, que le mâle obtient sa plus haute représentation dans l'engendré du sexe opposé, et *victissim*.

Masch, Burdach, Girou de Buzareingues, citent des histoires de chiens et de louves, de truie et de sanglier, d'épagneuls et de braques, qui tour-à-tour infirment et confirment cette doctrine.

D'après l'hypothèse adoptée, c'est surtout la vulgarité maternelle qui, par prépondérance génésique, a surmonté l'essence spirituelle et morale de ce père illustre, mais sans descendants continuateurs.

La femme peut donc équilibrer, exalter ou affaiblir l'action du cogéniteur par une intervention directe et rivale.

Il est constant, avouons-le, qu'il existe d'une part des lignées où la noblesse du sang et de la race dominant sans produire une illustration proportionnelle et corrélative.

Tandis que d'autre part, l'on voit des illustrations du plus bel éclat sans naissance préalable.

Cette défaillance d'une race noble et privilégiée, cette déchéance du sang le plus beau; la malheureuse rupture, en un mot, d'une chaîne toute forgée de gloire, nous ont déjà fourni leur propre explication.

Le génie s'est vu déserté et trahir par le travail dont une présomptueuse oisiveté prit la place.

Mais voyez-le venir, cet homme nouveau dépourvu de tout droit de naissance, et privé, ce semble, des antécédents du sang: comme il entre fièrement dans le champ de la gloire, comme il avance avec audace et majesté!

Ce grand homme de formation récente est-il purement l'enfant de ses œuvres? Ses auteurs demeurent-ils sans participation à l'évolution de ce naissant génie? Je ne saurais l'admettre.

Le mot a été dit, ce grand homme improvisé, — réussite, succès fortuit de deux sangs bourgeois, mais intenses, — leur doit son aspiration, son élan vers la gloire et le sentiment instinctif et secret de la grandeur.....

Ces premiers titres à l'illustration trouvent leur sanction effective dans de constants efforts et d'inépuisables sacrifices. C'est reconnu, les siècles le proclament, ces virtualités

obscurcs , mais fortes , des veilles et des travaux à décourager les cœurs faibles , le théâtre enfin pour les grandes œuvres n'ont cessé de fournir au monde de tels hommes nouveaux , à foison !

Mais aussi , que d'illustrations dans le genre humain , dont l'éclosion manqua faute de culture et d'une loi d'encouragement pour le génie à l'état latent !

Fruits délicieux , fleurs charmantes , génies imprévus et hors ligne , vous voilà relégués parmi les gloires inconnues ! — et la triviale bouture , la greffe parasite et l'éducation en serre chaude de l'esprit vulgaire , nul peut-être , respirent votre lumière , votre air , et usurpent les soins qu'eût réclamé votre brillant essor.

Il est donc vrai de dire que si , d'une part , le sang , sans labeur , est impuissant à donner accès au temple de la gloire , de même le travail moins l'héritage ne saurait constituer le génie.

Le sang commande ou suit le sang ¹ , sans acception de métier , d'état , de rang , ni de fastueuse dignité :

Croira-t-on que Sophronisque le sculpteur , et que

¹ *Le sang commande le sang , le sang suit le sang* sont deux locutions indifférentes en apparence , et qui pourtant ont leur valeur précise.

Le sang commande le sang , exprime que la prépondérance génésique est acquise à celui des deux cogénéteurs dont la lignée offre le caractère le plus prononcé de force et d'ancienneté dans l'homogénésie.

C'est ce géniteur de consistance supérieure qui marque le tiers procréé du cachet de sa ressemblance.

Mais , soient deux générateurs en parité de puissance physiologique ; l'un prévaut en tel engendrement , l'autre prévaudra dans le suivant , n'importe le sexe du procréé.

Un générateur faiblit dans l'engendré , qui peut être plus tard représenté par cet avorton , avec magnificence.

C'est-à-dire que l'aïeul beau agit encore par l'entremise de

Phénarète, l'accoucheuse ne soient pour rien dans la glorieuse illustration de Socrate ?

M^{me} Roland, simple fille d'un graveur, ne partagea-t-elle point, à côté de son époux, les honneurs d'un ministère demeuré célèbre ? Manqua-t-elle d'intelligence et d'héroïsme ?

La reine Blanche ne fut-elle point la mère de saint Louis ?

Bien auparavant, les Gracques ne furent-ils point les continuateurs et le sang de Cornélie, — de Cornélie la noble fille de Scipion !

La mère si courageuse des Macchabées, n'eut-elle pas sept fils, en tout dignes d'elle ?

L'on ne peut remonter le cours des siècles, ni suivre la trace de certaines familles, soit nobles, soit bourgeoises, ou bien le sens et la direction de certaines lignées, sans avoir à refouler des flots de gloires, d'illustrations et de grandeurs.

Les exemples fourmillent : les Valois furent artistes ;

son fils vilain ; on ne sait par quel mécanisme. (C'est l'atavisme des naturalistes.)

L'on ne peut tout expliquer, bien loin de là.

En vertu de quel principe génésique la chatte et point le chat, peut-elle naître tricolore ? C'est encore par une loi dont l'esprit demeure inconnu.

Le sang suit le sang signifie que si les formes et les mérites respectifs des congéniteurs sont en équilibre ou à-peu-près, le tiers créé demeure entre eux une moyenne comme identité, mérite et ressemblance.

L'innéité forme antithèse aux deux circonstances génésiques précitées ; elle est constituée par un où plusieurs traits majeurs et nouveaux propres au fils, qui paraît en cela différer de ses auteurs.

En France, les populations antiques, et dont l'uniformité se trouve sanctionnée par les siècles, offrent plus de résistance à l'abaissement que les races composites et nées de la conquête. — Le pays Basque, la Bretagne, la Flandre et les bords du Rhône en fournissent la preuve.

les Bourbons, généreux et débonnaires ; les Bonaparte, organisateurs et valeureux.

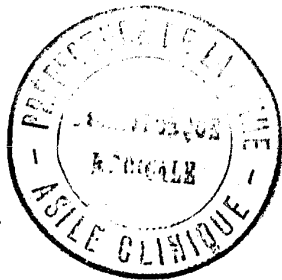
Donc, le fils vulgaire d'un homme illustre ne cesse point de justifier le principe des transmissions héréditaires :

Il lui donne au contraire une sanction nouvelle ;

Donc, mon principe, *tel père, tel fils*, demeure debout, à la condition seule, pour le rendre à-peu-près absolu, de dire : *Tels père et mère, tel fils* ;

Donc, l'objection contradictoire à ce principe tombe, à moins qu'il n'y ait simple querelle de mots, pour avoir doublement méconnu et les éléments constitutifs de la gloire, du grand homme, et de la participation vulgarisante et dépressive de l'épouse du grand homme ;

Donc, enfin, et par surabondance d'arguments justificatifs, deux auteurs vulgaires et bourgeois qui donnent le jour à un homme de génie, n'ayant de bourgeois et de vulgaire que l'habit et la profession, ne sauraient faire obstacle à ma thèse des transmissions et des hérédités, à laquelle j'adhère comme à la conviction la plus irrésistible.



ART. III

Causes intellectuelles, morales, pathologiques et physiques de l'abaissement maladif de la race humaine, par voie génésique.

Il est temps d'étudier les maladies de la race humaine dans leurs rapports avec l'hérédité.

Dépuis la chute des civilisations antiques, l'homme a-t-il, je ne dis pas travaillé, mais songé même un seul instant à son perfectionnement physiologique? A-t-il montré le moindre souci de la conservation collective de sa race? Ne travaille-t-il pas, au contraire, à la détruire?

Si je parviens à démontrer cette dernière proposition, je me vois dispensé de faire la preuve des précédentes.

Les circonstances intellectuelles, physiques et morales qui conduisent l'homme à la déchéance sous ces trois rapports, sont complexes et variées.

Je place au premier rang l'ignorance absolue des masses sur la question qui nous occupe.

L'homme, toujours aveuglé sur lui-même, s'ignore surtout en matière de transmissions; son éducation sur ce point est toute à refaire.

De cette ignorance épaisse et profonde et de la cupidité, dérivent les causes secondaires qui avilissent et déshonorent la race humaine.

Je propose ce classement étiologique de notre dégénération :

1° A l'ordre des causes intellectuelles et morales se rattachent l'ignorance, l'avarice, la soif de l'or et celle des jouissances ; c'est de là que naissent la désertion de l'agriculture et l'abandon de la chaumière ;

La désaffection de la société moderne, pour le côté sérieux et saint du mariage ;

Les prostitutions diverses ;

L'abandon de l'enfant légitime pour faire trafic du lait qui est le sien ;

La mort *violente*, ou bien *par omission*, du fils illégitime ;

L'avortement criminel ;

Ces délivrances inhabiles et bien souvent coupables où l'enfant se trouve surpris par la mort dès le seuil même de la vie.

Enfin, les persécutions et le fanatisme.

2° A l'ordre physique, l'insalubrité des climats avec l'insuffisance des locaux et de la nourriture, c'est-à-dire la mauvaise hygiène ;

3° A l'ordre pathologique ou médical, les mariages parqués dans la famille, la nation ou la secte religieuse, et la transmission des défauts, des vices et des maladies à la lignée d'engendrement ;

4° A l'ordre héroïque et spirituel, deux immolations également respectables : le vœu de continence sacerdotale ou monastique, et le célibat contraint du soldat.

Si l'on a souvent médité de l'instruction vulgarisée, c'est que l'on omet presque toujours, parmi nous, de lui donner la morale pour compagne et pour appui, et que l'on ne s'est pas assez préoccupé de prévenir le déclassement du travail, effet occasionnel de l'enseignement vulgarisé.

Quelle est donc l'école où l'on enseigne *au premier chef, d'une manière effective et fructueuse, les droits et devoirs de tous envers chacun, et de chacun envers la société?*

Il faut remonter aux enseignements du Portique, aux monographies de Cicéron, au traité de la Sagesse dont Charron avait pris le titre et les dogmes dans les livres bibliques, pour rencontrer les traces de préceptes mis en systèmes, promulgués comme exécutoires, et dont les auteurs fussent les premiers à donner l'exemple.

Si je me tais maintenant sur le *code moral par excellence*, ce n'est que pour le laisser aux mains du célibat pieux; ensemble, ils m'aideront à prouver, mieux que je ne pourrais le faire ici, que le seul enseignement de l'amour de nos frères, contient tout le secret de la réparation physiologique du genre humain.

C'est donc par ignorance sur les intérêts de leur sang et de leur race, que les populations en sont venues à ne point soupçonner même l'existence de cette question d'hérédité, qui, depuis plus de vingt siècles, préoccupe l'art médical, et fait le sujet de son désespoir.

De là aussi l'indifférence des parents et des époux à dés-honorer leur descendance, par l'infiltration dans ses veines des vices majeurs, fléau de leur lignée.

Tout blasé que je suis aux manœuvres chirurgicales, je frémis à l'idée seule de la transmission familière et à perpétuité *du cancer et de la strume*, de la folie et des difformités, que de jeunes époux légueront à leur progéniture en même temps que l'existence.

Les satellites obligés de l'ignorance, c'est la soif de l'or et celle des plaisirs; leurs complices dociles et assidus sont, avec les passions corrélatives, le dénuement, l'inexpérience et la faiblesse.

Dans cette alliance, funeste à la race humaine, de l'ignorance et des convoitises, nul n'hésite, en matière matri-

moniale, entre le mérite déshérité et le monceau de métal ; dût-on s'anoblir au contact du premier, se souiller et s'avilir avec l'autre !

« *Quid non mortalia pectora cogis,
« Auri sacra fumes !* »

Ceux qui consentent à un mariage métallique en sacrifiant leur personnalité, de tout point irréprochable, à la vieillesse, à la laideur, à la honte ou à la maladie, je les tiens pour vandales contre le sang humain, traitres à la race et gaspilleurs de leur propre félicité.

Je veux qu'en l'autre monde, Dante leur prépare une autre couche nuptiale : là, point de lis, ni de roses ; mais tête à tête avec une effigie humaine, aux formes ravissantes, morte, hélas ! et glacée, ils grelotteront, sans aucun repos, parmi des lingots d'or et des monceaux d'écus.

Dans des sentiments contraires, je couvre de mon regard affectueux et compatissant la jeune fille dans l'adversité, n'ayant pour dot que toutes les grâces du cœur, du corps et de l'esprit ; *c'est la fille de Jephté qui pleure et qui attend la mort sous la couronne virginale* ² ; tandis que l'or vil, comme objet et moyen, s'attache avec succès à toutes les prostitutions.

¹ Virg., *OEneïd.*, liv. III, v. 57-58.

« Que n'inspires-tu pas, maudite soif de l'or ! »

(BARTHÉLEMY, *Enéïde.*.)

« Maudit amour de l'or, quel cœur n'étreins-tu pas ! »

(H. DELPECH. *Satan*, épopée.)

² *Juges*, ch. 12, v. 37. « Accordez-moi seulement, ajouta la fille de Jephté, la prière que je vous fais. Laissez-moi aller sur la montagne pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes. »

Pour l'argent, la jeunesse, les formes et tous les mérites se marient à la laideur, à la vieillesse, à la maladie ¹.

Pour l'argent, de belles jeunes filles, égarées dans l'apre chemin de la vie, vont encombrer l'impasse du déshonneur, oubliées de la mission sainte du labeur et de la maternité.

C'est ainsi qu'au détriment de l'espèce, les formes, la force et peut-être une âme généreuse ², vont se perdre dans une hideuse stérilité.

Il est une autre forme de prostitution dissimulée, méconnue, et qui, à mes yeux du moins, se trouve entachée de circonstances aggravantes : je veux parler de la lactation mercenaire.

Entre la femme qui prostitue ses charmes et celle qui prostitue son lait, je reconnais, quant à l'espèce, une différence au profit de la première.

Celle-ci omet de faire le bien en tant que procréation ; tandis que l'autre menace et tue effectivement l'espèce dans l'enfant qu'elle abandonne.

Tout ce qu'elle doit à son fils, elle l'en dépouille, afin de l'apporter à un autre.

Vit-on jamais la brute capable d'une telle dépravation !

Chose étonnante ! habitués que nous sommes, nous médecins, à ce crime de lèse-enfance, nous nous y complaisons jusques à l'ériger en corollaire de l'art obstétrical.

¹ Un homme correct épousa, pour son argent, une femme à la fois apode et barrée : grossesse néanmoins ; le terme arrivé, opération césarienne ; mort de la mère. Impudeur de mercantilisme ; contre-sens matrimonial ; scandale d'hyménée ; poignant crève-cœur obstétrico-chirurgical que je crois ressentir encore !

Tels sont les résultats navrants d'actes funestes à l'espèce humaine, et qu'en bonne règle l'on devrait tenir pour illicites.

² « Ah ! ne condamnez pas une femme qui tombe. »

.... « *Meretrices præcedent vos in regnum Dei.* » Matt. XXI. 31.

Deux mères, deux enfants, deux lactations : à chaque enfant la sienne ; quoi de plus juste au monde ?

Pas du tout : à grand renfort d'éméto-cathartiques, le lait maternel sera supprimé.

Mais, du moins, la mercenaire a deux seins, l'un pour son propre enfant, l'autre pour le nourrisson adoptif ; point du tout encore : arrière l'enfant du pauvre, point de lait, la mort ; le contraire, c'est l'exception ¹ !

Pourquoi me faut-il renvoyer les dames de notre bourgeoisie à Plutarque, ce philosophe aimable, cet historien sentimental ? Elles y liront que Dieu ménage à la mère méritante et vraiment mère les délices les plus suaves, ayant placé les seins entre le bras et la bouche, afin qu'elle puisse couvrir son enfant de baisers en l'allaitant ².

Cette ignoble et hideuse désertion du berceau maternel pour le berceau mercenaire que décident des complicités diverses, je l'assimile à l'infanticide par omission.

¹ La mère qui par malheur vient de perdre son enfant, pourra-t-elle donner son lait à l'enfant qui perdit sa mère ? Oui, sans aucun doute ; mais plus cette situation, et d'autres analogues, sont morales, saintes et sacrées, plus elles réclament l'égide d'une haute et sage surveillance.

Hors cela, il y aurait déviation facile du principe humanitaire, vers l'infanticide ; si l'on m'accuse d'exclusivisme rétrograde et de sévérité hors de propos, qu'on lise donc Rousseau ; dans un style qui n'appartient qu'à lui, il trace les devoirs maternels à l'égard de la première enfance. Il y a de quoi rougir et trembler pour toute mère qui, sans raison justificative, se croit exonérée de tous soins, autres que sa délivrance.

Immolation et maternité sont synonymes, et le fils ne demeure vraiment un fils qu'à l'égard d'une mère qui est vraiment une mère, c'est-à-dire qui ne se lasse jamais d'allaiter et de manier ses enfants ».

(ROUSSEAU : *Devoirs des Mères* : Pensées. Amsterd. 1747.)

² « Le tétin s'aboutissant en une chair pleine de petits canaux...

Me dira-t-on que c'est pour donner du pain à son enfant ?...

— Réponse spécieuse, perfide ; l'enfant doit périr avant d'avoir des dents pour y mordre !

J'aperçois encore une forme de cruauté contre l'enfance :

Un enfant vient de naître, — Dieu est son père, la patrie sa mère, — ayant une serviette volée pour langes, un mauvais panier pour berceau...

En faveur de cet enfant qui, comme les oiseaux, possède l'espace pour tout domaine, je viens rappeler qu'une parole s'est fait entendre, qui, puisant son éloquence dans la plus suave douceur, a pris, avec résolution, la défense des oiseaux¹.

» il exhibe un petit bout fort aisé à la bouche du petit poupin, qu'il
» prend fort grand plaisir à toucher et à envelopper de ses lèvres. »

« Des animaux respirants et marchants

» Dessus la terre ès villes et aux champs,

» Nul n'y en a si malheureux que l'homme. »

« L'enfant tout souillé de sang, plein de toute ordure, ressemblant
» plus tost à une créature récemment massacrée et escorchée
» que nouvellement née. Il n'y a personne qui le peut toucher,
» recueillir, caresser, n'y embrasser, sinon celle qui par nature
» l'aime. Et pourtant nature a fait descendre à bas, sous le ventre
» les tottes de tous autres animaux ; mais à la femme, elle les a
» attachées à la poitrine, en assiette propre pour pouvoir baiser,
» embrasser et caresser son enfant, en l'allaitant. »

(*Phalarque*, *AMYOT*, t. 2, p. 442-443.)

¹ M. l'abbé Decorde, curé de Bures-en-Bray (Seine-Inférieure). Jamais le chantre du printemps ne déploya plus d'harmonieuse éloquence à défendre sa nichée contre un cruel ravisseur, que M. Decorde n'a mis de grâce et de conviction à défendre les oiseaux. (*Voir son discours* : XXVIII^e Sess. du Congrès scient. de Fr., t. 4, p. 98.)

Il avait été, en cela, devancé par M^r le Cardinal Donnet, qui prit cette question pour sujet de discours prononcés devant les comices agricoles de Monséjour et de Blaye (T. 5^e, des *Lettres et Mandements du Cardinal Donnet*.)

N'oserai-je point aussi prendre parti pour l'enfant que l'on frustre de son lait ? N'est-ce pas un rejeton pour le recrutement du genre humain ?

Puisque, en toute vérité, l'on a pu dire :

« Aux petits des oiseaux il donne leur pâture, »

ne s'ensuit-il pas, de haute rigueur, qu'il y a crime de la refuser aux enfants des hommes ?

Si le client de M. Decorde peut vivre à l'avenir, couvert et abrité par l'administration, que ne faut-il pas espérer pour l'enfant naissant exposé tout nu, sans force ni défense aucune à l'impossibilité de vivre, s'il n'obtient toutes les assistances, que dis-je, toute protection contre sa propre mère !

Mon client, le petit des hommes, cherche en tâtonnant de ses lèvres et de ses mains glacées une mamelle absente...

Ici, tout frais d'éloquence devient superflu : l'on entend son vagissement, voilà ma logique ! — l'on y est sensible, voilà mon succès !

L'élève du bétail touche à l'apogée de sa perfection ; de l'élève de l'homme peut-on en dire autant dans les occasions fréquentes où l'enfant, paria de la société, se trouve forclos des combinaisons prévues par l'usage et par les lois ? Et pourtant les dogmes chrétiens et le code hébraïque tiennent l'enfance en toute protection et sainteté, comme recrutement de la race humaine, comme redressement physique et moral, non moins que comme prosélytisme.

« *Sinite parvulos venire ad me, et nolite vetare eos,* » comme a dit le Christ.

Et cent autres paroles touchantes consacrent parmi nous ce principe tutélaire ; tandis que d'autres religions permettent, comme jadis, de se débarrasser de la créature humaine, ainsi que d'un animal importun ou malfaisant.

Il est, sans doute, facile au chrétien de valoir mieux que l'idolâtre ; il devrait même se trouver du saint Vincent-de-Paule dans les veines de chacun de nous ¹.

Mais à l'hébreu surtout, à l'hébreu de nos jours, aussi bien qu'à l'hébreu des plus beaux temps mosaïques, revient l'honneur insigne de servir de modèle, comme pitié paternelle et sentiment génésique, au reste des nations :
« Tout hébreu

« Révère son image en l'enfant qu'il fait naître. »

Pourquoi donc fermer tout asile à la créature humaine qui vient à la vie en *intrus* et comme en dépit de la loi civile ?

Les lois naturelle et religieuse ne sont-elles point unanimes en sa faveur ?

La mère, vous le savez, ne peut ni ne veut pourvoir à sa nourriture ; elle en ferait, plus volontiers, sa victime.

Le bâtard, en général, c'est un naufragé sans refuge, parce qu'il se brisa contre la légalité, et dont la destinée se balance et se partage entre le parvis d'une cathédrale et la bouche d'un aqueduc.

Frappez, frappez-nous donc bien fort d'un impôt au profit de ces victimes saintes ; c'est l'impôt non plus du sang, mais *pour le sang* des enfants de la patrie ; il vous

¹ Ce qu'à l'hébreu fait dans un sentiment passionné pour la progéniture, le chrétien le fait en suivant le précepte évangélique. L'hébreu, plus complet en son acte, devient plus méritant.

Malgré nos abus modernes, nous sommes bien loin de la nation chinoise, qui donne pour excuse du meurtre de l'enfant naissant, l'extrême fécondité de sa race ; c'est ainsi que les républiques de l'antiquité, selon la pénurie ou l'exubérance des populations, mirent tour-à-tour la plus froide cruauté ou l'immoralité la plus impudique à réglementer la suppression et la mise à mort de l'enfance, ou bien l'encouragement, à force de privilèges, au recrutement génésique de la race.

sera rendu , ce sang , avec usure , quand il s'agira de la protection armée de nos intérêts ou de notre indépendance.

A la façon dont se traitent administrativement les suites du *part* illégitime , vous croiriez que l'on est moins préoccupé en France du crime d'infanticide , — le plus anti-humanitaire des crimes , — que des simples effets de cette parturition extra-conjugale , choquante et scandaleuse , même aux yeux de la loi. Un immense hiatus sépare pourtant les deux culpabilités telles que la légalité les entend : du délit au crime , quelle distance !

C'est ainsi que Montesquieu reproche aux lois espagnoles de faire du simple voleur un terrible assassin.

Le problème économique de l'enfant-trouvé n'est-il pas élémentaire par sa simplicité ?

Un homme naît d'un homme , illégitimement , est-ce une merveille ? Il faut le vêtir et le nourrir ! quoi d'étonnant encore ? Ne reste-t-il plus de pain pour les adultes ? De quel droit ses père et mère en mangeraient-ils sans lui ?

Eh ! pourquoi donc faire peser sur cet enfant la responsabilité , la sanction pénale de son être ?

Pour être puni , il faut être coupable ; pour être coupable , il faut *être* ; — *était-il* , cet enfant , quand la faute fut commise ?

C'est encore ici la querelle du loup , avec la réponse :

« Comment l'aurais-je fait , si je n'étais pas né ? »

A l'aspect de ces tristesses , c'est à peine si l'on a la force de continuer encore de dissenter sur les misères humaines... Examinons néanmoins la conscience publique à l'endroit de ses torts contre l'enfant perdu.

Ce que l'on va lire s'adresse à la conscience , à la pudeur , à la honte de tous et de chacun ; car , si chacun ne fut pas coupable , chacun eût pu , dans l'occasion , vêtir la culpa-

bilité. Ici donc nulle place pour la personnalité, — mais aussi, franche émission de la pensée droite et sincère.

Dès qu'un enfant illégitime vient au monde, il n'y trouve, en général, ni accueil ni protection. — *L'intervention de son père au budget des secours est si rare, qu'il en faut faire hommage à l'exception.*

Mais, admettons qu'on lui accorde la grâce de vivre et la permission de respirer : — nous nous trouvons en présence de deux hypothèses criminelles dont la première, la plus sévèrement punie, occupe néanmoins un second rang de culpabilité : c'est le cas où l'enfant est exposé dans une église ou quelque autre lieu apparent.

Mais la voici, la vraie coupable, entre ces mères forlignées : « Votre enfant vagit, lui dit-on, il crie et se débat » contre la faim ? — Je n'ai pas de lait. — Le biberon ? — » *Je suis sans le sou.* — De l'eau panée sucrée ? — Même » réponse. — Enfin, de l'eau pure ? — Il n'en veut pas. »

Songez qu'à l'abri d'une telle impunité, cette façon hypocrite de laisser mourir attend de nombreux enfants, pleins et d'énergie et de la meilleure volonté de vivre.

Supputons ensemble la part proportionnelle des responsabilités :

Honneur tout d'abord aux pères et mères qui élèvent l'enfant illégitime ! C'est leur devoir, sans doute ; du moins ils le font. — Honte à ceux qui les délaissent. — Crime à ceux qui les tuent ou qui omettent de les laisser vivre.

Le père inconnu s'est effacé dans le silence et les ténèbres.

Reste la mère ; elle était au dépourvu, dénuée avant la maternité, elle l'est bien davantage après.

Cette mère et l'enfant mourront-ils de faim tous deux ? — Non ; la mère seule voudra, saura et pourra vivre.

Tels sont les auteurs du crime ; ils viennent de subir notre verdict.

Mais il nous reste à juger un dernier et bien grand coupable : c'est, le spectateur, c'est le corps social tout entier, qui voit tous les jours un tel enfant périr sous ses yeux, sans l'arracher au danger, à la mort.

On institue l'Œuvre de la Sainte-Enfance de Chine ; c'est bien ! L'on oublie la Sainte-Enfance de France ; c'est mal ! Un trait de plume administratif peut tout faire rentrer dans l'ordre.

Organisez le sauvetage de cette population compacte d'enfants indépendants de la méticulosité maternelle, et qui, libres comme l'oiseau dans l'air, deviendront des hommes résolus et forts ; il ne leur faut que nourriture et enseignement.

Ils rempliront les vides de nos champs ; ils serreront les rangs de la flotte et de l'armée.

Ils seront au pays, ce qu'est à la ruche la population des neutres, *ce tiers ordre* des travailleurs-abeilles.

Mais qu'ai-je besoin d'arguments tirés d'un intérêt égoïste ? Avant d'escompter les forces de l'enfant-trouvé, sauvons-le : — offrons une planche de salut à cet enfant que sa mère va tuer ou laisser hypocritement mourir de faim !

Des établissements faciles à instituer rendraient l'infanticide, par omission et par action, infiniment rare : à moins de vésanie, toute mère demeure mère à l'aspect de son enfant. C'est une opinion qui m'était personnelle et dont je demeurais pénétré en dehors de l'assentiment de Plutarque :

« Nature es plus dépravés meurs et passions » nous dit son traducteur, « fait voir la charité envers les petits : » car ce qui fait que les pauvres ne nourrissent et n'élèvent pas quelquefois leurs enfants, c'est qu'ils craignent, qu'étant nourris et élevés moins honnêtement qu'il n'appartient, ils ne deviennent lourdauds et mal appris...

» et cuidant que pauvreté soit le dernier et le plus grand
 » mal de l'homme, ils ne peuvent avoir le cœur de la lais-
 » ser à leurs enfants ¹. »

Le corps social doit donc, s'il veut rentrer dans le vrai, changer son point de vue et transformer absolument sa tactique ².

L'autorité s'inspire d'un zèle sincère, mais aveugle, quand elle fait surveiller et poursuivre la fille-mère après la délivrance ; cette mesure n'est point une protection pour l'enfant ; la contraindre ainsi à allaiter, c'est amonceler sur cet enfant des prétextes de haine, de dépit et de vengeance ³.

Sans favoriser ces maternités illicites, bien loin de là, l'on devrait, faisant retour au pur principe de saint Vincent-

¹ *Plutarque. Amyot, t. II, p. 154.*

² La cause prédisposante de la majeure partie des infanticides, c'est le défaut d'asile pour l'enfant né en dehors de la légalité ; la cause d'occasion c'est la dépendance, la misère et le désespoir de la fille-mère : au lieu de se suicider elle tue ou laisse mourir l'enfant ; je ne l'absous point, seulement j'analyse et j'apprécie son acte. A Pékin, comme à Lacédémone, on était allé jusqu'à régler l'âge où l'on pouvait tuer les enfants quand ils étaient trop nombreux. Cette fille est dans le même cas, elle s'en reconnaît trop d'un, physiquement parlant. Aux prises avec l'impossibilité matérielle de nourrir ou de faire nourrir son fils, elle présente des excuses contradictoires et antipathiques à la criminalité. Subordonnée, délaissée de son séducteur, honnie et méprisée des siens et de ceux qui l'entourent, elle a dû opter entre l'infanticide et le suicide.

Voulez-vous dépouiller toute responsabilité en la rejetant sur elle, et la laissant sans nulle excuse en face de la justice, du public, de son avocat et d'elle-même ? ouvrez à l'enfant les deux battants, libres à la fois et clandestins, d'un asile spécial à ce sauvetage.

Que la loi frappe dès-lors, vous aurez exonéré vos consciences !

³ C'est dans cette idée même que la loi Grammont devient quelquefois plus fatale aux animaux qu'elle ne les protège ; le sergent

de-Paule, assurer la préservation, le salut physique de l'enfant-trouvé.

Les économistes, le corps social chercheront plus tard le remède, soit préventif, soit direct *du part* illégitime. Cette question se rapporte à des lois de tutelle, d'encouragement et de répression qu'il est réservé peut-être à l'avenir de formuler.

Quand les sociétés avancent en civilisation, elles méconnaissent de plus en plus les lois primordiales de la paternité et de la maternité : leur égarement à cet égard grandit en raison de leur sénescence.

La paternité et la maternité sont égales entre elles par leur mérite; en signaler une, c'est faire le panégyrique des deux.

Ce que la morale et le sentiment universel tinrent jamais pour le plus saint et le plus sacré dans l'horizon purement terrestre, c'est la *maternité*. Autour de ce mot rayonnent toutes les abnégations, toutes les douleurs, tous les sacrifices. De ce nom sympathique s'épanouissent toutes les dignités, tous les mérites, toutes les vertus. Loin d'en profaner la majesté, il faudrait mettre en relief son pouvoir magique. Belle demeure la maternité, même aux âges de la décadence des peuples. — Combien plus belle encore sera-t-elle, si vous laissez à ses grâces pudiques leur libre essor, et si l'expansion de son attrait irrésistible s'accomplit sans restrictions et sans entraves !

Le polythéisme grec nous montra partout la sanction

de ville qui sévit contre le charretier violent, amoncelle aussi sur la tête des prétextes de brutalités encore plus violentes. Ah ! canaille, dit le butor à son cheval mû et vil que lui : c'est ainsi que, sans me le dire, tu te mets d'accord avec *le commissaire* ! Et de rechef il lui rompt les os; du moins jamais il ne le tue, car il lui représente un *capital*. La misérable mère tue son enfant ou elle le laisse adroitement mourir, car il lui représente la *misère*.

pénale de la stérilité. — Le peuple hébreu serait mort depuis longtemps sans l'aspiration passionnée de toute Israélite à devenir mère ; enfin, en tout pays et dans tous les temps, l'hymen sans l'enfantement c'est l'arbre moins le fruit, c'est la disgrâce.

Je serai bref à l'égard d'une autre forme de lèpre morale qui ne cesse de ronger l'espèce humaine : je veux parler des persécutions et du fanatisme.

Tour-à-tour victime ou tyran, martyr ou bourreau, une moitié du genre humain ne cesse de mettre l'autre à la torture et d'en verser le sang, sans autre raison que de lui imposer ses propres convictions, et de lui faire agréer des sentiments ou des principes uniformes et personnels.

Comme si la diversité, la divergence et la variété ne formaient pas, peut-être providentiellement, l'essence fondamentale des destinées de la race humaine.

La violence cruelle et sanguinaire de l'homme contre l'homme a son origine dans les instincts méchants de l'humanité ; tandis que sa cause occasionnelle prend naissance dans les soi-disant droits et devoirs théosophiques, économiques et sociaux.

Motifs insidieux, prétextes perfides !

Quand cette fièvre des masses nous paraît en sa phase d'apaisement, c'est qu'elle ourdit en secret ses complots et ses machinations.

Mais viennent ses jours d'effervescence, sa fougue alors n'a plus de bornes ; il lui faut pour gage la richesse, la liberté, la vie même du prochain, au nom de l'édification ou de tout autre fantôme d'intérêt public fictivement exagérés.

Ces hypocrites attentats, prenant les masses pour victimes, deviennent plus funestes encore et plus odieux que l'homicide personnel. C'est ainsi que les séductions politi-

ques, religieuses et philosophiques savent seules inspirer un fanatisme que suivent de près l'aberration, la violence et le vertige.

Plus meurtrier encore contre lui-même que Dieu n'est terrible en ses fléaux, le corps social prend ces passions pour l'arme de son suicide.

Je ne m'attacherai pas à dépeindre cette monstruosité qui porte l'homme à des actes cruels, capables d'étonner l'animal même qui vit de carnage.

« Les instincts féroces de l'état sauvage règnent au sein de notre civilisation. — La force brutale nous impose, et la violence est toujours adorée sur une grande ou sur une petite échelle ; — affreux préjugé ! C'est par elle que l'humanité retombe sans cesse dans les aberrations d'un triste et sanglant passé. C'est par elle que s'établit la lutte entre une faible minorité de penseurs désireux d'arracher le monde au crime, — et les masses récalcitrantes à l'appel de leurs guides intellectuels ¹. »

L'homme, depuis son berceau jusqu'à la minute présente, n'a cessé de démontrer son fanatisme :

Du sang à Suétone, mais du sang mêlé de beaucoup de fange, pour écrire l'histoire des Césars, dont huit ou dix sur douze, ne furent que des bourreaux vautreés dans la débauche, et point des Empereurs.

Du sang pour écrire les livres sacrés ², le Koran ³ et les histoires religieuses.

¹ Alexand. Holinski : *l'Équateur, scènes de vie du Sud-Amérig.*

² Parallipom.... I, ... 28... 2... ait David rex... 3... Deus autem dixit mihi : Non ædificabis domus nomini meo, eo quod sis vir bellator et sanguinem fuderis.

³ Le glaive et l'Alcoran dans mes sanglantes mains,

Imposeront silence au reste des humains ;

Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre

Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.

(VOLTAIRE : *Mahomet le prophète*, act. 2, sc. 5.)

Du sang pour écrire les guerres civiles et l'évolution de *l'idée sociale*, à partir de Tite-Live et de Tacite, jusqu'à MM. Thiers, Louis-Blanc, Robertson et Macaulay.

Des flots de sang pour dépeindre les gloires immortelles des Alexandre, des César, des Gengis-Kan, des Charlemagne, des Charles XII, des Frédéric, des Napoléon et des plus illustres conquérants.

Du sang toujours pour les découvertes espagnoles, pour l'établissement des comptoirs anglais, pour les triomphes guerriers de la France, pour dire enfin à la postérité quels furent les procédés civilisateurs des devanciers.

Et pourtant Dieu dit : « Maintenant donc, Caïn, tu seras maudit et en horreur à la terre, qui a ouvert la bouche et qui a reçu le sang de ton frère lorsque ta main l'a répandu ¹. »

Dieu dit même que David ne pourrait lui bâtir de temple, *ayant les mains teintes de sang et prostituées aux massacres*.

Dante prépare, dans les enfers, des bains de sang pour les gaspilleurs du sang humain.

Lucien, Rabelais et Fénelon les y montrent dans des rôles grotesques et comme y remplissant les fonctions les plus abjectes.

Michel-Ange, à la chapelle Sixtine, nous les représente condamnés et maudits *par le grand Juge*...

Ces exécutions en effigie, pour crime de lèse-humanité, émanées d'inspirations poétiques, mais sages, sont l'expression plastique et en action du sentiment universel.

Trouvât-on cent millions de tragiques à l'instar de Shakespeare et de Corneille, ils ne suffiraient pas à représenter les forfaits de l'homme sur l'homme.

A ne parler que de l'Américain, digne continuateur des *Conquistadores* que guida le cruel Pizarre, il s'attache à étonner tout seul la terre par ses turpitudes sanguinaires :

¹ Genès. IV. 11.

Les lauriers de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy, de 93, des Druses et des Mahométans le privent du sommeil.

« Tu hais la teinte bistre ; que ne la laissais-tu noire ?
« impudique et parricide , en tuant cette couleur tu im-
» moles tes enfants ¹ ! »

Jamais l'homme ne s'est placé si bas , jamais il ne s'est autant avili qu'en proscrivant , persécutant et prétendant persuader par la potence et la guillotine , par la roue , les buchers et la question.

La guerre , l'inquisition et le bourreau , l'abus de la force , les captations et la ruse sont les arguments de l'iniquité , de l'ignorance et de la dépravation.

« Tu veux en apportant le carnage et l'effroi,
» Commander aux humains de penser comme toi ,
» Tu ravages le monde et tu prétends l'instruire ². »

La science et la raison , la droiture et l'équité calquées sur le sentiment de Dieu et sur l'axiôme par excellence « aidez et aimez-vous les uns les autres » valent mieux que l'artillerie d'Amstrong et de Minié , que les blindages et que les diplomatiques perfidies.

¹ M. de Quatrefages, après une manifestation de sa répugnance, a écrit ces lignes : « Que le lecteur se rappelle ce qu'il a lu ailleurs ; qu'il songe aux scènes de débauche et de violence si justement reprochées à l'esclavage ; qu'il se rappelle ces maîtres , éleveurs de mulâtres , qui s'entourent d'un sérail pour se procurer à meilleur compte des esclaves qui sont leurs fils et qu'ils destinent à les servir ou à alimenter un infâme commerce ; — et il reconnaîtra que l'effrayante immoralité de certains propriétaires , fournit des faits presque trop probants de fécondité entre nègre et blanc. »

(DE QUATREFAGES : *Unité de la race humaine*, p. 284.)

² Voltaire, *loc. cit.*

Soyons justes et craignons Dieu, le monde marchera tout seul.

« Exterminez, grand Dieu, de la terre où nous sommes,
 » Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !
 » *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus.* »

Plus on regarde à cette grave question des causes morales, en leur funeste activité, plus on la trouve grosse de préjugés et de dommages à la race humaine : je me borne à ce dernier trait : « Arrière, » dit l'avare, « tous les sentiments humanitaires et généreux dans la question conjugale ; à toute sagesse *elective* et tutélaire de la race, arrière ! La dot possède tous les mérites : elle neutralise les indignités, elle rachète avec avantage les maladies, et elle va même jusqu'à donner des grâces à la laideur. »

« Tu n'épouseras donc pas la femme étrangère, tu créeras dans ta famille même, de peur que la fortune s'en écarte ; ou bien, prends, les yeux fermés, partout où règne l'opulence : là seulement se trouvent la sagesse et la réalité ! »

« La vertu, sans argent, est un meuble inutile. »

C'est ainsi que l'ironie devient l'arme de ces *tueurs* de notre espèce ; pour eux, tout dévouement à la *régénération*, c'est-à-dire à leur lignée, à eux-mêmes, n'est qu'ingénuité pure ; tout choix noble et désintéressé n'est que sottise et duperie.

Pourquoi faire par avarice une guerre cruelle à la couleur par l'avisement de l'esclavage, ou par les procédés exterminateurs ?

Quelle raison, quels sentiments vous inspirent, vous, le père du mulâtre, pour le réduire à végéter, sous vos yeux, dans l'ilotisme et le mépris ?

¹ Voltaire, *loc. cit.*

Ces procédés sont anti-sociaux, anti-humanitaires, anti-chrétiens.

Tout homme, toute race est noble, tant qu'ils n'ont pas forligné de leur moral, par le cannibalisme et par l'esclavage.

L'islamisme nous a donné récemment le spectacle de turpitudes capables de faire rougir la conscience même de peuples enfants et primitifs.

Nul ne peut oublier les abominables massacres de Syrie¹, si abominables, que la nature humaine, sans achever d'y croire, s'en trouve stupéfaite et révoltée.

Ces drames hideux et lugubres, la plus abjecte barbarie en fut l'acteur stupide et plein de férocité; pendant que la civilisation la plus raffinée, et partant la plus cupide et la plus sordide, en était le fauteur intéressé, non moins que le spectateur indifférent et hypocrite.

Tout fut mis à mort, incendié, démoli ou profané dans ces saturnales de la décadence Druso-Mahométane ;

¹ Dans les exterminations par guerres sociales et invasions barbares, les femmes les plus belles sont toujours épargnées par le vainqueur. ... Les hommes du Nord, à l'épreuve des fatigues, des privations et des frimats, natures primitives et fortement trempées, à qui rien ne résiste, inaugurent des races viriles et prospères sur les fumants débris de sociétés vicieuses et décrépites. Telle fut l'action des Goths, des Franks et des Saxons sur le pays qui, grâce à eux, est devenu l'Europe moderne. Tels furent les Turks pour l'empire Byzantin, les Maures pour les Ibères, les Espagnols pour le Nouveau-Monde.

Il serait donc irrationnel de confondre les conquêtes de Clovis, d'Alaric et de Mahomet, avec l'extermination inutilement cruelle d'une race antipathique et rivale. L'hostilité, haineuse entre races Druses et Maronites, extermine toujours sans aucune pensée d'édifier sur les ruines de la nation vaincue.

Une seule consolation demeura, comme il advient en de grands cataclysmes où l'humanité se désole :

L'Angleterre demeura intacte dans son personnel, dans ses temples et son drapeau. Tout Anglais honnête dut rougir alors de se voir, lui et sa nation, l'objet d'égards aussi insultants.

L'on connaît des gens qui vendraient leur père, si les courtiers leur trouvaient acquéreur !

Il est donc avéré que la fortune à tout prix et l'honneur sont incompatibles.

On rougit à l'aspect de la sympathique fraternité qui règne, même entre les animaux féroces ! Leur tolérance mutuelle, jusque dans les gênes de la captivité, devrait nous servir d'exemple !

L'humanité, tout le monde y est d'accord, ne forme qu'une seule famille de frères consanguins, dont le père est un Dieu ¹. L'anthropologie ou science de l'homme ne reconnaît ni d'autre roture, ni d'autre noblesse ; comment donc la race humaine offre-t-elle aux races animales ébahies, le scandale du cannibalisme et de l'esclavage ?

Je ne vois nulle part de plaie si hideuse, en notre pauvre genre humain, après le cannibalisme des sauvages, que la sordide plaie de l'esclavage, ce cannibalisme des peuples raffinés.

Les Anglais disent l'avoir en horreur. — Je les en bénis.

L'Empereur moscovite veut l'extirper de ses états. — Je l'en bénis encore.

¹ Elle est digne de remarque, la tolérance que les animaux féroces démontrent les uns pour les autres, même quand ils sont d'espèce différente ; lionne et sanglier, chien et lion en même cage de ménagerie ambulante.

² Non est judæus neque græcus ; non est servus neque liber : omnes enim unum estis in Christo Jesu. (*Ad Rom. X, 12.*)

Tros tyrius mihi nullo discrimine labetur. (*VING. Æneid.*)

Mais, pour cette autre nation anglo-saxonne, qui, dans l'ivresse de sa propre liberté, traite le noir à l'instar de la bête de somme¹, je la place sans hésiter à côté des cannibales.

Les sauvages s'en vont guerroyer pour faire des captifs et les manger, au risque d'être mangés eux-mêmes.

Mais l'esclavagiste américain, en toute sûreté, fait trafic de la chair humaine ; il la mutilé parfois vivante, sans que rien manque à ses indignités, si ce n'est de se manger.

« Bourreau de votre frère, il ne vous reste enfin
» Que d'en faire à sa mère un horrible festin². »

Honte donc et mépris au chrétien, non moins qu'au musulman qui bat et déchire son frère, l'ayant réduit en esclavage !

Honte et mépris au chrétien, non moins qu'au musulman qui, dans sa vile et révoltante industrie, provoque, chez l'esclave, la génésie humaine, sans distinction de celle de la brute, en vue d'une hideuse consommation !

Honte et mépris au chrétien, non moins qu'au musulman qui, ayant placé son esclave nue sur un tréteau,

¹ *Lévit.* 19-17. Non oderis fratrem tuum.

Deutér. 23-19. Non foenaberis fratri tuo.

Lévit. 25-14. Ne contristes fratrem tuum.

» 15-7. Si unus de fratribus tuis ad paupertatem venerit, non obdurabis cor tuum.

Deutér. 23-7. Non abominaberis.

On est surpris de voir une communion chrétienne exclusivement biblique, méconnaître à ce point les innombrables préceptes de la Bible à l'égard des frères.

Que serait-ce si je faisais entrer en ligne de compte les préceptes et les prohibitions de l'Évangile, sublime surtout parce qu'il prend pour base de sa morale, la fraternité et l'égalité qui devraient toujours régner parmi les hommes.

² Racine, *Iphigénie*.

vante ses formes et sa fécondité afin de lui susciter plus d'enchérisseurs !

Honte, enfin, et mépris à cette excuse hypocrite et banale, qui se dit humanitaire en substituant l'esclavage d'Amérique au cannibalisme des sauvages africains !

‘ L'assassinat se commet, parfois, avec la mer pour théâtre et le ciel pour témoin. Alors un tigre à figure humaine se baigne dans le sang, avec l'ivresse que mettent les tueurs de profession à ouvrir les artères de l'homme ou de la bête, *au nom de l'idée sociale ou du besoin de la consommation*. Mêmes témoins, même théâtre; mais cette fois le drame emprunte une laideur nouvelle à l'avarice froide et cruelle, lâche et réfléchie, prête à immoler des frères.

Un traitant commande un transport de 4, 5, ou 600 nègres; un vaisseau de l'État a vu le navire suspect, et le poursuit. Le négrier sera repris selon les lois et son navire confisqué : c'est ce que l'on évite en supprimant la marchandise prohibée. Au signal convenu les panneaux se ferment et 4, 5, ou 600 hommes privés d'air se débattent ensemble dans les angoisses de la suffocation. Ce mode exterminateur, par suppression de l'atmosphère, cette façon de *tuer à la vapeur*, évite les longues fatigues de poignardements successifs et l'ennui de laver le pont.

C'est également plus facile à jeter à l'eau; l'on ne risquerait pas de céder à la pitié — cela non ! — Mais la victime qui pleure et s'attache au bourreau, gêne les bras qui la précipitent.

N'était-ce point une marchandise? N'y avait-il point force majeure et tempête soulevée.... contre le crime? La sécurité simple d'un tel *blanc* est-elle trop payée par l'agonie et la mort de 500 *noirs*?

L'animal féroce fait taire ses instincts devant ses semblables inférieurs en force, et ce maudit, *pour quelques sous qu'il ira perdre en débauches*, se fait meurtrier de 500 de ses frères; et cela familièrement et à froid, avec le Sud-Amérique pour défenseur et pour complice !

On avait à cœur, il est vrai, de couper les vivres à l'anthropophagie et de la réduire par la famine!...

Il ferait trop d'honneur à cet infâme, le classement zoologique au genre *canis*, dans la cage *hyena* : la bête qui déterre les cadavres frémirait d'horreur et craindrait d'avoir pour compagnon de logis un pareil monstre !

« Pensez-vous avoir la force voulue pour éteindre le » cannibalisme ? » s'écrie déjà l'esclavagiste.

Rien de plus facile, pourvu que vous n'y mettiez obstacle.

Il suffit pour cela de s'adresser à cette Rome, dont on feint de dédaigner la grandeur ; sous une faible escorte des puissances, elle enverra chez les cannibales ses missionnaires pour les leur donner en pâture.

Une fois rassasié de cette chair sainte et en regard du protectorat civilisateur, plus jamais l'Africain ou tout autre cannibale ne voudra porter à sa bouche la chair humaine, soit noire, soit blanche ; Rome après continuera seule son œuvre de civilisation, de paix et de sainteté.

Mais non, j'oubliais qu'il vous faut des cotons et des sucres ; vous ne sauriez aider Rome à cette mission sacrée, vous vous opposeriez même à ses efforts, s'ils devaient aboutir à vous priver de noirs.

Cette expression de la plus haute iniquité, à l'exemple de Solon contre le parricide, ou de Platon contre l'*injuste*, loin de l'honorer d'une loi pénale de lèse-nature, il la faut mettre au ban des nations et la livrer après à son remords.

La cendre de Brown n'est pas perdue dans la tombe ; telles sont l'importance et la valeur de la nature humaine, qu'à l'aspect d'un cataclysme affreux sur notre planète, nul ne bouge : mais vienne le martyre de l'un de nous, les continents s'ébranlent et l'esclavage est emporté !

J'arrive au célibat ; je le définis un état civil ou social dans lequel l'homme et la femme adultes et nubiles, par vice, par indifférence¹, par option libre et volontaire,

¹ Les principes de Voltaire sur le mariage sont identiques, en général, à ceux du Lévitique, du Deutéronome et de Tobie.

La première année, les nouveaux mariés sont exonérés de l'impôt dont la charge pèse sur les célibataires d'âge corrélatif.

par nécessité ou par un renoncement généreux , manquent ou se refusent à la propagation de notre espèce.

Sous le rapport des sentiments qui l'inspirent , ou du fait qui l'impose , l'on peut diviser la catégorie sociale du célibat en quatre groupes essentiels :

- 1° Célibat vicieux ou prostitué ;
- 2° Célibat sacerdotal , pieux ou monastique ;
- 3° Célibat par nécessité , celui du soldat , par exemple ;
- 4° Célibat , enfin , par abstention généreuse , et répugnance à continuer une lignée malade.

1. En parlant du célibat vicieux et prostitué , j'imiterai la réserve laconique de Montesquieu , dont je reproduis le jugement :

« A Dieu ne plaise , » dit-il , « que je parle contre le célibat qu'a adopté la religion ! — Mais qui pourrait se taire contre celui qu'a formé le libertinage , celui où les deux sexes , se corrompant par les sentiments naturels mêmes , fuient une union qui doit les rendre meilleurs , pour vivre dans celle qui les rend toujours pires ¹ ! »

La prostitution a d'ailleurs subi ma juste flétrissure à

Les célibataires figurent dans les annales du crime , en proportion beaucoup plus grande que les mariés.

Le mariage moralise !

L'insoumis , le vagabond , le déserteur , c'est celui qu'aucun lien ne rattache au foyer domestique , à la patrie.

Les soldats romains étaient mariés ; en combattant pour leur femme et pour leurs enfants , ils firent esclaves les enfants et les femmes des autres nations.

« Un grand politique d'Italie professe que les Juifs n'ont jamais possédé qu'une grande institution : celle qui a la virginité en horreur , et qui regarde le mariage comme la première loi. Sans ce principe , la nation juive serait perdue depuis longtemps. »

(VOLT. , *Dict. philos.* , T. VI , p. 52.)

¹ Montesquieu : *Esprit des Lois* , chap. XXIII , liv. XXI. *ad fin.*

propos de l'avarice, de l'abus de la fortune et du délaissement de la pauvreté en matière connubiale.

2. Je regrette que la logique de mon sujet m'entraîne à parler du célibat par sacrifice et immolation au culte divin, comme au salut national. J'apporte donc la plus respectueuse circonspection à former ce groupe des célibats spirituels, auquel se rattache par un lien honorable, quoique distinct, l'abnégation du soldat : honneur donc au célibat sacerdotal, honneur aussi au célibat des filles pieuses ! Ces hommes et ces femmes font taire l'aspiration la plus légitime et l'attrait le plus irrésistible, pour n'écouter que les voix pénibles du sacrifice.

Je ne veux pas revendiquer cet holocauste du sang le plus généreux : il fallait aux autels des hommages d'une pureté surhumaine, et dignes en tout de Celui qu'on adore.

Plus donc l'offrande serait belle et méritoire, plus je devrais la signaler comme une plaie faite à l'avenir de notre espèce, si les abstentions du sacerdoce n'étaient hautement rachetées par l'action vivifiante de sa morale. « On l'a dit » et c'est admis, l'on ne vit pas seulement de pain¹, et » là où il n'y a pas de prêtres, il faut des gendarmes ! »

Le célibat sacré ne saurait donc nous apparaître comme un non-sens ; moins encore comme une des plaies de la race humaine ; la force du raisonnement nous conduit même à l'admettre comme un remède aux souffrances morales, et comme un soulagement aux douleurs physiques de l'humanité.

C'est ainsi que la question du célibat pieux grandit sous ma plume avec les mérites du prêtre et ceux de la sœur grise.

¹ Il nous a donné la manne pour nous montrer que l'homme ne vit point seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (*Deutér.* VIII, 3.)

C'est dans de magnanimes aspirations à la paternité, par dévouement humanitaire et charitable, que le célibat sacré renonce aux joies douces du foyer de famille.

Le mot syriaque *abba*, père, est devenu *abbas*, abbé, qui signifie également père ; père dans le sens non plus génésique, mais purement moral ; dans celui du dernier âge de la mission paternelle proprement dite : âge des peines et des sacrifices.

Il n'est plus de secrets, non plus que d'abnégations spirituelles possibles si le prêtre se marie, s'il a des enfants : il serait tout entier à sa maison, à sa femme, à sa progéniture.

Il faut donc dire adieu à toute paternité, non moins qu'à toute maternité génésique, si l'on aspire à devenir père ou mère spirituels, charitables, c'est-à-dire de vrais gages ou instruments de rachat et de réparation à l'endroit de la misère humaine.

Voici les déductions qui se dégagent de cette donnée pratique :

Dans toute question humanitaire : éducation physique et morale des enfants de la patrie : orphelinats et autres établissements de décentralisation urbaine et de repeuplement rural ; secours et refuges pour la vieillesse émérite et les infirmités qui ont besoin de tutelle ; partout, en un mot, où il faut un dévouement désintéressé, une charité sans limite, des vertus sans arrière-pensée terrestre, c'est à la religion qu'il faut en appeler ; à cette religion dont les ministres n'ont ni famille, ni feu, ni lieu, ni appui, ni espérance au monde ; à cette religion, en un mot, qui, comme l'aigle, « a ses ongles dans la poudre et ses yeux dans le soleil. »

« Tel le Fils de l'homme ne trouvait où reposer sa tête ¹. »

¹ *Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (MATTH., 8, 20.)

Le célibat pieux ne commence-t-il point par se saisir de la lettre et de l'esprit de cette parole du Christ :

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. »

Les hommes et les femmes à qui le doigt de Dieu trace une vocation collective et toute à l'adresse des masses : sainte Thérèse et saint Ignace, Jeanne-d'Arc et saint Bernard, M^{me} de Chantal et saint Vincent-de-Paule ;

Ces grands caractères du Christianisme et de l'humanité, eussent-ils pu fournir leur carrière, s'ils avaient dû traîner après eux les liens, les entraves et les retardements de la famille ?

Le levier moral qui est aux mains du célibat pieux, possède une action merveilleuse sur les destinées de la race humaine.

Je n'en donne qu'une preuve, mais elle est péremptoire.

Que nous disent les traitants pour excuser leur commerce de la chair humaine, à partir des pays de sa production jusqu'à ceux où on l'a consomme ? Ils nous disent que les noirs, prisonniers de guerre, seraient mangés infailliblement si, les ayant acquis du vainqueur, on ne les exportait : c'est du rachat, assurent-ils, et point du commerce.....

C'est là peut-être une vérité comme explication du fait ; à coup sûr ce n'est que spécieux comme excuse. Je persiste à croire qu'il y a crime de lèse-humanité à la charge et du sauvage cannibale et de l'avare esclavagiste !

Changeons le point de vue, et ce qui pouvait nous sembler un problème réfractaire à tout, si ce n'est à la solution hypocrite et perfide des traitants, va devenir simple et docile à l'idée humanitaire et charitable du célibat pieux et sacerdotal.

Lorsque saint Vincent-de-Paule faisait avec les Deys d'Alger le commerce des captifs, loin de revendre une telle

marchandise à bénéfice, ce modèle du célibat vraiment humanitaire, livrait volontiers sa personne en payement, ambitieux et avide pour la liberté d'autrui, autant que dédaigneux et plein d'abnégation pour la sienne.

C'est à son exemple que le prêtre, sans armes et isolé, son phare de croyance à la main, ose constamment s'aventurer dans ces obscurs bas-fonds de l'humanité primitive et sauvage, pour mesurer sa charité avec les appétits sanguinaires du cannibale, sans nul œil qui le voie, si ce n'est ceux du tigre et de la panthère.

Il mourra, qu'importe ? sa mort va, pour le ciel, moraliser, civiliser et conquérir.

Sans de telles abnégations, trouverait-on la sœur grise partout où l'on souffre, pour soulager ; partout où l'on pleure, pour consoler ; partout où l'on est vieux et pauvre, pour laver, soutenir et donner du pain ?

Le célibat sacerdotal, je le déclare, défie qui que ce soit aujourd'hui, portant le nom d'homme, d'aller en duel avec le sauvage, jusqu'à le vaincre à force de bonté, de patience, d'intrépidité religieuse et d'obscur abnégation.

Le silence de chacun suffit seul à me donner gain de cause sur tous en cette question tant controversée du célibat sacerdotal !

Je ne répondrai qu'un dernier mot à celui qui médit du célibat sacré. Au jour sombre d'une exécution, ira-t-il, comme lui, s'interposer par des baisers et des consolations dans ce duel à mort dont les honteux détails font frémir la nature humaine ? — Par la sublimité de son rôle, il exonère ce drame d'une part de son trop hideux aspect.

Si l'on me refuse que la religion et le célibat soient la locomotive entraînant les autres éléments vulgaires de notre vie terrestre, l'on accordera du moins, que le célibat

pieux joue, dans cette ruche de l'univers, le rôle de l'insecte qui abdique toute fonction reproductrice, comme s'il rejetait une entrave à l'emportement de son zèle.

Le célibat pieux est au corps social ce qu'est en guerre l'arme spéciale et d'élite qui frappe le dernier coup.

Si la religion catholique est celle du renoncement et du martyre ¹, le génie français est aussi le génie du martyre pour la justice, la religion, le progrès civilisateur; c'est le génie de l'honneur, de la gloire et de tout ce que l'esprit humain implique de grand et de sublime.

Chez le soldat, comme chez le prêtre, l'uniforme c'est le symbole de l'héroïsme et de la sainteté, toujours au nom du désintéressement et du célibat.

Célibat de moine ou de laïque, de prêtre ou de diaconesse, de soldat ou de missionnaire, peu importe.

Célibat, dans son vrai sens, c'est oubli, c'est abnégation, c'est séparation de tout ce qui gêne, embarrasse et retarde la course qui se précipite vers un but noble et surhumain. Grâces donc à tous les célibats du catholicisme, *et à d'autres s'il en est au même titre* :

Que de victimes ravies à la misère, au désespoir, au suicide !

Que de généreux larcins aux maisons de force, aux bagnes et au bourreau; combien de consolations et de joies douces; combien encore de transformations hautement réparatrices !

La vérité me permet de généraliser cette pensée, sans que personne au monde puisse me contredire.

¹ C'est la pure vérité si, sous le ciel, *toute seule, en état d'activité*, pouvant en agir autrement et l'éviter, elle veut, elle sait et elle peut souffrir jusqu'au sang, et courir à la mort à travers les privations et les supplices.

De tout temps, la France fut le pays natal des célibats pour toutes les généreuses immolations.

Son armée, c'est une confrérie noble et sainte de célibataires ; et la victoire ne se lasse jamais de marcher à leur tête, côte à côte avec la *bienfaisance* ;

Leurs officiers, qui étalent avec une héroïque et généreuse insolence l'or de leur poitrine au tir de l'ennemi, ordonnent qu'on relève et qu'on guérisse les blessés ; ils les entourent de sollicitudes !

L'espèce humaine en serait-elle plus malheureuse si, partout, elle savait avoir le cœur du généreux, du noble célibat français ?

C'est de la France que n'ont jamais cessé de s'irradier par essaims, sur le globe entier, et les armées qui émancipèrent les Indes occidentales, et celles qui, à cette heure même, portent la lumière aux extrémités de l'Orient, et les missionnaires de tout ordre qui vont au martyre pour la foi, pour l'humanité : Lazaristes, Jésuites, Sœurs grises, Petites-Sœurs des pauvres. C'est encore pour la bienfaisance et la charité, que de Paris, dans tout l'univers, s'est épanouie l'idée laïque, mais également d'abnégation fraternelle de l'Œuvre de Saint-Vincent-de-Paul¹.

Tout cela c'est du célibat, c'est du cœur français, n'ayant d'autre titre, d'autre but, d'autre passion, que le dévouement humanitaire.

C'est donc pour n'avoir bien pris ni leur point de vue, ni la portée de leur perspective, que les détracteurs des

¹ Toute œuvre secourable et tutélaire est méritoire et commande que l'on s'incline devant elle. Je salue avec respect l'*Œuvre moralisatrice et humanitaire du Prince Impérial*. On ne saurait placer un prince, destiné à la couronne de France, sous une égide plus glorieuse, et lui montrer un objet plus noble que la bienfaisance.

célibats pieux ont pu nier leur rôle humanitaire, et aller même jusqu'à le prendre pour une plaie sociale.

Tout ce que j'ai dit du sacerdoce, et du sacerdoce célibataire, est sérieux, et point l'acte d'une défaillance, comme on osa le dire. Sans lui, les mœurs de l'antiquité payenne revivraient encore dans l'abjection ; sans lui, les mœurs modernes ne tarderaient pas à tomber dans l'abaissement ; sans lui, l'anomalie du cannibalisme, de l'état sauvage, de la servitude et de la traite, n'aurait jamais de terme, et à la porte de cet autre enfer, l'humanité devrait tout abdiquer, même l'espérance. Le clergé célibataire est, en France, le modèle sans reproche et le prototype de l'honnêteté publique ; dans les pays ténébreux et déshérités, *in partibus alienis*, il est à l'avant-garde des efforts civilisateurs ; en Chine et en Cochinchine, il est un éclairer et un guide pour nos armées ; il les précède d'aussi loin que nos expéditions devançant notre police et nos tribunaux.

Le célibat sacerdotal vient d'inaugurer à Madagascar, parmi les sauvages, une civilisation qui pourrait servir de modèle à l'Islamisme de Constantinople et au despotisme de Pétersbourg.

3. L'armée aussi se grossit de tout l'espoir de la race humaine. L'homme jeune, beau, moral et fort se trouve le seul continuateur vraiment digne de l'espèce ; ce jeune homme, devenu soldat, abdique le rôle de *propagateur* pour se faire le gardien de tous les droits ; il est le rempart de chair qui entoure le pays ; il devient la sauvegarde et l'appui des nations faibles que les forts oppriment, toujours prêt à verser son sang pour la cause juste.

Pour l'armée, nul homme assez fort, assez beau ; nul sang assez généreux ; elle exige toutes les perfections, avec droit de les immoler toutes à l'honneur national, comme à la sécurité des citoyens et des héritages.

La régénération de notre sang s'impose en cela des pertes immenses, puisqu'elle abandonne à la fortune des combats, comme à la vicieuse continence des garnisons, les seuls hommes capables de contrebalancer l'activité génératrice des défectueux et des tarés que rebute le conseil de recrutement ¹.

Tout le mal n'est pas là : ils rentrent au foyer paternel, ces débris de nos victoires, couverts d'honneur, mais bien souvent rendus stériles du fait même de l'usage intempestif d'une virilité malade et déplacée.

Pendant que tels types, beaux et forts, restent relativement neutres et absolument négatifs pour la race humaine, si parfois ils ne l'empoisonnent ; d'autres, en suivant le drapeau, sont descendus avec orgueil dans la tombe !

Les éleveurs d'animaux domestiques se gardent bien de tuer ou de compromettre leurs beaux étalons : ils font plus, ils réduisent à l'inaction sexuelle tout ce qui peut déshonorer les races.

Le laboureur lui aussi, ne livre ses moissons à la meule, qu'après avoir réservé ses épis les plus beaux pour féconder encore ses sillons.

¹ « 1. Lorsque vous irez faire la guerre à vos ennemis, et que » vous aurez vu leur cavalerie et leurs charriots.....

» 2. Les officiers crieront, chacun à la tête de son corps, en » sorte que l'armée l'entende.....

» 7. Y a-t-il quelqu'un qui ait flancé une fille sans l'avoir en- » core épousée? Qu'il s'en aille et retourne en la maison, de peur » qu'il ne meure dans le combat.» (*Deutér.*, chap. XX, v. 1, 2, 7.)

« Pourquoi, demanda Panurge, les nouveaux mariés, en la loi » de Moïse, étaient-ils exemptés d'aller en guerre pour la pre- » mière année? — Selon mon iusement, répondit Pantagruel, » c'était afin que, pour la première année, ils jouissent de leurs » amours à plaisir, vacassent à production de lignage, et fissent » provision d'héritiers, ainsi pour le moins, si l'année seconde » étaient en guerre occis, leur nom et armes restât en leurs en- » fants, etc. (dans le même sens). (*RABELAIS, Pantagruel*, l. III, c. 6.)

Combien nos gloires militaires ont fait couler de larmes et causé de détriment à l'espèce !

Nous sommes un peuple de lions qui , à force de combattre et de vaincre sans nul souci de son origine et de sa destinée, ne saurait à jamais conserver sa supériorité.

La manie de la gloire militaire a passé parmi nous à l'état de maladie chronique : cherchez à travers les siècles quels étaient nos instincts guerriers dans les temps antiques, et vous verrez qu'il y a deux mille ans nous étions pour l'Italie ce que nous étions hier à Magenta et à Solferino. On en voit la preuve dans les paroles par lesquelles Salluste termine son histoire de Jugurtha ¹ :

« Les armes romaines étaient triomphantes en Afrique ,
 » tandis que Q. Cœpion et Manlius étaient battus dans les
 » Gaules : au seul nom de Gaulois toute l'Italie tremblait.
 » Depuis cette époque jusqu'à nos jours ce sentiment est
 » demeuré uniforme chez les Romains. »

« Tout devenait facile à la valeur romaine , mais contre
 » les Gaulois , bien loin de prétendre à la gloire , il fallait
 » chercher le salut. »

Il y a donc bien longtemps que la France aborigène , non moins que la France conquise , chercha le suicide dans les exploits guerriers.

Si la France est appelée à surmonter tous les dangers , ce qu'à Dieu plaise ! si notre nation doit survivre , du moins qu'elle se souvienne d'avoir été jadis la proie de César et de hordes barbares ; que des amis faux et jaloux la caress-

¹ « Per idem tempus adversum Gallos ab ducibus nostris Q. Cœpione et Manlio male pugnatum. Quo metu Italia omnis contremuerat.

Illique et inde usque ad nostram memoriam Romani sic habuere : alia omnia virtuti suæ prona esse ; cum Gallis pro salute , non pro gloriâ certare. »

(SALLUST., *Bell. Jugurth.*, ad finem.)

sent la veille , prêts à se coaliser le lendemain pour mettre au sort ses dépouilles , et qu'enfin le plus noble et le plus généreux de ses ennemis , mais aussi le plus redoutable , c'est elle-même , c'est son instinct des combats pour la gloire !

On souffre en voyant sans cesse mettre en question l'existence de la patrie , et la sécurité de Voltaire sur la destinée de la France mé fait peur.

» On demande , — s'écriait-il déjà de son temps , —
 » s'il est possible de ruiner radicalement un royaume dont
 » en général la terre est fertile : on répond que la chose
 » n'est pas praticable , attendu que depuis la guerre de 1689
 » jusqu'à la fin de 1769 , où nous écrivons , on a fait presque
 » sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la
 » France sans ressource , et qu'on n'a jamais pu en venir
 » à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant
 » quatre-vingts ans , avec des redoublements , et qui a été
 » entre les mains des charlatans , mais qui vivra. »

Voltaire , vos guerres et les impôts , pour y parvenir , c'étaient le calme et le repos mis en comparaison de l'épuisement de sang et d'argent , effet de nos révolutions et de nos guerres ; si vous eussiez encore vécu un siècle , vous auriez assisté à l'accomplissement de votre terrible menace : *« Tremblez quand le temps de la lumière sera venu... »* Vous avez été prophète !

Si vous voyiez aujourd'hui notre pays transformé par ses souffrances et par ses travaux , vous diriez : « Nation de
 » martyrs , je m'incline devant ta sainteté ; — nation de
 » héros , l'éclat de ta gloire m'éblouit ; — nation industrielle
 » et agricole , fécondes sont tes entrailles que mille fois
 » tes enfants déchirèrent , et cependant tu vis encore... ,
 » te voilà même grande et prospère ! »...

« La France vous demandera compte , ajoute le Prince
 » Louis-Napoléon , ne fussent-ils qu'en petit nombre , des

» hommes morts glorieusement, mais sans nécessité, dans
 » toutes vos expéditions stériles.... Si l'humanité permet
 » qu'on hasarde la vie de millions d'hommes sur des champs
 » de bataille pour défendre sa nationalité et son indépen-
 » dance, elle flétrit et condamne les guerres immorales qui
 » font tuer les hommes dans le seul but d'influencer l'opi-
 » nion publique ¹. »

France, pays de toutes les gloires et de tous les triom-
 phes, non, tu ne mourras pas; car déjà

Dans les combats tu serais morte,
 Si jamais tu pouvais mourir.

Imitons le calme pacifique des nations Ibérienne, Batave et Germanique : soit raison et système, soit caractère et vertu de fraternité, elles aiment la paix; toujours sur la défensive, au nom de l'indépendance et de la justice.

Cette morale, en matière politique, devrait entrer dans les cœurs et les intelligences par la voie de l'éducation et de l'enseignement civil et religieux; au lieu de bénir des étendards et de prêcher la guerre, je voudrais que l'on exaltât la sainteté de la paix et que l'on versât des larmes aux jours de nos victoires ².

« Quelle joie inonde mon âme! avec quelle suavité je chante le *Te Deum*! L'explosion de ma poudre a jonché de morts la terre! — Mon frère, chrétien, musulman, catholique ou grec a mordu la poussière; navré de douleur il a perdu son sang! »

Mauvais instincts originels, mauvaise éducation, mauvaise direction nationale et populaire, voilà ce que résument les chants de triomphe et l'excitation aux exploits guerriers.

¹ *OEuvres de Napoléon III*, t. II, p. 50.

² La France se perdra par les gens de guerre (MONTESQUIEU, *Pensées div.*, t. V, p. 138. Stéréotyp.)

Pourtant la guerre est essentiellement morale et légitime : — 1° quand repoussant la force par la force, elle agit en légitime défense ; 2° quand elle est faite en vue d'assister un allié pacifique et ami, dont le territoire est envahi avec injustice et violence ; 3° quand il faut venger une injure suffisamment grave faite à l'honneur national et au drapeau. 4° Guerre encore dès qu'il s'agit de réduire un tyran ravageur de la race humaine, à l'instar de Sylla et de Tibère. 5° Enfin vous calomniez la guerre en cherchant à déverser le blâme sur ces hommes qui, au prix de leur sang, vous ont conquis cette paix à l'abri de laquelle fleurissent le commerce et les arts libéraux et agricoles.

Tout le bien que nous avons dit du héros français, nous le disons de ces guerres légitimes et normales : *Le seul et vrai motif de nos regrets, — c'est toute guerre avec consommation d'hommes, exportation d'argent et destruction de nos ressources nationales, alors que l'on peut l'éviter sans que l'état, la société, le genre humain puissent y rien perdre.*

Si donc les vices héréditaires sont à l'espèce comme un empoisonnement, les persécutions sanguinaires en guerres civiles et religieuses, les meurtres juridiques qui suivent les renversements sociaux, les guerres entre races, et même les guerres internationales sans haute justification, sont bien l'assassinat et le vandalisme du genre humain.

Les paroles suivantes de Napoléon III, prouvent qu'il ne tira jamais l'épée qu'à contre-cœur et sous la pression de causes politiques de haute urgence :

« Lorsque le fer d'un lâche assassin vint trancher les
 » jours si précieux d'Henri IV, celui-ci rassemblait une
 » immense armée composée de contingents européens,
 » se proposant pour but, non une conquête stérile, mais
 » la paix universelle..... Il eût établi une *espèce d'aréo-*
 » *page* destiné à vider par la raison, et non par la force
 » brutale, les querelles de peuple à peuple. Henri IV, s'il eût

» vécu, eût pu être surnommé avec raison le *héros de la Paix* ¹. »

Les modernes plus scientifiques encore et plus rationnels, dans les masses, que leurs devanciers n'étaient intelligents, virils et savants comme individus, n'ont pas dit le dernier mot de leur pouvoir civilisateur. La peine de mort n'est plus que l'ombre d'elle-même. Si parmi nous elle existe encore de fait, elle y est réduite à son expression la plus simple, soit comme procédé, soit comme occasion de l'appliquer. Elle n'est encore là qu'à titre d'épouvantail et de mise en demeure contre les incorrigibles.

J'en dis de même des guerres de religion : l'on a cessé de s'entretuer en Europe, au nom d'un ardent amour de Dieu, ou de la sainte fraternité !

Le soleil de la *régénération* et du progrès qui en résulte, substituera sa lumière à la stationnaire routine et au ténébreux préjugé ; l'humanité rachètera ses erreurs et ses travers sans les noyer dans le sang, même du criminel. Les moyens substitutifs seront plus faciles à découvrir que la pompe à feu, que la télégraphie et que l'héliographie, si l'on y travaille avec la même ardeur.

Quant aux délits de nation à nation, le programme de la paix universelle, qui est le programme implicite de l'Empereur, comme il fut celui d'Henri IV, aura son jour de réalité pratique, ou bien les ténèbres d'une barbarie nouvelle ne tarderont pas à nous couvrir.

4. S'il est des célibats ruineux pour notre espèce, il en est au contraire qui l'enrichissent ; l'abstention du mal, n'est-ce pas un bienfait ? La régénération humaine appelle bien haut les interventions normales ; mais elle repousse le défectueux à *titre grave*, avec plus d'insistance encore.

¹ OEuvr. de Napoléon III, t. II, p. 47-48.

S'il en était autrement, le problème de notre restauration physiologique en serait réduit à l'état négatif, à la nullité de résultat, au cercle vicieux : de Sisyphé avec son rocher rétrograde et toujours retombant ; de Pénélope avec son ouvrage sans cesse à refaire ; — ou bien encore avec plus de vérité, à l'œuvre détestable du semeur de l'ivraie, par sa lutte satanique avec le semeur du bon grain ¹, honneur donc, mille fois, au cœur magnanime qui, pouvant en agir autrement, s'abstient dans les trois vices cardinaux, tout au moins, et refuse avec une grandeur généreuse de contaminer la descendance !

C'est ici que les enseignements de la science et de la morale, et que la grande voix de la loi religieuse et de la loi civile devront se faire entendre.

Ensemble ils révéleront leur efficacité par la substitution de la charité qui compatit, à la passion qui enivre et aveugle.

Ainsi resteront dans le néant, ceux qu'eussent rongés les vices cardinaux : cancer, strume et folie ; ceux que l'immoralité, le crime et les difformités eussent deshonorés ; ceux, en un mot, dont la naissance fût devenue un sujet de deuil et de honte pour eux-mêmes, pour leurs proches et pour la société.

¹ Saint Matthieu, chap. XIII, v. 24 : « ... Un homme (qui) avait » semé de bon grain dans son champ, 25. Pendant que l'on dormait, l'ennemi vint semer de l'ivraie par-dessus le froment et » s'en alla.

» 26. L'herbe ayant donc poussé et étant montée en épi, l'ivraie » commença aussi à paraître.

» 27. Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre » champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

» 28. Il leur répondit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela.

» 30. Laissez croître l'une et l'autre, jusqu'à la moisson, je » dirai alors aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, » liez-la en bottes pour la brûler ; mais amassez le froment dans » mon grenier. »

Le célibat de cette dernière espèce, *célibat par abstention dans l'intérêt de la race*, emprunte, par son désistement généreux, quelque chose de la noblesse et de la grandeur du célibat pieux avec lequel il rivalise comme renoncement et sacrifice.

Ayant déjà formulé plusieurs fois dans ce travail les raisons de s'abstenir et les prohibitions qu'impose le triple devoir de la morale, je m'en réfère aux articles relatifs à ce sujet.

Si l'homme ne relève que de son libre arbitre dans le choix connubial, il doit du moins s'éclairer de tous les enseignements dans l'exercice de ce droit.

Charron accusait ses contemporains d'indifférence et de légèreté, en matière de progéniture. S'il vivait encore, il n'aurait pas à modifier ses jugements.

« C'est avec raison, » dit-il, « qu'en Lacédémone et autres bonnes polices, y avait punition et amende contre les parents, quand leurs enfants étaient mal complexionnez. »

« Et, disait Platon, qu'il ne savait en quoi l'homme devait apporter plus de soin et de diligence qu'à faire un bon fils..... Les parents sont doublement obligés à ce devoir; et pour ce que ce sont leurs enfants, et pour ce que ce sont des plantes tendres et l'espérance de la république : c'est cultiver sa terre et celle du public ensemble.

» La génération qui est portée au ventre n'est pas estimée et observée avec telle diligence qu'elle doit, combien qu'elle aye autant ou plus de part au bien et au mal des enfants, tant de leurs corps et de leurs esprits, que l'éducation et l'instruction, après qu'ils sont nez et grandetez.

» S'il advient conception, c'est rencontre et cas fortuit...

» Puisque donc, les hommes se font à l'aventure et à l'hazard, ce n'est merveille si tant rarement il s'en trouve de beaux, bons, sains, sages et bien faits. »

S'il en est qui méconnaissent les principes que je défends, et à l'appui desquels j'invoque la si forte et si sage antiquité, je les plains et j'attire encore leur attention sur la fréquence des maladies puerpérales, effet immédiat de l'inertie utérine, et sur la mort qui en devient la facile conséquence.

J'en appelle, pour leur instruction, à l'autorité du plus profond et du plus ancien des législateurs après Moïse :

« Lycurgue voulut que les filles se fortifiassent en s'exer-
 » çant à la course, à la lutte, à lancer le disque et le javé-
 » lot, afin que les enfants qu'elles concevraient prissent
 » une plus forte constitution dans des corps robustes, et
 » qu'elles-mêmes, endurcies par ces exercices, supportas-
 » sent avec plus de courage et de facilité les douleurs de
 » l'enfantement..... Cet usage leur faisait contracter des
 » mœurs simples, leur inspirait entre elles une vive ému-
 » lation de vigueur et de force, et leur donnait des sen-
 » timents élevés, en leur montrant qu'elles pouvaient
 » partager avec les hommes le prix de la gloire et de la
 » vertu. — Aussi, les femmes spartiates pouvaient-elles
 » penser et dire avec confiance ce que Gorgo, femme de
 » Léonidas, répondit à une femme étrangère qui lui disait :
 » — Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules
 » femmes qui commandiez aux hommes ! — C'est que
 » nous sommes les seules, répondit-elle, qui mettions au
 » monde des hommes ¹. »

C'est le mensonge à l'hyménée, que le moraliste Charron reproche à la génération pour laquelle il écrivait son livre de la Sagesse, et pourtant notre génération présente cite les deux siècles qui la précèdent comme l'âge d'or de la vérité connubiale, pour le nombre des enfants et cette force

¹ Ricard : *Vie de Lycurgue*, t. 1, p. 455.

physique et intellectuelle que semblent expliquer des mœurs simples, la vie de famille et je ne sais quelle virilité constituant le caractère des seizième et dix-septième siècles.

Le *Pseudoconnubium* ¹ de nos jours, implique un tort grave et direct contre l'espèce, comme réduction de nombre et débilité des enfants ; il renferme de plus une erreur : « Pour qui réservez-vous donc la fortune que vous préférez à la progéniture, si vous n'avez pas des enfants forts et nombreux qui puissent la posséder et en jouir après-vous ? »

Le mariage est « l'acte par lequel l'homme et la femme » font alliance pour avoir des enfants et les élever. »

C'est la définition des codes naturel, religieux et civil.

En vérité, l'on se marie souvent aujourd'hui avec des idées restrictives à l'égard du nombre des enfants ².

C'est ainsi que sous l'égide matrimoniale, grâce à cette abstention,

« L'on ajourne des ans l'inévitable outrage. »

Cette déloyauté connubiale appauvrit l'espèce et y prépare des vides d'autant plus sensibles, qu'elle se produit constamment dans les rangs favorisés ³.

¹ « Les femelles des animaux ont à-peu-près une fécondité constante ; mais, dans l'espèce humaine, les passions, les fantaisies, les caprices, l'idée de conserver sa beauté, l'embarras de la grossesse, celui d'une famille trop nombreuse, troublent la propagation de mille manières. » (*Esprit des Lois*, liv. XXIII, ch. I.)

² V. 8. Juda dit donc à Onan, son second fils : « Épousez la veuve de votre frère afin de susciter des enfants à votre frère.

» 9. Onan voyant la femme de son frère aîné, et sachant que le premier qui naîtrait d'elle ne serait point à lui, il se corrompt par une action exécrationnable, pour ne point donner d'enfant à son frère.

» 10. Ce qu'il faisait déplut extrêmement au Seigneur qui le fit mourir. » *Genèse*, XXXVIII, v. 8, 9 et 10.

³ L'abus mène à l'erreur, et l'erreur au danger : la grossesse

Je trouve dure cette réponse de Napoléon I^{er}, à M^{me} de Staël : « La femme la plus méritante est celle qui a le plus » d'enfants. » Je trouve aussi spirituelle que fondée la réflexion de César : « Voyant un jour à Rome de riches » étrangers portant entre leurs bras de petits chiens et de » petits singes, auxquels ils prodiguaient leurs caresses, il » leur demanda si chez eux les femmes ne faisaient point » d'enfants¹. »

L'on voit parmi nous l'attachement à des perroquets et à des chiens King-Charles et Stuarts, si ce n'est se substituer aux préoccupations que mérite l'enfance, du moins marcher parallèlement avec elles.

Octave, qui demeure un modèle comme tête couronnée,

advient, la délivrance est heureuse. Est-ce là tout ? — Non. — L'on n'a point compté avec l'inertie utérine qui veut que la main exerce à l'hypogastre, c'est-à-dire, directement sur l'utérus, une action compressive et permanente de *pelotonnement*. Le conseil est donné, sans doute, mais il n'est que peu écouté, mal compris et plus mal encore exécuté.

L'enfant vit; la mère meurt de métrite-péritonite, suite de résorption hémato-putride.

L'on a vu cette sorte de trépas occasionner, parmi les femmes de haut parage, des vides sensibles.

En voici l'explication : Faiblesse relative du système musculaire tombé inactif et inerte, innervation languissante, contractilité dépourvue de ressort.

La matrice est un muscle, elle participe essentiellement et directement à ces défaillances.

C'est l'apathie morale qui met la fortune à la remorque de la nourrice mercenaire. C'est l'inertie musculaire qui préside aux si fatales inerties utérines.

Il est, comme toujours, à cette règle de nombreuses exceptions.

Si l'on m'accuse de sortir de mon sujet, je réponds que je continue de traiter ici de l'hygiène et la préservation génésique de l'espèce humaine.

¹ Plutarque : *Vie de Périclès*.

malgré ses débuts cruels et sanguinaires, avait des vues remplies de sagesse sur l'évolution de la race humaine.

« Un jour, au milieu d'un spectacle, les chevaliers romains » lui demandèrent avec instance l'abolition de la loi contre » les célibataires. Le prince se contenta de faire venir auprès » de lui les fils de Germanicus, et de montrer au peuple le » tableau touchant de ces jeunes princes, qui se jouaient » soit sur les genoux, soit dans les bras de leur père ¹. »

« Il arrivait à Auguste de réciter des ouvrages entiers au » Sénat et au peuple romain. Alors il annonçait son projet » par un édit; ce prince lut en entier les Harangues de » Métellus sur l'encouragement des mariages ². »

Les revenus de la fortune qui devraient tourner, au moins à quelque égard, au profit de l'espèce, tombent vancants et sans emploi. Ce qui enrichit le sang, c'est l'aisance; ce qui l'appauvrit, avec nombre d'autres causes, c'est l'appareil de la misère !

Je crains donc que les véritables mission et vocation de la maternité n'aient fait place à un culte personnel démesuré. L'ornement d'une mère, c'est une famille belle et nombreuse : pour eux, elle oublie tout et surtout elle doit s'oublier elle-même.

J'ai lu quelque part l'épithaphe suivante à l'éloge d'une dame de l'antique Rome :

« Casta vixit, lanam fecit, domum servavit ³. »

¹ Comme détriment à l'espèce, je vois de l'analogie entre la désertion des campagnes pour les arts des villes, et les dommages à la race par le recrutement : la terre demeure sans culture; beaucoup de consommateurs, peu de producteurs; denrées chères, nourriture insuffisante; aération impure des villes, logis empreints de miasmes. Il s'ensuit, de haute rigueur, que les individus d'avant-bord, puis les races, s'étioient et dépérissent.

² Plutarque : *Vie d'Auguste*, t. XII, p. 339.

³ « Elle vécut chaste, elle fit la laine, elle garda la maison. »

C'est-à-dire : « Modèle de fidélité, elle travailla de ses mains aux

Ce simple et majestueux laconisme dit bien haut que la défunte appartenait au beau temps de la grandeur romaine.

Parmi nous, l'épouse, la mère de famille qui, par *l'ampleur de ses atours*, fait plutôt les affaires des fabriques de Lyon que les siennes propres, pourrait consulter cette formule sans se compromettre.

S'il est relativement vrai que l'argent soit le nerf de la guerre, il l'est absolument que l'argent, que le papier ou les gages qu'il représente, sont à l'ordre social comme le sang à l'organisme corporel. Pas de richesse, pas d'aisance; pas de calme dans les pensées, pas de suffisance pour les choses de l'hygiène; médiocre satisfaction alimentaire, nulle réparation des forces; aucun entretien du sang, nul perfectionnement des races.

Dès-lors, les passions murmurent et s'aigrissent; l'envie trame des complots que l'indignation et la révolte ne tarderont pas à traduire en fait.

L'aisance donc et la richesse, fruits du labeur et de l'épargne, et que symbolise la poule au pot d'Henri IV, sont la mesure de la moralité d'un pays ou d'un peuple, non moins que le soutien de ses forces physiques et de sa virilité.

Je ne parle point ici des trésors qu'entasse un travail excessif, sordide et sans relâche, ni de la fortune qu'enfouit une honteuse avarice: je veux dire cette joyeuse médiocrité, cette aisance modeste mais suffisante, que le travail sait produire et que la sagesse enseigne à consommer.

Comme le sang qui alimente chaque organe de l'économie humaine, pour retourner à son origine, s'y rafraîchir et visiter encore chaque organe et l'inonder de ses globules;

» vêtements de sa famille, et elle contribua activement à la fortune
» de sa maison. »

comme la pluie nourrit la végétation pour remonter en nuages, retomber encore, former les torrents, les fleuves et la mer, et continuer éternellement ce cercle, de même la fortune doit passer de main en main pour se faire hygiène, sang, orthomorphie, race et bonheur. Ainsi devrait se nourrir chaque membre de l'organisme social, ainsi, chacun devrait ignorer à jamais la souffrance et le marasme.

L'avarice, donc, est la source abondante qui empoisonne l'humanité; comme vocation connubiale, elle éteint dans les cœurs le goût du bien et du beau, elle y fait naître l'aveuglement sur les maladies, sur les défauts physiques et sur les travers intellectuels et moraux; elle rend égoïstes et personnels les couples dès-lors oublieux de la progéniture; elle avilit enfin le sentiment propagateur, et elle l'éteint même *chez la beauté dans l'infortune*, qui préfère ainsi la turpitude à la famille et au labeur.

Les causes pathologiques, originelles et héréditaires qui exercent leur action funeste sur la race humaine, sont la résultante et la germination des vices et des maladies qu'ensemencent l'avarice et l'ignorance des intérêts humanitaires. Cette plaie de la race prend sa grande part à la destruction du genre humain.

Les sectes religieuses voient leurs adeptes défaillir physiquement, et se détériorer dès qu'elles parquent leurs alliances dans leur propre giron : ceci demeure particulièrement vrai dans les localités où s'implantent deux rameaux d'une même famille, de religion autre que la dominante.

En haine de l'étranger, ils greffent exclusivement leur postérité sur eux-mêmes.

Aveuglement déplorable, ils ne voient pas que le rachisme et la chétivité d'abord; que le cancer, la strume, les

atélies¹ et les névroses ensuite, feront d'eux leur pâture certaine.

Eu égard à la transmission des maladies, l'on peut affirmer, en général, que si vous ne prenez aucun soin d'attacher de nouveaux fleurons à la couronne de l'humanité, si vous en laissez successivement tomber les bijoux dont elle fut ornée de la main du Créateur, si vous y imprimez les cachets de l'aliénation, de la strume, du cancer ou de toute autre ignominie, la dégradation, lente d'abord, ne manquera pas bientôt de grandir, si je puis ainsi dire, *comme le carré des nombres et celui des intensités*.

Telle est bien l'histoire de la dégénération de l'espèce, jusqu'à sa destruction, dans les pays où les vicieuses propagations sont le plus en faveur.

Le savant, le sage Fodéré, met hors de doute que dans les trois départements des Alpes, des familles entières s'éteignirent dans l'abus, entre parents, du lien conjugal.

« La lèpre qu'importèrent les croisades n'a disparu de nos vallées, dit-il, qu'après y avoir ravagé les lignées consanguines. »

Les crétins des Alpes et des Pyrénées, immobilisés dans les gorges de leurs montagnes, propagent chez eux-mêmes leurs goîtres et leur rachitisme : ils sont tombés si bas comme progéniture, qu'ils font gloire de leur piteuse et chétive conformation ; ils s'exhibent même en exposition, avec enseigne : *Tom-pouce* ou *nain gracieux*, alors qu'ils ne sont que monstres ridicules : *Ridiculus mus*².

L'éleveur nous apparaît sérieux et grave quand il ex-

¹ *Atélie*, terme d'embryologie, composé de *a* privatif et de *telos* fin ; enfant non achevé, incomplet, dans la procréation et l'évolution duquel la substance a manqué. J'ai vu ce mot, pour la première fois, dans le traité d'anatomie générale de Béclard.

² Horace.

pose la bête ; pourquoi donc l'homme grimace-t-il l'ironie quand il exhibe l'homme ?

La droite pudeur rougit à la vue de la disgrâce humaine ; à la police donc de réprimer ces insultes à l'orthomorphie !

Je passerai rapidement sur les dommages à l'espèce par cause physique.

Signaler la mauvaise hygiène comme climat, habitacle et nourriture, n'est-ce pas en résoudre le problème ?

Pendant que la bête émigre vers des climats favorisés, l'homme abdique souvent sa raison au point de s'attacher, tel qu'un zoophyte, au sol qui le tue !

L'importante question cosmique de l'air, des eaux et des localités, base essentielle de toute existence et qui se résume dans le mot *climat*, bien que passée dans le domaine des banalités, n'en demeure pas moins l'objet d'erreurs et de malaises économiques et sociaux.

Depuis qu'Hippocrate la prit, il y a plus de vingt siècles, pour sujet d'un traité d'hygiène demeuré célèbre, l'entente pratique de l'air, des eaux, des locaux et des sites, n'a point fait, que je sache, parmi les populations, des progrès bien sensibles.

L'on garde encore de nos jours la croyance que l'eau se trouve potable, nutritive et compatible avec la santé, en raison de son aptitude à fondre le savon, à cuire les légumes et à suspendre l'arôme et la matière colorante du thé, du café, etc. C'est là une erreur de fait ; car l'eau de pluie, de neige ou l'eau distillée possèdent ces qualités physiques au plus haut point, et c'est pour cela qu'elles sont malfaisantes.

L'assertion contraire se trouve donc beaucoup plus près de la vérité.

Pour rendre l'eau potable, alimentaire et digestible, il

faut la charger au contraire des sels alcalins qui contrarient la solution du thé, du savon, etc.

Ce principe de l'indispensable utilité des sels de soude et de magnésie, pour la digestion de tous aliments et pour celle de l'eau en particulier, nous conduit naturellement à dire que le sel marin est aux entrailles et à la nutrition comme l'air atmosphérique est à la poitrine et à la circulation sanguine.

L'oxygène anime le sang et le vivifie ; le principe salin le nourrit et le corrobore.

Un député le disait à la tribune : « Le sel marin est le » premier et le plus indispensable condiment dans l'alimentation du pauvre. »

Sans le sel, chez qui que ce soit, le lymphatisme prédomine, l'hématose demeure imparfaite, le corps s'étiole, la peau devient flasque et flétrie, l'individu dépérit et les races dégénèrent.

Crétins, blafards et goitreux des Pyrénées, des Alpes, du Tyrol, d'Écosse et de toutes vallées ; soldats et marins de citadelles à citerne, qui buvez l'eau de pluie ou l'eau distillée, regardez la poule et la colombe, la chèvre et la brebis, le bœuf et le cheval, battre l'eau trop limpide, chercher les sels siliceux et calcaires, piquer au salpêtre des vieux murs ; ils songent à leur hygiène alimentaire, à leurs coquilles, à leurs os, à leurs viscères¹.

¹ Le bœuf et le cheval battent l'eau avant de la boire, en vue, sans contredit, de faire monter à la surface les sels adjuvants de la digestion ;

Et l'homme boit l'eau de neige et celle des glaciers, dans les vallées, depuis le commencement des siècles, sans songer à la corriger par le chlorure de sodium et autres sels hygiéniques !

Est-ce la faute du gouvernement qui taxe dans le sel marin les populations indigentes, ou celle de l'ignorance ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que les goitreux, les cagots et les

On croirait que seul, l'homme se trouve affranchi de l'instinct pour se dispenser encore de faire agir la raison !

Je ne dirai que peu de mots de ce miracle permanent de santé, de cet agent providentiel, abondant, inépuisable comme l'air, et non moins efficace dans l'hygiène, que le kina dans la thérapeutique, bien que celui-ci vaille tout seul la moitié de la matière médicale.

L'on admettra, d'après cela, que les propositions suivantes me sont dictées par la conviction la plus intime.

Le sel ! — Il faudrait :

L'exonérer de tout impôt ;

Le produire au prix le plus bas ;

Pousser les peuples à sa consommation, dans la mesure du zèle que l'on met à propager la vaccine et l'instruction ;

En prescrire l'usage interne et externe à l'homme ;

Comme aussi l'usage interne pour les animaux ;

L'employer pour l'amendement du sol ;

C'est dire que j'ambitionne la liberté la plus absolue du commerce et de la production du sel.

Grâces à une large consommation du sel marin, la scrofula et toutes les phthisies qui en dérivent, si on ne les bannit à jamais de l'économie humaine, elles y subiront du moins une atténuation notable.

Les races comestibles cesseront de nous être livrées par la boucherie, *dégradées, contaminées par la strume, la cachexie séreuse et la ladrerie*. L'assimilation en sera plus facile, et son action nutritive plus réparatrice et plus tonique.

A propos de cette minéralisation des tissus vivants de

crétins des montagnes, doivent l'évolution et l'entretien de leurs races à la privation de sel marin et d'autres sels sodiques, calcaires ou magnésiens.

C'est par la même raison que meurent d'ascite, etc., ceux qui boivent l'eau distillée à bord des navires sans la corriger, etc.

l'homme et des animaux utiles, je veux rendre en passant un nouvel hommage de reconnaissance à la main créatrice du fer. Le fer est par excellence, entre tous les métaux, assimilable, nutritif et corroborant. L'homme et les animaux, imbibés ou saturés de fer et de sel marin, deviennent contradictoires et inaccessibles aux cachexies, aux anémies, au parasitisme entozoaire, en un mot, aux maladies strumeuses et lymphatiques.

J'abuse peut-être de la comparaison ; mais la résistance de l'animalité saturée de sels alcalins et ferrugineux à l'action des causes dissolvantes, semble offrir un certain rapport avec les résistances que, dans les arts, les bois injectés de métaux opposent aux injures du temps et de la vermoulure.

L'usage donc vulgarisé du sel marin et du fer ne saurait jamais se trouver sans influence sur l'amendement et la restauration physiques de l'humanité.

Ce que je viens de dire sur l'abaissement de l'humanité, par causes morales, intellectuelles et physiques, est sans nul doute à l'abri de toute contestation ; mais ce qui suit sur la toute-puissance de la terre à moraliser, nourrir et fortifier ses enfants, atteint à l'évidence.

La terre est le royaume de l'humanité, ou plutôt elle est le champ neutre où celle-ci s'agite et se débat. Les hommes se l'étant divisée sous les regards de Dieu, souriant au mot propriété, les parcelles en sont devenues, pour quelques-uns, la représentation d'un capital ou propre ou simplement hypothécaire. Mais la terre est, avant tout et par-dessus tout, usagère et banale ; toute, elle appartient à tous, au même titre que la force publique et la justice ; — que l'air, l'eau et la lumière.

Tel est le principe qui devrait être donné pour base à des lois constituantes de l'agriculture ; lois fondamentales

pour la vie et l'entretien des peuples, marchant de pair, comme importance, avec les lois fondamentales pour la vie et pour la conservation des gouvernements.

Point de bien-être ni de calme social sans rendement agricole en abondance et sans la vie à bon marché ; point d'abondance sans culture parfaite ; point de culture irréprochable et complète sans obligation de cultiver ; pas d'obligation équitablement possible sans bras disponibles et voués au soc et à la bêche ; point de bras agricoles, si les travaux urbains ou officiels à travers champs viennent les disputer à la végétation ; enfin et par-dessus tout, point de moralité sans le travail des champs.

L'agriculture n'est point sans doute dénuée de lois écrites ou usagères ; il en est de prohibitives, de tutélaires et de répressives ; mais, s'il est de bonnes lois, dont l'économie fortement comprise ait pour sujet l'agriculture, et pour objet un intérêt commun essentiellement vital, ou bien elles dorment, ou bien ma courte vue n'en aperçoit point l'action.

Quel intérêt et plus grave et plus sacré que le droit de tous et de chacun de vivre de la terre ? A ce titre, on ne devrait jamais être dispensé de la féconder, de la cultiver ; action de la bêche et de la charrue, nivellements réparateurs, amendements et engrais, sémination de bons grains, sarclage,...., tout cela devrait être obligatoire.

Je ne puis, à ce propos, résister au désir de mentionner ici l'idée rationnelle, humanitaire et tellurique émanée de Napoléon III : « Extinction du paupérisme, en instruisant » le pauvre et en le conviant à rendre productifs les » 9,190,000 hectares de terres incultes qui appartiennent » soit au gouvernement, soit aux communes, soit aux particuliers. Ces landes, bruyères, communaux, pâtis, ne » donnent qu'un revenu extrêmement faible (8 fr. par » hectare), c'est un capital mort qui ne profite à personne...,

» Que l'on donne (*sauf redevance*) à des bras qui chôment
 » ces terres qui chôment également, et ces deux capitaux
 » improductifs reviendront à la vie, l'un par l'autre. On
 » aura trouvé le moyen de soulager la misère tout en enri-
 » chissant le pays, etc.¹. »

Travaille ton champ, ou laisse-le travailler par le pauvre ;
 tel est le dilemme que cette innovation humanitaire pose
 au possesseur terrier.

Prouve que tu as de quoi vivre, ou travaille ; second di-
 lemme posé au vagabondage.

La solution est plus facile pour le nécessaire oisif et
 valide, que pour le propriétaire : le premier peut toujours,
 puisque sa volonté, pour se traduire en fait, ne relève que
 de lui-même, et qu'elle n'est subordonnée qu'à sa validité
 personnelle.

Le détenteur terrier, au contraire, vit dans la perpétuelle
 dépendance des bras mercenaires.

L'obligation légale implique l'équité, c'est-à-dire et
 surtout la possibilité d'obéir. Nous touchons ici à la mu-
 tualité des obligations : s'il en est d'individuelles et de
 privées, il en est de publiques et tout à la charge du Gou-
 vernement : protection officielle de la culture contre les
 déprédations, *effective et non illusoire ; personnel rural dis-
 ponible et suffisant ;* irrigations, utilisation des cours d'eau,
 loin d'avoir à supporter le ravage des inondations, lors-
 qu'il est possible de s'en défendre ; greniers d'abondance ;
 suppression, conversion ou rachat de la vaine-pâture, si
 l'intérêt agricole en éprouve un dommage ; rémunération
 juste de l'agriculteur-propriétaire pour son effort au profit
 du bien public. A ces conditions-là, tous mangeront du
 pain, à moins que Dieu lui-même le refuse.

¹ *OEuvres de Napoléon III*, t. II, p. 448-449.

Le Gouvernement, loin d'exporter ses millions pour des achats, fournira ses grains aux nations étrangères.

La Révolution, fille de la révolte et de la misère, ne pourra prendre la famine pour prétexte, que dans les cas rares de stérilités exceptionnelles.

La race, enfin, ignorant les privations et les gênes, n'encourra plus les défaillances et la chétivité, suite inévitable des pénuries alimentaires.

Y aurait-il témérité à formuler un vœu conforme, selon ma bonne foi du moins, aux intérêts universels, à ceux de la race, et du sang humain par conséquent ? Les forces les plus généreuses et les plus vives du pays occupent les rangs de l'armée ; la partie de la nation qui, par l'austérité de ses mœurs, ce qui se confond avec l'intensité de la discipline, inspire l'intérêt le plus profond, c'est l'armée ; la partie de la nation relativement déshéritée, c'est encore l'armée. L'intérêt qu'inspire l'armée à tout cœur droit et sensible, peut se traduire en résultats d'une fécondité sans mesure, si à l'armée se trouvaient dévolus tous les travaux que je nommerai officiels. Dès-lors, les bras agricoles ne quitteront pas la glèbe, et l'armée, sans jamais cesser d'être le rempart du pays, emploierait les loisirs laissés par les travaux de la guerre, aux travaux industriels dont l'État se rendrait maître : — incendies, chemins de fer nouveaux, routes, canaux, et tout ce qui, en un mot, dépendrait du génie officiel, tant civil que militaire ¹.

¹ Dans *Esdras*, liv. II, chap. IV.

Verset 15. Nous revînmes tous aux murailles, et chacun reprit son ouvrage.

46. Depuis ce jour là, la moitié de mes gens était occupée au travail, et l'autre moitié, prête à combattre, était armée de lances, de boucliers, d'arcs et de cuirasses.

47. Ceux qui étaient employés à bâtir les murs et à porter ou à

Ainsi, l'État deviendrait possesseur d'immenses richesses ravies au néant; l'esprit de l'armée, qui ne faillit jamais, n'en deviendrait que plus rigide et plus moral; l'agriculture retrouverait sa vie, et le soldat, au lieu de rentrer en ses foyers avec sa simple *masse et ses habits rapés*, y apporterait le fruit d'une réserve qui, évaluée à 75 c. ou 1 fr. par jour, plus les intérêts cumulés, équivaldrait, au bout de huit ans, à 3,000 ou à 4,000 fr., c'est-à-dire à un capital qui lui permettrait d'entrer en famille, en des conditions simples et modestes, mais suffisantes et honnêtes.

L'agriculture, source intarissable de moralité, de force et de productions de nécessité première, sans cesse démunie de ses capitaux mobiles, par le fait des transactions et de l'impôt, se trouverait ainsi reconstituée par les capitaux du soldat-travailleur¹.

C'est l'évidente nécessité de réparer la race humaine en France par le bien-être corporel, qui dictait au prince Louis-Napoléon ses publications économiques et humanitaires. La France le comprit, et huit millions de suffrages l'élevèrent au trône.

La popularité de Charlemagne, de Charles V, de Louis XII, d'Henri IV et de Louis XVI n'avait pas d'autre origine.

charger les porteurs, faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée de l'autre.

48. Car, tous ceux qui bâtissaient avaient l'épée au côté, dans le temps même qu'ils travaillaient. Et ceux qui sonnaient de la trompette étaient auprès de moi.

49. Alors je dis.... Nous sommes ici le long des murailles, séparés, bien loin les uns des autres.

20. C'est pourquoi, partout où vous entendrez sonner la trompette, accourez y aussitôt pour nous secourir....

¹ « Le but n'est pas de nourrir des fainéants, mais d'anoblir » l'homme par un travail rémunérateur, et par une éducation » morale. » (*Œuvres de Napoléon III*, t. II, p. 432.)

Plus une parole se trouve empreinte de solennité, de sagesse et de grandeur, plus elle vient de haut, plus elle impose, pénètre et persuade.

Voici donc ces lignes du prince L.-Napoléon, tant citées dans un sens malveillant qui n'est point le nôtre :

« Quant à nous, nous voudrions qu'au lieu de faire quelques nobles, le gouvernement prit la grande résolution d'en faire des milliers et des millions; nous voudrions qu'il prit à tâche d'anoblir les trente-cinq millions de Français, en leur donnant l'*instruction*, la *morale*, l'*aï-sance* : biens qui jusqu'ici n'ont été l'apanage que d'un petit nombre ¹. »

Il ajoute :

« Aujourd'hui tout afflue à Paris, ce centre absorbe à lui seul toute l'activité du pays. Notre système (l'*association agricole*) sans nuire au centre, reporte la vie vers les extrémités, en faisant agir quatre-vingts nouvelles individualités travaillant sous la haute direction du Gouvernement, dans un but continu de perfectionnement ². »

Et ailleurs :

« L'industrie.... broyant également dans ses rouages les hommes comme la matière, dépeuple les campagnes, agglomère les populations dans des espaces sans air, affaiblit l'esprit comme le corps, et jette ensuite sur le pavé quand elle n'en sait plus que faire, les hommes qui ont sacrifié, pour l'enrichir, leur force, leur jeunesse, leur existence; — véritable Saturne du travail, l'industrie dévore ses enfants et ne vit que de leur mort ³. »

¹ *OEuvres de Napoléon III*, t. II, p. 55.

² *Ibid.*, p. 150.

³ *Ibid.*, p. 412.

Il dit encore :

« L'industrie appelle, tous les jours, les hommes dans les villes et les énerve. Il faut rappeler dans les campagnes ceux qui sont de trop dans les villes, et retremper en plein air leur esprit et leur corps ¹. »

Il avait fait auparavant cette profession :

« Je livre mes réflexions au public dans l'espoir que, développées et mises en pratique, elles pourront être utiles au soulagement de l'humanité. Il est naturel dans le malheur de songer à ceux qui souffrent ². »

Ce langage mémorable parce qu'il est à la fois noble, généreux et profond, contient, vu l'époque où il se produisit, l'essence et les rudiments d'un prince humanitaire et ami du sol, source inépuisable de toute prospérité.

Il ne suffit pas en effet au prince, pour le plus grand bonheur des peuples, d'être martial ou conquérant ; apollonien ou ami des lettres et des arts ; cyclopéen ou initiateur dans les grands travaux, où la métallurgie et la vapeur occupent tant de place.... D'après le magnifique programme du prince L.-Napoléon, le monarque, avec plus d'attachement encore, doit vêtir le caractère tellurique : c'est-à-dire d'agriculteur vaillant, sur notre belle terre de France : voilà ce que dit la citation par ces mots *aisance* et *morale*.

Il va suffire au prince de frapper du pied ce sol glorieux et fécond, au laboureur moralisé de le parcourir, pour en voir surgir l'anoblissement anthropogénique, tant désiré pour toute la nation.

Ces appels faits au fonds normal des peuples, ce relief et

¹ *OEuvres de Napoléon III*, t. II, p. 447.

² *Ibid.*, p. 440.

ces honneurs jetés sur l'agriculture, deviennent le procédé curatif, essentiel et radical de nombreux défauts de l'humanité. Pour arriver à l'application de ces principes, que de soins et d'efforts, et quel retour ne faudrait-il point faire sur un lointain administratif, au moins indifférent à la culture !

M. Thiers disait à la tribune : « Pour payer ses dépenses, » l'état doit s'adresser à tous les canaux, sans en épuiser aucun. »

Parole pleine de sagesse et d'équité, si dans la pensée du politique les égards à ne tarir aucune des sources de l'impôt sont *absolument* respectifs à la chose imposée.

L'agriculture se trouve enlacée dans des liens qu'elle ne veut ni ne peut rompre : modeste et résignée, sa vie s'écoule entre le travail et l'épargne, et jamais elle ne compte sur des produits et sur des revenus hors ligne, qui puissent lui venir en aide pour briser ses entraves, ou du moins pour les porter plus légères.

Ce n'était point assez pour le *capital mobile* de jouir de toute indépendance et presque de toute immunité ; il lui fallait posséder tous les privilèges.

Le détenteur terrier est vraiment ce pauvre et ce faible qui porte le fardeau du riche et du fort, en même temps que le sien propre.

Le sol arable mérite toutes sortes de ménagements ; n'est-il pas notre ressource et notre sauvegarde ?

L'agriculture a les mœurs de la vache à lait et de l'abeille : chacune d'elles veut être ménagée ; — sans cela l'abeille émigre, et la vache tombe épuisée.

Pourquoi faut-il remonter aux sources du genre humain pour y chercher les modèles les plus grands et les plus moraux ? Le relief tellurique de Joseph, ce personnage si populaire depuis des milliers d'années, de Joseph vendu

par ses frères, étonne le regard, remue les sentiments, captive l'intelligence ;

Inspirations prophétiques dès son enfance ; péripéties de sa carrière, pleines de l'intérêt le plus touchant et le plus merveilleux ; style plein de suavité de son historiographe sacré : mais tout cela n'est rien pour la conservation des races. Voici l'homme *tellurique* par excellence, l'économiste éminent, le ministre qui inspire et enrichit son roi !

L'épopée de Joseph prend naissance à douze gerbes allégoriques : toutes en adorent une, qui est la sienne ou lui-même ; l'intérêt héroïque grandit dans une autre allégorie rurale dont le mot signifie que la terre stérile, durant sept années, sera suppléée par l'épargne prévoyante et la mise en réserve d'un nombre égal d'années surabondantes.

Cet homme supérieur, soit inspiré, soit rationnel ; soit prophète, soit simplement sage, rend l'Afrique et l'Asie tributaires de son grenier de réserve.

Bien plus, il opère une merveille d'économie sociale, unique dans les annales du monde : de ses denrées amoncées, il acquiert le sol, les instruments aratoires et les animaux de labour des Égyptiens aborigènes, et il institue les Pharaons de dominateurs, propriétaires.

L'empreinte des pas de Joseph ¹ sur la terre d'Égypte

¹ Joseph, fils d'Israël, exotique, esclave, malheureux et prisonnier en Égypte, brise sa chaîne à force de sagesse, devient organisateur de la richesse publique et le *maire du Palais des Pharaons*.

Israël en Europe, hôte infortuné, brise aussi la sienne à force de prudence et de sagesse, c'est-à-dire de temps et de patience. Il organise l'économie industrielle et se place à la tête de la richesse mobilière.

Joseph antique, c'est un roi près d'un roi.

Joseph moderne, c'est un État dans l'État.

Si rien n'arrête Israël, il deviendra titulaire de la fortune publique avant un demi-siècle.

fut si profonde qu'elle s'y voit encore aujourd'hui dans toute sa fraîcheur. Le contrat de vente de l'Égypte aux Pharaons, par devant Joseph, n'est pas périmé depuis 4,000 ans. La minute en est en ce moment dans les cartons de Méhémed-Saïd, et le vendeur la tient pour authentique et valable.

Ce trait d'histoire, plus il est trivial, ancien et contrôlé, plus il est probant. L'époque reculée d'enfance agricole, où il se passa, l'importance de ses suites, soit que l'on juge du malheur des peuples par la durée de leur famine, soit que l'on constate, une fois de plus, que le fruit de la terre, d'une ou plusieurs années, puisse équivaloir au chiffre de son capital; tout cela nous donne la mesure de l'attachement et de l'importance que, de nos jours comme alors, on doit mettre à la cultiver.

Nous tremblons à l'aspect d'une année disetteuse; c'est raison. — Nos millions passent misérablement à l'étranger; c'est grand dommage. — Des meurtres, que venge le supplice, sont le passe-temps familier de la famine, ignoble scandale !

Pour ces raisons :

« Travaillez, prenez de la peine,

» C'est le fonds qui manque le moins ¹. »

Provoquez sans cesse l'abondance :

Mais toute marchandise qui encombre est offerte et avilie : — il est d'expérience que ni l'abondance, ni la disette ne sont à l'état permanent : l'allégorie prévoyante et sage de Joseph, en face de cette alternative de largesse et de stérilité du sol, qui est une loi, demeure à jamais d'une immuable vérité, d'une incessante application.

¹ L'on n'est point pauvre parce que l'on ne possède point; la pauvreté résulte de l'éloignement du travail; tel travailleur qui n'a rien est plus riche que tel oisif qui possède beaucoup.

L'État donc, le producteur ou bien le détenteur à titre quelconque, privément ou bien au moyen d'une mutualité érigée en système, feront : 1° que le sol produise dans toute l'extension possible ; 2° que la part du rendement qui excède la consommation, les demandes et les transactions commerciales, soit gardée dans des silos et des greniers d'abondance ; il faut 3° que l'État érige ces principes en un *système pharaonien, dont les populations admettent l'urgence et comprennent la grandeur* ; 4° enfin, que l'État assure, au nom du salut public, au producteur, un salaire justement rémunérateur de ses peines : celui-ci, ne cessant de s'employer pour les masses qu'il nourrit et qu'il travaille à préserver de la famine, doit en recevoir une juste indemnité.

L'on dit que, de toute antiquité, l'empereur des Chinois dépose tous les ans le sceptre pour prendre la charrue et tracer un sillon : initiation touchante et salutaire, sage coutume, qui prouvent que toutes les pensées empreintes d'intelligence et de moralité ne sont pas exclusivement européennes, et que l'on conçoit très-bien en ce pays étrange, comment au sol arable appartiennent l'origine et le terme, le mécanisme et la scène où débute et se dénouent, après avoir grandi, les plus hautes questions de la vie humaine.

Voltaire, avec une crudité dont il est seul responsable, jette aux politiques de son temps cette parole :

« Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? Admirer et rougir ; mais surtout » imiter ¹. »

Continuant : « Il n'est jusqu'à présent que Louis XVI,

« 1 Tout Ministre d'État doit lire avec attention le mémoire où » un Jésuite, qui n'a jamais été contredit, expose la fête annuelle » dans laquelle l'empereur de la Chine accomplit la cérémonie du » labourage. » (VOLTAIRE, t. XXXV, p. 42, édit. 1784.)

» dit-il, qui ait également favorisé l'agriculture ; l'un et
 » l'autre ont appris aux grands combien ceux qui produi-
 » guent continuellement leur vie pour nourrir ces grands
 » et pour servir leur magnificence, doivent être encouragés¹. »

La qualité la plus éminente et la plus indispensable de l'homme des champs, c'est la *ruralité*, comme la *rusticité* devient celle du bœuf et du cheval, compagnons de l'homme et ses auxiliaires dans ses travaux pénibles et méritoires ; ils lui servent d'allège, et ils deviennent le complément de ce qui lui manque en forces et en aptitudes. L'agriculteur

¹ Voltaire, t. XLVI, p. 545. 1784. (Édit de S. M. Louis XVI.)

Ce roi intelligent et bon, respecté des nations, aimé de ses sujets, mais héritier du passé désastreux de Louis XIV, de la régence et de Louis XV, portant, en outre, le poids d'années disetteuses, se tenait pour malheureux et responsable quand les peuples avaient faim.

Il décorait sa boutonnière de la fleur du *solanum tuberosum*, — de la pomme de terre ; — manière ingénieuse et délicate de faire agréer cet autre froment..... Telle une mère, une nourrice pleine d'anxiété, s'industrie pour faire vivre ses enfants.

Bonté, initiative, dignité, martyre...., puis encore être nommé *pauvre tyran* par un romancier moderne, n'est-ce pas être martyr deux fois ?

Voltaire, appréciateur laudatif de Louis XVI, ne pouvait prévoir que son libre-penser, débordé par la révolution et par les libres penseurs à tous crins de son école, préparait ce double martyre d'un roi national et terrier.

Écoutez Voltaire lui-même, tout indigné des basses calomnies d'Aristophane contre Socrate, s'écriant :

« Voilà l'homme qui prépara de loin le poison dont des juges » infâmes firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce ! » (VOLTAIRE, t. 37, p. 112. 1784.)

Sauf la loyauté, Voltaire, en cette exclamation, fait son histoire personnelle : son indignation prophétique remonte à sa source, comme pour lui reprocher le meurtre d'un bon roi.

et la bête de labour sont entre eux comme l'ouvrier et l'instrument. Ce n'est donc point rabaisser l'homme que de désirer en lui des qualités en rapport avec celles qu'il recherche en son auxiliaire : labeur, patience, frugalité.

Le plus grand défaut, en matière d'élevage, qui se puisse introduire dans l'animalité domestique autre que de jeu, de luxe ou de consommation, c'est le caractère aristocratique remplaçant la rusticité. Telle est la cause pour laquelle, dans la dernière guerre de Crimée, les chevaux anglais périrent, tandis que nos chevaux arabes résistèrent.

Quel est donc le plus grand travers humanitaire ou social qui ait envahi nos populations agricoles ? C'est l'urbanité substituée à la ruralité.

« A Lacédémone, l'éducation des enfants n'était proprement qu'un apprentissage d'obéissance dans l'exercice corporel, dans la discipline et la frugalité. Les travaux des Spartiates étaient plus doux dans les camps que dans les gymnases ; leur genre de vie moins dur ; leur conduite moins sujette à être recherchée ; ils étaient le seul peuple au monde pour qui la guerre fût un délassement des travaux qui les y préparaient. »

Parmi nous, chaque sous-race possède une vocation native à laquelle elle obéit comme à une loi : l'Anglo-Saxon a le sentiment du devoir et du droit, qu'il ne perd même pas de vue en état d'ivresse ; l'Allemand et le Hollandais sont graves et réfléchis ; la lecture, loin de leur faire haïr les travaux des champs, les y ramène ; l'Espagnol et le Portugais sont sérieux : s'ils ont un but, jamais ils ne l'abandonnent.

L'ouvrier français, au contraire, se laisse aller au courant de la distraction ; il s'oublie au cabaret, une affiche de spectacle le passionne jusqu'au délire, et lui fait perdre la consigne austère du devoir ; il s'attache au travail et s'en

détache avec une égale promptitude. Il a fallu créer un idiome spécial à cette fluctuation du travail au chômage : embaucher, débaucher, *fêter la saint-lundi*, faire grève, etc.

C'est ainsi que l'ouvrier rural devient urbain, et qu'il le devient en raison de son instruction. Celle-ci, au lieu de l'attacher au perfectionnement agricole et aux soins de la bête, le lance dans une sphère de dissipations et de plaisirs incompatibles avec la glèbe et l'élevage.

Les réflexions les plus tristes assiègent celui qui promène ses regards sur le patrimoine de la nation.

Les bras manquent à la charrue, sur la face entière de la France¹ : il y a donc disette d'hommes, je veux dire de ces véritables producteurs, de ces robustes et fidèles amants de la terre qui en assurent la fécondité.

Il ne reste plus que des mendiants de places et des parasites de budget ; que des hommes dégénérés qui réclament au luxe des villes son argent pour les liqueurs et le tabac, pour les théâtres et les tavernes !

« Le peuple se plaint un jour à Auguste de la disette
» du vin et de sa cherté ; ce prince lui en fit des reproches
» pleins d'amertume : Agrippa, mon gendre, dit-il, n'a-
» t-il pas construit, dans Rome, assez d'aqueducs ? L'eau

¹ L'agriculture subit parmi nous de grands dommages : usurpation de surfaces vastes et fécondes par les voies ferrées et autres, avec envahissements abusifs ; enfouissement, sous prétexte de remblais, de terres humales ; substitution de rendements de pur sensualisme, comme le tabac, aux assolements alimentaires.... — Cette inertie de la bêche et de la charrue, que je déplore, — et ce qu'il faut regretter, par-dessus tout, refus inintelligent et funeste de rendre à la terre ses matériaux naturels de reconstitution ; c'est-à-dire, les détritits et autres éléments de fécondité qui en proviennent.

C'est ainsi que la surface arable se rétrécit, que le sol vieillit et s'épuise, et que la vigueur humaine faiblit et dégénère.

» n'y manquera jamais, et aucun citoyen ne saurait périr
» de soif.

» Dans une grande stérilité, après avoir épuisé tous
» les moyens de pourvoir à la subsistance du peuple, il fit
» sortir de la ville les marchands d'esclaves et les gladi-
» teurs, tous les étrangers, à l'exception des médecins et
» de ceux qui professaient des arts, et même une partie
» des esclaves. Cette précaution ramena l'abondance.....
» La confiance que donnait au peuple la distribution de blé
» nuisait à l'agriculture ¹. »

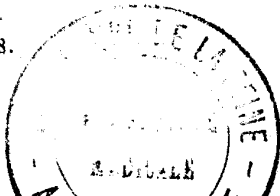
La vérité d'alors, c'est la vérité de nos jours : Auguste arrêta l'empire sur le penchant de la ruine, il resserrait la discipline, il contenait le débordement des mœurs, il fit suspendre les distributions de blé. Mais ces sages mesures furent abrogées par ses successeurs, et ce peuple dégénéra ne tarda pas à subir son destin.

Les mœurs modernes sont calquées sur les mœurs de Rome à son apogée. Les successeurs d'Auguste eurent leur moment de corrélation avec ceux de Louis XIV, de la régence et de Louis XV. Auguste et sa grandeur expirèrent avec l'empire, que représente un pauvre enfant sous la qualification dérisoire de *Romulus Augustule*; tandis que Richelieu, Louis XIV et leurs pompes, s'en vont mourir avec Louis XVI sous la hache du bourreau.

Le *panem et circences* de nos jours, sont bien le *panem et circences* de cette Rome dont la chute se précipitait dans la proportion de la masse de ses conquêtes, comme en raison de sa prodigalité fastueuse.

Quant au sol arable, il demeure l'origine exclusive de la vraie richesse et de l'abondance. La terre demeure tou-

¹ Plutarque : *Vie d'Auguste*, t. XII, p. 348.



jours la *Tellus*, la Cybèle aux cent mamelles qu'il suffit de vouloir traire. Sans cesse la terre produit, comme si Dieu lui-même créait encore. Sans cesse la civilisation consomme et détruit, c'est la pourvoyeuse du néant.

Dirigez donc les instincts et les passions des hommes vers les champs et leur culture, formez des instituts et des ateliers agronomiques, élevez-y précieusement cette enfance déshéritée, l'espoir, la force vive de la nation qui vous rendra d'incalculables services pour la culture d'abord, pour la marine, pour l'armée, si après vous avez encore besoin d'elle¹.

La ville et ses abus vous raviront, sans aucun doute, quelques-uns de ces travailleurs jeunes et méritants; « mais » les vices mêmes et les abus des villes recruteront de « nouveau » vos crèches et vos ateliers².

Cette fâcheuse pétition de principe pourra durer un temps; mais vous le savez, rien ne s'éternise parmi nous.

La renaissance de l'agriculture ou bien un cataclysme nous attendent; aidons sans relâche à la première: si nous l'obtenons, comme il faut le croire, tel sera le procédé de son évolution:

L'ouvrier de ville pour les arts et le luxe, fatigué d'en humer l'air malsain en même temps que le miasme physique et moral, voudra s'y soustraire, maudissant la concurrence, l'encombrement et le chômage. Il finira par rougir, ainsi que l'ouvrier de Lyon et de Saint-Étienne, de lever ses bras décharnés en appel de travail et de pain.

¹ Un général du premier Empire, modèle de bravoure et de dignité, le vicomte de Pelleport, disait souvent que l'élément agricole fournissait à l'armée ses hommes les plus héroïques et les plus moraux.

² Les populations issues des manufactures ne naissent ni viriles ni intenses; elles languissent et meurent entachées de vices divers; strume, rachitisme, étiollement....

L'ouvrier maigre des ateliers, lorsqu'il en est temps encore, se souvient du champ, de la chaumière et du hameau, pour leur demander le pain, le calme et les joies pures.

Mais si tel est son malheur qu'il ne puisse mettre un terme à ce funeste exil des cités, les larmes aux yeux et mourant, sa dernière parole sera pour cette *Argos si douce*, qu'il n'aurait dû jamais abandonner !

..... « *Dulces moriens reminiscitur Argos* ! »

Il songe en expirant à sa douce patrie !

(VIRG. *Énéid.* liv. X, v. 782. [Trad. Barthél.]).

ART. IV

Comparaison de l'homme et des animaux à l'égard des transmissions, effet de l'engendrement.

Et maintenant, si de l'appréciation de l'humanité, nous passons à celle des animaux, nous continuerons à voir que c'est la fragilité de notre raison qui détériore notre espèce en y introduisant les germes factices de maladies. Nous trouverons aussi que chez les animaux en liberté, la solide fermeté de leur instinct devient l'efficace préservatif des races.

Boileau faisant la satire de l'homme, le compare à la bête et lui assigne le dernier rang. Il a raison, tant que l'homme ne fait pas de son for intime l'usage précis que l'animal, en état de liberté, fait de son instinct.

L'animal, pour être jugé, doit être vu sous trois aspects : 1^o celui de sa pleine indépendance ; 2^o celui de sa servitude avilie ; 3^o enfin, celui de son perfectionnement sous l'abri même de l'esclavage.

L'animal en l'état de nature jouit de libertés inconnues à l'homme, sans jamais manquer son but, ni trahir sa destinée. Cette boîte de Pandore, que nous jetons sans cesse à tous les vents, ils l'ont fidèlement gardée¹ ; de là vient

¹ « La nature n'est nulle part si bizarre que dans la procréa-

leur supériorité sur nous ; comme naturalisme ; de là vient le dicton que l'homme se trouve moins près de Dieu que la bête ¹.

A la faveur de cette indépendance, l'animal garde toujours même livrée, mœurs toujours invariables. En lui les passions ne jouent aucun rôle ; son hygiène, en état de liberté, ne lui permet aucun des écarts de nos appétits factices.

Sa préoccupation constante, c'est de garder sauve l'existence de la race. Vient après celle de la conservation vigillante de sa vie propre.

Possédant tout dans une mesure suffisante, il dédaigne tout superflu.

Tel l'Hébreu trouvait *la manne au désert*, sans souci du lendemain ; tel sous l'œil de Dieu, *l'animal confiant découvre chaque jour sa pâture*.

Comment compromettrait-il sa race par de mauvaises transmissions ? Les défauts, soit acquises, soit innées, lui sont également inconnues.

Telle est la haine que les normaux portent aux contre-faits, qu'ils les font périr sous leurs déchirements.

C'est ainsi que chez eux la loi du plus fort garantit la conservation des races.

« Les animaux, dit Paré, encore qu'ils soient totale-

» tion de l'espèce humaine. Elle est beaucoup plus *uniforme*
» dans celle des animaux.

» C'est chez l'homme seul que le physique est dirigé et cor-
» rompu par le moral. La variété et la singularité de ses appétits
» et de ses goûts est prodigieuse. » (VOLT. : *Dict. phil.*, édit. 1784.)

¹ « L'homme serait un être parfait, s'il joignait à sa nature les
» qualités qui constituent le moral du chien. »

(BOITARD : *Le Jardin des Plantes*, p. 889.)

» ment privés de raison, s'emploient à faire que leur race
 » dure comme s'ils étaient sages et dans leur bon sens ¹.

Comparez aux animaux en toute liberté, ceux dont nous avons fait nos esclaves; à notre contact, ils deviennent strumeux (*scrofa*), cancéreux, podagres et malingres; multicolores, bigarrés et soumis à une grande variété de formes, de mœurs et d'aptitudes : n'ont-ils pas respiré notre atmosphère ?

La fixité permanente de l'instinct en liberté ne saurait permettre ni l'abaissement vil, ni une luxuriante élévation.

Ces mouvements, ces variations extrêmes du niveau de la brute, n'appartiennent qu'au régime capricieux et mobile que leur impose la raison de l'homme.

Sous cette influence, ou les races domestiques tombent en ruine, ou elles atteignent des hauteurs qui font envie aux déshérités de notre propre espèce.

Il faut voir l'animal domestique en exposition régionale; l'homme épuise son génie à créer ces types merveilleux.

Pour la gloire de tels rejets des races nobles, que d'efforts et de zèle !

Primes et encouragements à leurs divers âges.

Ils possèdent leurs titres de famille :

Visa de l'officier public pour valider l'acte de leur naissance, certificat d'identité, signalement à la photographie et libellé; tout est prévu, rien négligé pour dresser l'arbre généalogique de la bête.

Il faudrait remonter au *Livre des Nombres*, ainsi qu'aux registres de famille, en Juda et en Israël, pour retrouver les soins que des penseurs modernes accordent aux papiers de la brute.

¹ Paré, livr. 5, p. 144 : « Or, nature désirant que son ouvrage » fût immortel, etc. »

Loin de vous l'interdire, leur dirai-je, persistez, vous êtes les vrais émules de la création ¹.

Mais, dans ces efforts, si vous oubliez l'homme, si vous vous méconnaissiez vous-mêmes, vous tombez en vrais idolâtres dans l'adoration et le culte de la bête !

Voici quelques lignes du journal d'Alençon sur le haras du Pin :

« Les écuries et le manège sont restés ce qu'ils étaient depuis longtemps : remarquables par leur tenue excellente. Combien de maisons sont loin d'avoir la propreté et l'aération de ces écuries, où sont soignés, avec une véritable sollicitude, les beaux produits de notre race chevaline ! On y rencontre des types presque introuvables ailleurs, des races française, anglaise et arabe, qu'on ne se lasse pas d'admirer. Mais il faut être *homme de cheval* pour en apprécier les formes et les qualités.

» Beaucoup de ces magnifiques animaux sont destinés à passer à la postérité ; ils ont leur livre-d'or ², comme les patriarches et les doges de Venise ; et de plus, un musée

¹ Numquid de bobus cura est Deo ? (*Ad Corinth.*, IV, 9.)

² Le *stud-book*, ou livre généalogique de la bête, est un fait scientifique important qui révèle à la fois un progrès économique et une injure à l'humanité.

Heureuses les sciences qui possèdent une langue, et une langue rationnelle : la zoogénèse possède la sienne, qui va de front, pour ainsi dire, avec celle des sciences précises.

L'anthropogénèse est environnée des ténèbres du mutisme : point de *human-book* ; plus de livre des nombres, plus d'attachement à la valeur du sang.... ; comment pourrait-on discuter sur ce qui n'offre même pas les traces d'une dénomination ?

L'État civil ? — Mais s'il note les mariages, les naissances et les décès, c'est toujours au point de vue individuel de l'hérédité civile, sans révélation de plan, d'ordre ni de système anthropogénique.

La bête, au contraire, possède les synopses méthodiques et l'arbre de sa généalogie.

» dans le château, où sont conservés les fers de ceux qui
 » ont gagné le prix.

» Ces fers, dorés et cloués au mur du vestibule, sont
 » accompagnés d'une inscription qui indique le nom du
 » vainqueur auquel ils ont appartenu ; ils sont l'objet de la
 » vénération des élèves et des visiteurs.

» Malheureusement, l'homme, » dit M. Lucas, « dans
 » *la procréation des animaux domestiques*, mu par son inté-
 » rêt, considère l'avenir et le progrès de la race, tandis
 » que les familles, malgré des intérêts plus graves et plus
 » sacrés, n'ont en vue, dans le mariage, que le présent
 » immédiat et que l'individu¹. »

Dans l'aveuglement et l'orgueil de son égoïsme, l'aristo-
 crate anglais a même pu concevoir et réaliser la création² de
 trois races parallèles, dont l'ensemble forme un tout indis-
 soluble :

Le cheval de course, à tout seigneur tout honneur !

Le chien, pour tuer les rats autour du cheval ;

¹ P. Lucas : *Hérédité naturelle*, t. II, p. 914.

² La procréation industrielle et factice a pu dépasser quelquefois
 l'œuvre génésique primitive, et faire encore mieux qu'elle. Il est
 vrai que les forces dont disposa la genèse primordiale, sont des
 matériaux tout prêts et comme en dépôt dans la nature. A part
 cela, je puis croire qu'il n'existe point, dans le genre *canis*, un
 individu aussi résolu, aussi puissant, aussi redoutable que le
 bull-dog que créa l'Angleterre. Un bull-dog attaque avec avantage
 le loup ou la hyène de forte taille.

Mais, faisons taire notre puérile vanité ; à l'homme, sans nul
 doute, reviennent le droit et le devoir de modifier les races, à
 commencer par la sienne propre ; quand cette modification doit
 tourner à l'avantage, à l'honneur et à la gloire du genre humain.
 Mais à Dieu tout seul appartient le domaine de la matière première,
 de la forme essentielle et originelle, les modèles et l'étoffe de toute
 création.

Le jockey de petit volume et court de taille, pour être léger à la bête; aux jambes arquées, pour l'enlacer et s'arrondir sur son thorax; à poitrine renflée, pour tenir l'air en réserve durant la course, comme fait le batracien sous l'eau; dont la face est impersonnelle et rougeaude, avec le crâne exigü et coiffé d'un bonnet d'highlander: homme, chien, cheval, tous les trois s'aiment d'un amour tendre; ils ont souscrit entre eux une assurance mutuelle d'admiration et de fidélité; mais, pour le cœur du gros Anglais, le cheval conserve à jamais la meilleure part du prestige! Quand ce Pygmalion hippique eut mis au monde sa triade harmonique de basse-cour, ravi d'admiration et prenant son point de recul, en regard du chef-d'œuvre, il s'exclama:

O god! how beautiful it is!

Où donc s'arrêtera l'homme en son mépris de lui-même, s'il débute dans la modification de sa race, par l'appropriation et l'assortir aux soins, au culte de la bête, cet objet si cher de sa préoccupation exclusive et constante!

A part la rigoureuse intensité de la période Lycurgo-Spartiate qui admettait, comme légale, la communauté des femmes, et la crudité de l'idiome antique, l'on verra, sous son jour le plus pur, la vérité androgonique dans cette déclaration de Plutarque: « Lycurgue taxait de sottise » et de vanité les réglemens des autres législateurs sur » le mariage: *Ils cherchent, dit-il, pour leurs chiennes et » pour leurs juments, les meilleurs chiens et les meilleurs » étalons: ils les obtiennent de ceux qui les ont à force de » prières ou à prix d'argent; et leurs femmes..... « Sou- » vent leurs maris sont imbéciles, infirmes ou décrépits. » Mais n'est-ce pas pour leur propre malheur, que des » pères contrefaits engendrent des enfans defectueux? Au » contraire, ceux qui, nés de parents robustes, sont eux-mêmes*

» bien faits et vigoureux, ne font-ils pas le bonheur de leurs
 » parents ? Lycurgue était guidé, en cela, par des raisons
 » prises de la nature et de la politique ¹. »

S'il est un fait digne de remarque et capable en même temps de révolter notre amour-propre, ainsi que le sentiment de notre dignité, c'est le délaissement de l'homme par l'homme. De ces deux énoncés : l'homme est contre l'homme un animal féroce ; l'homme s'abandonne lui-même et se délaisse ; — le dernier est le plus funeste à l'humanité.

¹ Si je prends la liberté de ne tronquer, ni de dissimuler la traduction littérale de l'abbé Ricard, c'est uniquement pour ne porter aucune atteinte à la sincérité des textes. La force et la simplicité de ce langage avaient alors une double raison d'être : *outre les motifs sociaux que même la délicatesse moderne ne saurait se dissimuler*, et qui étaient d'une importance suffisante pour que le grand politique dût y pourvoir par une loi, il se mêlait, à sa prohibition des engendremens vicieux, un mouvement de colère qu'inspiraient l'indignation et la pitié :

Il fallait mettre à mort, au nom de la loi, les *défectueux-nés*, probablement les *filles des defectueux*, dans les premiers temps de cette barbare et beaucoup trop logique institution.

Voici encore les textes :

« Un père n'était pas maître d'élever son enfant : dès qu'il était né, il le portait dans le lieu appelé *Lesché*, où s'assemblaient les plus anciens de chaque tribu. Ils le visitaient, et s'il était bien conformé, s'il annonçait de la vigueur, ils ordonnaient qu'on le nourrit, et lui assignaient pour héritage une des neuf mille parts de terre ; s'il était contrefait ou d'une faible complexion, ils l'envoyaient jeter dans un gouffre voisin du mont Taygète, et qu'on appelait les *Apothètes*. Ils pensaient qu'étant destiné dès sa naissance à n'avoir ni force ni santé, il n'était avantageux ni pour lui-même ni pour l'État de le laisser vivre. »

Les étrangers achetaient des nourrices de Lacédémone. Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, était spartiate.

(T. I, 157; RICARD : V. de Lycurgue.)

La première de ces pensées se rapporte à l'histoire affreuse de Caïn ; mais elle n'est pas dépourvue de logique : l'homme tue l'homme pour grossir sa part.

Mais l'homme dédaigneux de lui-même et de ses destinées sociales, de qui donc fait-il les affaires, si ce n'est celle des géôles, de l'échafaud et des amphithéâtres de clinique ?

Quoi ! toujours de la chirurgie, des médicaments et de la répression ? Et jamais les correctifs du sang, ni les préservatifs de l'infiltration des maux dans la race, en vue de la perfectionner, et de réduire au néant toute sanction pénale !

Si du moins la société réservait à l'entretien de sa race propre une part même légère de sa sollicitude !...

Mais non, l'on pourra voir encore l'irréflexion et le paradoxe, par un ravalement de soi-même au-dessous du pur instinct, déverser le sarcasme et l'ironie sur les véritables amis de l'humanité¹ !

Nous avons aperçu les animaux sages, dans leur bon sens, et capables de se préserver par eux-mêmes des viciations héréditaires.

Nous les avons aussi vus dépérir quand l'homme, tour-à-tour leur idolâtre et leur tyran, les a traités comme il fait sa race propre.

Enfin, nous avons surpris l'homme fondant la génésie animale qu'il érige en vraie science, au sujet de la bête en domesticité, sans songer même un seul instant à la génésie humaine. Spectateurs inquiets des destinées de l'humanité, voyons enfin, si l'homme saura trouver en son œil la

¹ Tel est l'esprit des objections qui accueillirent cette œuvre en séance du Congrès.

poutre, lui qui enlève si habilement le fétu de l'œil même de la brute¹.

¹ « Quid autem, vides festucam in oculo (fratris tui,) trabem
» autem quod in oculo tuo est, non consideras ?

» Aut quomodo potes dicere..... Sine elicjam festucam de oculo
» tuo; ipse in oculo tuo trabem non vides ?

» Hypocrita, elice primum trabem de oculo tuo.

(Luc. VI, 41, 42, 43.)

ART. V

**Hérédité sanitaire ou normale, opposée à l'hérédité morbide
comme thérapeutique de l'humanité.**

En prouvant, par tout ce qui précède, que les fils ressemblent à leurs auteurs et qu'ils partagent leurs destinées consanguines, je n'ai fait qu'affirmer l'évidence contre l'erreur accréditée qui voue à l'obscurité les fils d'auteurs illustres ; j'ai démontré que la déchéance dépendait moins de l'action du sang que des circonstances et de l'oisiveté.

J'aurais même pu apporter l'analyse rationnelle sur le procédé embryogénique en vertu duquel le fils ressemble à deux géniteurs successifs, sans que le premier, absent ou décédé, soit intervenu dans la conception effective.

J'ai dénoncé l'homme comme opérant sur la brute, — le cheval et le chien pour exemples, — par les procédés d'une génésie savante, les perfectionnements les plus merveilleux et les plus variés.

Tandis que, par un phénomène moral qui dépasse notre raison, l'homme, essayant sur toute chose sa constante sollicitude, *nil intentatum liquens*, devient pour lui-même

l'occasion du plus dédaigneux oubli ; c'est là, n'en doutons point, l'origine et la cause première de ses abaissements et de ses misères.

En donnant le célibat spirituel des deux sexes et de toutes conditions pour le fondé de pouvoir de l'humanité, pour sa tutelle et son soulagement, j'étais deux fois dans mon sujet : à titre d'analyse de l'essence, bonne ou mauvaise, de ce célibat, et à titre de jugement porté sur l'exercice de son ministère.

Dès-lors, nous nous sommes trouvés, comme à l'insu, transportés, par le courant du récit, en pleine question pratique des soins dus à la race humaine :

Soins à ses souffrances d'abord, soins à son perfectionnement après.

Car, enfin, n'étaient les défaillances, toute restauration serait sans but.

Défaillance, c'est difformité corporelle, ignorance, maladie, misère et abjection.

Telle est la dette humiliante du passé qui pèse sur notre présent et engage notre avenir.

Le célibat sacré attachait toutes ses vertus à la liquidation de ce passif, au rachat de ce déficit humanitaire, longtemps avant que l'économie sociale en eût dressé le bilan.

Il fallait donner cette satisfaction aux détresses de la race humaine, pour avoir le droit d'escompter l'avenir de son perfectionnement.

Au surplus, sans ce coup-d'œil plein de tristesse jeté sur nos misères, sans le dépit secret de chacun de nous d'appartenir à une race qui renferme tous les abaissements, toutes les difformités, toutes les maladies en un mot, du corps, du cœur et de l'esprit, travaillerions-nous à nous réparer, posséderions-nous, avec l'aspiration rationnelle à

nous guérir, la force voulue pour tracer le devis de nos perfectionnements ?

Trois questions d'une importance hors ligne s'offrent à ceux qui dirigent leur zèle vers la préservation et le perfectionnement de la race humaine :

1° L'homme a-t-il le droit d'examen sur ses destinées physiologiques ?

2° L'homme a-t-il aptitude et capacité pour préserver et pour améliorer sa lignée de procréation ?

3° Quels sont les procédés dont il pourra, en tout bien tout honneur, user dans ce dernier et double objet ?

1. Oui, sans aucun doute, l'homme possède le droit de lire au livre de ses destinées physiologiques, et d'y apporter toutes les corrections dont sont capables son intelligence et son libre arbitre.

C'est encore l'éternelle question du bien et du mal, avec la conscience pour guide et pour juge.

Le droit que nous avons de faire le bien aux individus, ne l'avons-nous pas au profit de l'espèce ?

Ici, rien n'est changé, ni dans le sujet, qui est nous-mêmes, ni dans l'objet, qui est celui de nous rendre meilleurs.

Le sujet et l'objet ont seulement grandi en raison de la population et de l'importance du danger. Quoi ! je ne saurais sans crime refuser les soins de mon art au cancéreux indigent, et je pourrais, sans remords, comme sans châtiement suprême, *léguer mon cancer à ma longue génération* ? Le crime contre les masses serait moindre que le crime contre l'individu ! L'abus est trop criant pour mériter réfutation.

Vous formez une lignée de *parias de la souffrance*, qui blasphémeront contre vous, contre eux-mêmes et contre

le ciel. L'homme que ronge le cancer, comme celui qui laisse sa tête à l'échafaud, n'a-t-il pas le droit de s'écrier avec Job : *Périsset le sein qui m'a nourri ; périsset la nuit où l'on put dire : Une femme a conçu ?*

On répète que Socrate naquit mauvais et qu'il se rendit bon. Je vois de même qu'il faut laisser à la conscience et au libre arbitre leur véritable et juste part de responsabilité. Mais on doit aussi la faire, cette juste part, à l'âme déshéritée de culture, imbuë d'instincts sanguinaires, parce qu'elle naquit d'auteurs sanguinaires.

Malheur donc et pitié à celui qui reçoit dans ses veines la transfusion qui le prédispose et le prédestine aux maladies, comme aux crimes et aux supplices !

¹ Le parricide est infâme dans tous les siècles et par toute la terre : la nature humaine frémit d'épouvante à l'aspect du fils qui vient d'immoler son père.

Il fallait commencer par cet hommage de la pitié qu'on doit à toute victime.

Mais comme gènesie, et d'après la logique de ce traité, il faut que l'on sache que le parricide n'est qu'un fils en général digne de son père.

Je tiens d'un magistrat éminent et habile en droit criminel, que le procès d'un parricide révèle constamment les instincts mauvais de la victime. Cette généalogie criminelle n'a fait qu'exercer tout d'abord sa furie contre elle-même. La tradition grecque se trouve conforme à cette vérité : l'hérédité c'est tout, le destin n'est rien.

Depuis Atrée, qui fait servir dans un festin la chair de ses enfants, jusqu'à Oreste, qui tua sa mère, les Atrides sont représentés comme lâches et grands criminels ; Phèdre est la fille de Pasiphaë ; comme fanatisme héréditaire, par les femmes, Ravallac est issu de Poltrot de Méré, l'assassin du duc de Guise.

De nos jours, Dumollard, sanguinaire et cruel jusqu'à l'abrutissement, était le fils d'un supplicié. Les faits surabondent, mais le dégoût de les produire et l'utilité d'abrégier me font un devoir de passer outre.

Tels sont les chevaux *mauvais à l'homme*, auxquels les haras refusent la reproduction.

Nul d'ailleurs n'a oublié le dicton antique et universel :

« *Naturam expellas furcâ tamen usque recurret* ¹. »

Tout ce qui précède et tout ce qui suit renferme cette idée fondamentale, que les caractères moraux de l'humanité s'héritent et se transmettent, sans que, néanmoins, l'on puisse jamais nier l'influente efficacité des circonstances extérieures ².

Il est un mot accrédité, même en morale : « Les fautes sont personnelles. » Si ce n'est point un pur paradoxe, du moins ce n'est vérité qu'à-demi.

¹ Horace.

² Les circonstances extérieures et les milieux climatiques exercent, sur tout être vivant, une action qui balance les forces génésiques proprement dites.

Les mêmes ceps qui, dans le Bordelais et la Bourgogne, donnent la liqueur exquise, dégénèrent et s'avalissent sous d'autres climats. L'agile coursier de Job, le svelte cheval arabe, est devenu fort lourd, carrossier presque, dans les plaines de l'Andalousie.

Tout cheval lourd perd ses chairs et devient osso-musculaire aux Pyrénées; tout cheval léger s'alourdit au Perche et dans les Ardennes.

La soyeuse chèvre du Thibet tombe rude et grossière dès qu'on l'expatrie.

Plus sera vaste la surface absorbante ou d'impression, plus elle subira l'empreinte des influences ambiantes.

Chez l'homme, sans contredit et avant tout, le sang commande le sang et le sang suit le sang; mais chez lui aussi, et le moral et le physique, l'idéal ou actes de l'esprit, religion, climat, mœurs, arts littéraires, plastiques, professionnels, tout cela forme sur lui déteinte au point de se surajouter aux qualités des races, d'en modifier la genèse et de devenir transmissible.

D'un acte avilissant, pas plus que d'un acte honnête, il n'en faut absolument faire ni blâme ni hommage à son auteur.

Écrasez le misérable, vous frappez sa souche et sa descendance.

Exaltez l'homme digne, vous exaltez la lignée qui le vit naître¹. Chacun de ces hommes a gravité dans l'orbite que lui assignent les engendremens successifs, où le crime d'une part, l'honneur de l'autre, furent en permanence.

Ame bénie de l'homme droit et bienfaisant, si devant toi je m'incline, ce n'est point comme devant une représentation d'ascendants qui furent tes modèles et les auteurs en même temps. Non, tu demeures sans nul mérite propre et personnel à cet égard.

Mais tu n'usas de ton libre arbitre que pour des fins grandes et louables ; tu as fait, du bien, l'unique but de ton activité ; tu fermas l'oreille aux séductions de la perfidie pour n'écouter que les voix internes qui t'appelaient à la dignité, au courage, à l'abnégation ! Bénie sois-tu dès-lors ; je te salue et te vénère !

Devant l'acte criminel et féroce, en face de l'indignité, trois sentimens m'animent et m'oppressent : commisération profonde ! à celui que la prédestination assigna pour fils à des auteurs d'un naturel vil et féroce ; vif regret que la société ne l'ait pas entouré de sollicitude pour le moraliser et pour prévenir sa chute ; blâme et répression contre cet homme indifférent et lâche qui obéit sans résistance au courant de l'exemple, non moins qu'à ses instincts vils et sanguinaires....².

¹ Quand un jeune Chinois fait une action d'éclat, c'est le père et la mère que l'État récompense.

² *Genèse*, IV, 6. Le Seigneur dit à Caïn : Pourquoi êtes-vous en colère ? et pourquoi votre visage est-il abattu ?

N'épuisez donc point votre logique et votre verve à béatifier le crime, à le donner même pour modèle à la vertu.

Le misérable demeure misérable : toute couleur originelle est fixe et de bon teint. L'immoralité, non moins que la maladie, est incurable lorsqu'elle est constitutionnelle, native et diathésique, ainsi que le cancer. L'exception, en matière de repentir dans l'hérédité du crime, confirme, comme toujours, la règle, loin de la détruire.

Pour porter remède à l'avilissement, à la criminalité, comme à toute laideur morale, il faut remonter à la source empoisonnée de leur-génésie et la modifier ainsi que l'on a modifié les races domestiques.

Il appartient donc à la société, comme droit et devoir, de lire en ses propres destinées, de se replier sur elle-même pour méditer sur ses défaillances anthropogéniques et sur le moyen curatif à leur opposer.

2. L'homme possède-t-il la capacité de créer chez lui-même des lignées correctes et même perfectionnées ?

Fit-il jamais usage de cette aptitude ?

J'en fais l'affirmation, et je me fonde sur l'évolution variable de la race humaine, selon les époques, les circonstances et les peuples.

Quand la Grèce vint à subir son entraînement irrésistible vers les arts plastiques, elle demanda ses modèles à la nature.

Elle n'eût jamais pu, sans cela, nous léguer les chefs-

7. Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé ? et si vous ne faites pas le bien, le péché ne sera-t-il pas (aussitôt) comme un monstre couché à votre porte pour vous dévorer ? mais c'est à vous à réprimer ses désirs et à le dominer.

d'œuvres d'où le beau rayonne, ainsi que les splendeurs lumineuses jaillissent du soleil.

Pour fonder son idéal dans les arts, la civilisation grecque commença par se pourvoir de modèles vivants : le contraire serait impossible et en opposition avec l'histoire de la peinture, de la sculpture et des beaux-arts en général.

Dieu demeure *le seul artiste* à priori, à *conceptions capitales*, à *créations suprémes*; tous les autres : peintres, poètes, architectes, musiciens, ne sont et n'en furent jamais que les simples copistes¹.

Pour n'en pas douter, il suffit de se remettre en mémoire le secret de Raphaël Sanzio, pour trouver l'idéal de ses vierges qui lui a valu le surnom de *premier peintre du monde*.

Les Républiques de Sparte et de Rome firent les hommes à leur image et conformes à leur système social; l'une pour assurer la défense de ses foyers, l'autre pour servir ses instincts de domination et de conquête.

Notre moyen-âge dut aussi former des têtes, des épaules et des bras de chevaliers aptes au casque et à l'armée, lourds fardeaux sous lesquels ils faisaient leurs voltiges dans les batailles et aux jeux du carrousel;... et nous, leurs fils dégénérés, pourrions-nous soutenir le poids de leurs armes, un seul instant, même dans l'inaction²?

¹ Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. (*Psalms. CXXVI. v. 1, 2.*)

² L'on partagera cette conviction en observant les conscrits pour le recrutement, le jour d'un tirage au sort ou d'une révision par le conseil. Quelle chétiveté, quel abaissement de taille, quelle *cacomorphie*! — Quel contraste enfin entre de tels guerriers et les armures et harnais que l'on a réunis au Musée d'Artillerie!

Ces cuirasses et ces harnais furent sans doute à l'usage d'hommes

Le beau sang circassien est en possession, honteusement privilégiée, de recruter le harem de beautés sans égales. C'est ainsi que l'Orient, asile de l'esclavage, possède le secret hideux de perfectionner la beauté des formes, afin seulement de vendre plus cher sa progéniture !

On dit que Pierre-le-Grand usa de ce procédé génésique pour former sa garde d'hommes incomparables.

Je suis loin d'établir ici que dans tous les cas on ait eu recours à *cette sélection dont quelques princes prirent la brutale initiative* : je dis seulement que l'amour du beau plastique, inné à l'homme, a dû grandir sous des influences et des entraînements divers, à certains âges de l'humanité, au point de modifier les engendremens à la faveur d'*élections orthomorphiques et puissantes*.

Je puis donc le répéter, l'homme possède tout à la fois le droit intime et à lui propre, le devoir, sous le triple rapport physique, intellectuel et moral, aussi bien que l'aptitude et la capacité de modifier son sang et sa génération.

Je le dis à la honte de nos pères et leur en fais le reproche formel aussi haut que je puis remonter dans le lointain des siècles :

Toujours de belles paroles sur la liberté de l'homme, sur sa raison, sur la notion de soi, de l'univers et de son auteur, et jamais un mot sur les soins à donner à l'espèce en conformité de cette raison et de cette liberté.

3. Je ne saurais appeler soins à l'espèce, l'évolution factice et capricieuse de quelques traits que n'admettrait peut-être pas un goût judicieux et sévère.

et de chevaux antédiluviens et dont les races se sont perdues?... Non, François 1^{er} et ses chevaliers s'en servaient il y a trois cents cinquante ans..., c'est-à-dire hier, si l'on compare cette période de trois siècles, à la durée, aux âges de l'humanité.

Je réserve le titre de modification rationnelle du sang humain, à l'acte génésique étudié, réfléchi et bien combiné par lequel, en usant de la morale comme d'un levier, l'on parviendrait à éliminer de la descendance humaine, toujours dans les bornes du possible, les vices du corps, du cœur et de l'esprit qui la dégradent et la déshonorent.

Voici encore des paroles de M. P. Lucas sur les abstentions et les refus en matière matrimoniale, fondés sur les défectuosités intellectuelles et physiques : elles portent l'empreinte d'une haute raison et d'un certain courage.

« La maladie est-elle d'une nature incurable ? Est-elle du
» nombre de celles qui ne peuvent que désoler la vie de la
» femme ou du mari, et si elle se transmet, condamner
» l'existence des produits à la même douleur que celle des
» parents ? Le devoir est de s'abstenir.

» Ce devoir, purement moral, devrait être selon nous,
» en certaines circonstances, d'obligation légale.

» A l'instar de plusieurs législations antiques, les légis-
» lations modernes devraient déclarer des incapacités phy-
» siques de mariage, et frapper de nullité tout mariage où
» on les aurait dissimulées.

» Il se commet en ce genre les plus odieux abus : on
» cache à une famille que le fils ou la fille dont on lui offre
» la main est épileptique, ou qu'il est scrofuleux, ou qu'il
» a présenté des signes d'aliénation, ou qu'il est affecté de
» quelque anomalie ; on dissimule d'autres maladies anté-
» rieures ; on jette un voile épais sur celles de la famille,
» on trompe sur la personne.

» On trouve dans l'ancien code des Indous cette sen-
» tence : « Si un homme donne en mariage une fille ayant
» quelque défaut, *sans en prévenir*, l'époux peut annuler
» l'acte du méchant qui lui a donné cette jeune fille. »

» Nos lois, qui admettent chez les animaux les vices
» redhibitoires, devraient, selon nous, comprendre les

» fraudes de ce genre aux nombres de celles qui constituent
 » l'erreur sur la personne.

» Dans le silence de la loi, l'honneur de la famille et de
 » l'individu doit être de n'en jamais commettre de sem-
 » blables¹. »

D'après ces principes, il me paraît rationnel [et conforme aux droits et aux devoirs de l'homme, aux textes et aux traditions bibliques, comme aux textes et à la doctrine évangéliques, d'instituer et de formuler un article de loi religieuse, tout relatif à la préservation ainsi qu'au perfectionnement physiques, intellectuels et moraux de l'humanité, par voie d'*Élection connubiale*. Cette *Élection* est un acte pur, une résolution sainte que prend la jeunesse de préférer l'abstention même, à l'admission dans les lignées, de vices morbides, de troubles intellectuels et de dépravations morales qui, par assimilation, égalent et surpassent l'homicide individuel et l'homicide collectif.

L'homicide le plus horrible (toutes circonstances criminelles supposées d'ailleurs égales), c'est le parricide volontaire et prémédité....

Qu'est-ce donc que le parricide, considéré comme affliction et calamité humaine et sociale, en comparaison du cancer qui empoisonne des séries indéfinies de générations, lesquelles sont fatalement écharpées par la chirurgie sans aucun relâche, comme sans ombre de modification réparatrice ?

De quelle importance est ce crime atroce et d'anti-nature, eu égard aux criminalités héréditaires et aux abjections congéniales que les Assises ne sauraient atteindre ; eu égard aussi à l'hérédité de la strume et du rachitis, des viciations et des difformités de toute espèce ?

¹ P. Lucas, *Hérédité naturelle*, t. II, p. 907-908.

Qu'est un crime isolé, en regard de ces populations de fous qui deviennent et le malheur d'eux-mêmes et surtout le malheur d'autrui, quand leur monomanie a pour objet fixe l'incendie et l'homicide ?

Je ne prétends pas simplement enjoliver un trait, changer l'angle facial, modifier les profils, ajouter à la taille, voûter le pied : je prétends épurer le sang des vices radicaux, valider les viscères, aiguïser les organes des sens, allonger le rayon d'intelligence, perfectionner les qualités morales.

J'ai la peine de mort en horreur¹, d'autres y répugnent aussi² ; on a souvent traité de sa suppression : soins perdus !

Gardez-la, ne la gardez pas, vous en serez toujours réduits à la pauvre médecine de symptôme. Pour être rationnel et radical, il faut pourvoir, au préalable, aux déficiences de la race ; après cela, supprimez l'échafaud, vous le pourrez peut-être, sans trop de danger pour la société.

Si l'on fait procréer entre eux les chevaux mauvais à l'homme, et si l'on forme la cavalerie de leurs produits, ceux-ci, plus cruels même et plus dangereux que l'ennemi, donneront constamment la mort à leurs cavaliers.

Si l'échafaud ne cesse d'être dressé, la raison en est en ce que les producteurs félons engendrent plus de sujets pervers que les lois repressives et que la morale religieuse ne peuvent en corriger.

¹ Genèse, IV, 43. Caïn répondit au Seigneur : Mon iniquité est trop grande pour obtenir le pardon.

14. Ce qui arrivera, c'est que quiconque me trouvera me tuera.

15. Le Seigneur lui répondit : Non, cela ne sera point ; quiconque tuera Caïn sera puni jusqu'à sept fois. Et le Seigneur mit un signe sur Caïn, afin que tous ceux qui le trouveraient ne le tuassent point.

² Une réprobation unanime frappa la parole qui osa s'élever au

Les incorrigibles, on ne les corrigera pas, il faudrait pouvoir les refondre !

Il suit de tout cela que le droit, le devoir et le pouvoir d'assurer l'amélioration progressive du genre humain se rattachent aux attributs les plus essentiels de l'humanité.

L'hygiène et la thérapeutique des maladies individuelles

profit de la peine de mort, en section médicale du Congrès de Bordeaux.

L'opinion publique peut errer quelquefois, mais si rarement, que la science même n'hésite point à la prendre pour un criterium de certitude.

La foudre vengeresse qui frappe la tête d'un coupable, est-ce un remède préventif de nouveaux crimes? — En général, non : les malades à qui s'adresse cette menace d'hygiène en matière de crimes, y sont blasés à ce point qu'ils viennent savourer, au jour voulu, les phases diverses de son action lugubre.

Quant aux valides que le fatal appareil ne saurait concerner, s'ils en ont ouï parler, c'est avec une frémissante compassion ou une sarcastique et dédaigneuse ironie. Il vient d'ailleurs un temps où ces procédés cessent d'être de mise : la lapidation, le cruciflement, l'empalement, les talions divers, le bûcher, la roue, l'écartèlement, l'arrachement des ongles, des yeux, et les mutilations en général sont tombés de plein droit. Proscrits, en désuétude et honteux, ils ont fui devant le progrès civilisateur.

Pour les ressusciter, il ne faudrait rien moins que des ténèbres nouvelles de décadence, de barbarie et d'un autre moyen-âge. Le sens organisateur de notre période substituera, peu à peu, le rationalisme qui s'attache à la cause, pour la modifier et la combattre, à l'empirisme et à la routine qui n'en veulent qu'au pur fait sans discernement et sans analyse.

La peine de mort traite le fait par le fait, c'est le talion réduit à son expression la plus simple : meurtre pour meurtre, sang pour sang; je n'ai point dit crime pour crime, mais je déclare que je ne saurais comprendre d'attitude plus basse, de figure plus avilie après le criminel ignoble, que celle du triste bourreau ! Le progrès s'est accompli en physique, témoin la télégraphie électrique, l'héliographie, la locomotion par la vapeur; une lacune existe en matière préventive et répressive de la criminalité.

appartiennent à l'art privé ; dès que la race humaine est ébranlée dans ses fondations, dès que la santé, la viabilité de notre espèce se trouvent compromises, dès enfin, qu'il s'agit d'élever la valeur *génésique* de l'humanité à la hauteur de son importance originelle, c'est à la représentation collective du pouvoir et de la science qu'il appartient de s'émouvoir.

Le gouvernement et la religion, éclairés par les documents les plus authentiques de l'*art salulaire*, possèdent de plein droit l'aptitude, le privilège et, j'ose le dire, le devoir de rétablir la race humaine sur ses bases.

L'humanité, c'est le terrain fécond dont les princes et les prêtres sont les laboureurs : sa culture est incomplète, si la ronce n'en est extirpée pour faire place au bon grain.

La religion s'attachant aux consciences pour les subjuguer aux lois de la morale, le gouvernement formule son système de mesures administratives ; chacun d'eux coopère ainsi dans sa mesure, à la validation physiologique des populations.

C'est à l'État surtout qu'il revient d'opposer une digue à l'abandon des campagnes, c'est-à-dire à la désorganisation sociale.

Notre espèce perd toujours aux troubles qui la bouleversent !

Il est d'ailleurs impossible de nous appliquer à nous-mêmes le système de modification qui perfectionne la brute ¹.

¹ Le trait acéré que lance avec finesse une ironie délicate, plus il pénètre, plus je l'aime. Il n'exclut ni la logique, ni la notion du sujet.

Quant à cette raillerie qui, pour tout sel, au lieu du savoir, nous jette sa triviale crudité, n'est-elle pas l'ennemie jurée de tout débat intelligent ?

L'homme porte un front haut, indépendant et facile à rougir : il se distingue aussi de la bête par la moralité, la religiosité, d'où lui viennent conscience, devoir, volonté ferme, noble orgueil, aspirations à la gloire....

Je ne toucherai donc que d'une main respectueuse à la blessure saignante de notre déchéance, désireux de voir la génésie humaine perfectionnée, à l'endroit de l'esprit et du cœur, non moins qu'à celui de ses qualités physiques; je ne saurais humilier et avilir l'humanité jusqu'à confondre son perfectionnement génésique avec celui des races domestiques.

Montrez aux populations, d'un côté, leur progéniture puissante, honnête, autant qu'heureuse de vivre; montrez-la de l'autre, rongée par les trois vices majeurs : cancer, strume, folie; agitée par les travers de l'esprit et du cœur avec malédiction de l'existence.

Parlez à l'homme de ses enfants et de leurs aspirations aux arts, à la gloire, à l'honneur, à l'ineffable Auteur de l'univers; exposez-lui, de même, quelles passions livrent ses fils au blasphème contre leur auteur et leur Dieu : au crime, à l'ignominie....

L'option sera hientôt faite, dût-elle imposer des sacrifices!

Les géniteurs défectueux¹, je l'ai déjà dit, pèchent moins par intention que par ignorance : la coulpe, la responsabilité reviennent à ceux qui cacheraient la lumière au lieu de la répandre. En droit, en fait et à tous les égards, le gouvernement est le vrai tuteur et le pasteur du peuple : celui-ci n'est-il pas mineur? n'abdique-t-il pas, temporairement au moins, sa liberté en la déléguant aux mains des pouvoirs légaux?

¹ Le père de famille ne veut pas rougir devant ses enfants. Il craint de leur laisser l'opprobre pour héritage.

(VOLT : *Dict. phil.*, t. VI, p. 6, 15.)

L'État ferait-il grand tort à la morale, s'il dotait le soldat magnanime et fort qui donna son sang, ses sueurs et sa liberté pour coloniser et conquérir ?

Le gouvernement, providence du peuple, a toujours son regard sur lui, par le sacerdoce, par l'enseignement, par l'administration.

Il sait donc où se trouve la jeune fille, plus méritante encore que belle, mais orpheline et sans dot....

C'est de tels germes que proviendra la renaissance de la race humaine.

Que les autorités y songent : elles ne pourraient sans erreur ni préjudice assurer le *recrutement* indispensable de l'armée, ni assister inertes à d'autres *recrutements*, stériles pour l'espèce, sans assurer au préalable le *recrutement de la nation* !

Quand il ne faut que discipline et courage, nos armées sont invincibles. Qui pourrait donc supputer la puissance militaire de la France, si, après avoir régénéré ses forces matérielles et son sang, elle prenait son armée en la recrutant dans des générations perfectionnées et embellies, si elle entretenait sa vigueur dans les travaux d'art et de ruralité !

Les armées qu'enfante, dans une déchéance et une atténuation continue, le résidu strumeux et débile des conseils de révision, ne posséderont pas toujours le fond d'indomptable virilité de ces fameux troupiers que ne purent consommer les frimats de la Russie.

Une armée recrutée parmi la chétivité, appelle une armée d'infirmiers aux soins d'une armée de malades !

A l'aspect de l'oisiveté des garnisons et d'un sommeil du soldat de dix heures sur vingt-quatre, ainsi que l'Empereur nous le dit ¹, la pensée involontaire et d'instinct nous rap-

¹ « Une fois le soldat fait au maniement des armes et arrivé à

pelle la plante vivant en serre chaude , incapable de souffrir les intempéries , ou bien les chevaux de luxe , qu'un trajet de trente kilomètres expose aux maladies et à la mort , ou bien encore le bourgeois couvert de flanelle , chaussé de vernis et ganté , qui ne peut , à aucun prix , ni travailler de ses bras , ni voyager de ses jambes , et dont le boyau se trouve , en même temps , inhabile à digérer le biscuit et à supporter la faim.

Vivent donc les plantes bravant les températures inverses et extrêmes , les vents et les frimats ! Vive la bête qui , sans jamais rien perdre de sa rusticité , inépuisable au labeur et sans cesse en haleine , est pour l'homme un esclave sobre , énergique et docile !

Vive l'ouvrier de la charrue et de la bêche , du tranchant et du marteau ! tranquille et joyeux , parce qu'il ignore-la gêne , il aime la discipline et l'autorité ; il tient de l'une l'existence , et de l'autre la protection.

Vive enfin l'armée qui , sous l'égide de cadres ayant la science en partage , associerait aux attributs inaliénables de la guerre , les travaux féconds du sol et de l'industrie ! Après cela , il n'est plus d'efforts violents à faire pour remplir le mandat glorieux de la défense nationale : la paix crée l'homme et forme le soldat.

La guerre pour former les guerriers , ce n'est vrai que relativement ; on n'était donc pas guerrier avant la guerre. A cette pétition de principe , je préfère la paix fortement organisée pour la guerre , à partir de l'engendrement.

Il résulte de ce qui précède qu'un peuple donne la mesure la plus haute de sa viabilité , et l'idée de l'irrésistible puissance de ses armes , en donnant celles de sa ruralité , de sa

» Pécole de bataillon , il n'apprend rien.... au régiment , si ce n'est
» à aller au cabaret et à dormir dix heures sur vingt-quatre. »

(*OEuvres de Napoléon III*, t. II, p. 320.)

moralité, de son patriotisme. L'agriculture fait les bras et forme à l'honneur; l'honneur et les bras font l'armée. Pas d'agriculture, pas d'armée, pas de discipline, pas de patience dans les grandes épreuves.

C'est à de telles qualités que se rapportent et la loi de Lycurgue, qui excluait de l'armée tout sujet dont les formes accusaient la bonne nourriture, et la pièce où Lafontaine met en présence le chien gras et le loup maigre.

La France, jusqu'ici, c'est le loup maigre, qui absorbera lestement le chien dodu de l'Angleterre, quand celle-ci, recourant à des biais, n'ameutera pas contre nous toutes les nations, en substituant les menées diplomatiques et la fourberie, à la valeur guerrière et au duel international, poitrine découverte.

Rome simple, austère et disciplinée, prospère et grandit jusqu'à régir le monde.

Rome oisive et luxueuse, méconnaît à la fois et l'obéissance et la liberté. Expirante, elle couronne et égorge des empereurs avec une précipitation fébrile.

De nos jours, la république américaine ment aux symboles de l'Union : les dissensions intérieures disjoignent ses éléments constitutifs et la dissolvent; une morale austère n'en avait pas cimenté la fédération. Colosse aux pieds d'argile, le simple poids entraîne sa ruine.

Il est triste de rappeler comment les États affaiblis deviennent constamment la proie de la force brutale et de l'ambition illégitime. Telles sont la Grèce antique et la Grèce Byzantine, les Indes Orientales, la Pologne et la Sicile : leurs forces, pour garder leur caractère national, furent insuffisantes, ainsi, probablement, que la somme de leurs qualités ethniques.

La pensée se repose agréablement sur le civisme d'un état devenu modèle par la simplicité de ses mœurs, son industrie et sa ruralité : la Suisse est l'image de l'animal

inoffensif dont tout le corps est armé de pointes ; elle aussi est couverte et armée de patriotisme et de baïonnettes : chacun de ces dards symbolise une vertu.

On le voit, quand un peuple souscrit à sa ruine et à son trépas, il quitte les champs et il se prostitue aux vices ; il court aux théâtres, aux tavernes, et les maux l'envahissent. Dépouillant toute énergie morale, il n'a d'autre vœu que celui d'être oisif, d'autre intelligence que celle des conspirations, d'autre intensité que celle de la révolte. Faible et avili, il oublie ses ennemis réels, ses ennemis du dehors, et il tourne ses armes contre l'autorité ; il les tourne contre lui-même, quand il en a encore la force, par le terrorisme et les lois sanguinaires que promulguent les minorités oisives et besogneuses.

Révolutionnaire, délateur, assassin, il assiste au drame de sa propre destruction, comme à une fiction récréative ; son indifférence et son apathie sont la marque certaine de sa prochaine extinction. Il ne lui reste plus qu'à se voir mourir.

Les seuls témoins de sa hideuse agonie sont là, près de lui, debout et vivaces : la turpitude, l'incrédulité, le fatalisme, et la lâcheté basse du mauvais sujet, qui passe du crime au bourreau, manquant de pudeur au bras pour son suicide. Je crois voir Néron, blasé, vil et blotti, solliciter envers lui-même les bons offices d'un exécuter.

Heureusement aussi, pour cette nation avilie et dégradée, que les hordes du Nord, comme un vautour impatient du dernier rôle d'une proie, fondent sur elle sans autre effort que celui d'en partager les dépouilles.

C'est le moment d'un phénomène ethnique du plus grand intérêt : des barbares grossiers, fiers de leur rusticité, et pleins de mépris pour les arts et le luxe des vaincus, viennent de promener partout l'incendie, la ruine et le carnage. Sans tourner un seul instant leurs regards vers le

pays désolé qui les vit naître, ils s'attachent au théâtre même de leurs massacres, pour y fonder une société nouvelle d'où va naître l'Europe moderne.....

Cette Europe, vieillie à son tour, doit-elle se replier sur elle-même pour y lire son horoscope et voir le sort que lui préparent ses abus?....

C'est peut-être pour y avoir manqué que les grandes sociétés de l'antiquité et que divers peuples modernes ont accompli leur destinée.

Le peuple ottoman, qui avait retrempé la société byzantine, mourra bientôt, peut-être, par le défaut d'une sage réforme précédée d'un courageux examen. C'est ainsi que la Turquie et que l'Italie auraient fait leur temps, à l'heure présente, englouties par ce courant du Gulf-Stream social des peuples du Nord¹, que la première serait Russie et la seconde Autriche, sans cette sainte et généreuse folie, qui

¹ Tout le monde sait que le Gulf-Stream obéit à la loi des courants liquides et gazeux qui se produisent en raison des températures différentes.

Le Gulf-Stream va de l'équateur aux pôles; il amène sans cesse la chaleur et la vie sur des terres sans lui glaciales et désolées.

Sans le Gulf-Stream l'Angleterre ne serait point aussi verte, et les îles et continents qu'il baigne avant d'arriver au pôle, nous offriraient l'image glacée du chaos et de la mort.

« Chaos.... Loca morte silentia latet! » (VIRG.)

Des temps les plus reculés de l'histoire jusqu'à nos jours, nous ne cessons de voir la race humaine rafraîchie et réparée par un courant social, qui marche des pôles à l'équateur et jamais de l'équateur au pôle. Depuis Attila, Alaric et Gengis-Kan, jusqu'à Pierre I^{er}, Catherine et Nicolas, nous voyons le Nord envahir le Sud, à moins qu'un héros improvisé, qu'un bras de fer comme Charles-Martel ne s'y oppose. Cette loi restauratrice du sang du Sud par celui du Nord, si elle ne s'impose par la violence, elle s'accomplit à l'amiable et par la paix. Il est peu de trônes dont la reine ou l'impératrice ne soit pas de race slave ou germanique; pas

pousse toujours la France à donner son sang pour la faiblesse et le malheur.

Voici un problème qui ne saurait paraître inopportun : une société qui vieillit et se déprime doit-elle attendre, avec la résignation du fataliste, cette heure dernière de Ninive et de Babylone, d'Athènes, de Rome et d'Alexandrie, de Tyr et de Carthage ; de Venise et de Gènes ? Ou bien, doit-elle, en horreur de l'écueil et de l'abîme, faire un pas rétrograde et s'immobiliser dans une sorte de jeunesse permanente, à la faveur d'une régénération perfectionnée ?

Je pense qu'il est frappé d'aveuglement et de folie le peuple qui, au lieu de réparer ses ruines, les voit s'amonceler sans nul souci de l'avenir.

Je pense au contraire que ce peuple est sagement inspiré et qu'il épargnera de grandes hontes et de mortels déboires à sa descendance, qui met en honneur le travail des champs, la sobriété, la morale religieuse, politique et civile (ce qui est le respect de l'autorité) et qui professe le mépris des abaissements du cœur, des laideurs physiques, des vices constitutionnels, des maladies et des travers de l'intelligence.

Ce peuple sera heureux chez lui-même et terrible aux ennemis, il deviendra prototype et modèle en l'humanité, si, n'admettant que les mariages dictés par la convenance

de trône libre et vacant où le vœu des peuples et la politique des nations n'appelle un slave ou un germain.

Que l'on nomme cela *Testament de Pierre-le-Grand* ou *besoin de se chauffer au soleil du Midi*, du moment que c'est un fait qui se produit de temps immémorial et avec régularité, constance et uniformité, c'est une loi qui régit notre race et dont l'essence et l'esprit se trouvent dans la loi primordiale *du labeur, de la force et de l'intensité*.

des cœurs, il sait naître laborieux, simple, énergique, ami de la culture et de l'élevage, passionné pour le devoir et plein de respect pour le droit d'autrui.

Donnons un exemple français à l'appui de ce principe.

La population des hauts plateaux de l'Auvergne, aisée parce qu'elle est laborieuse, se fait remarquer par ses belles formes, par son intelligence et par la droiture de ses mœurs.

Au rapport d'un observateur judicieux, cet avantage prend sa source dans l'attachement anxieux de ces peuples primitifs pour le choix de l'épouse, et pour l'admission de l'époux. L'heureux habitant de ces contrées paisibles, né pour le travail et pour l'épargne, ne donne en général que peu de sollicitude à la police qui le gouverne. Calme, parce qu'il est intelligent, fort et qu'il ignore la gêne, toutes les formes de l'administrer lui conviennent; quelques lois rudimentaires suffiraient à le conduire, en même temps qu'elles assureraient l'évolution indéfinie de ses heureuses qualités.

Pourquoi donc malgré leur défectuosités physiologiques, la France et l'Angleterre sont-elles devenues reines entre les nations? — Voici la raison de cette prééminence : Nul pays au monde n'ayant sérieusement songé à réparer le sang et à fortifier la race, ils demeurent tous sous un même niveau d'abaissement physique.

Restent maintenant les mérites distinctifs qui font de la France et de l'Angleterre, les deux premières nations du monde.

Nul peuple ne porte aussi haut que la France le sentiment de l'honneur et de la gloire. Chaque jour, à l'exemple des martyrs de la foi, elle scelle de son sang sa résolution de demeurer invincible. Quand on a, comme la race gauloise, la vocation de dominer par la générosité, par le

triomphe des armes , des lettres , des sciences et des arts , l'on devient nécessairement Peuple-Roi.

C'est aussi le propre de la France de fournir son *sum-mum* d'épanouissement glorieux , dès qu'elle se sent conduite par un chef digne d'elle. Enfin , Paris , qui en ses murailles fait revivre Athènes , est vraiment la capitale du monde civilisé.

L'Angleterre partage avec la France le sceptre de l'univers ; sans nul doute elle laisse la Rome antique sans rivale moderne , mais elle a ressuscité Tyr et Carthage , Gènes et Venise , en s'assimilant , par le commerce , les nationalités éparses , fractionnées ou mourantes. Jamais oublieuse et toujours prévoyante , elle porte ses regards sur le passé pour y puiser des enseignements , et sur l'avenir pour consolider sa politique ; son peuple enfin est une ruche laborieuse qui produit pour le globe entier.

Soult dit un jour à Wellington dans un banquet diplomatique : « Si je n'étais la France , je voudrais être l'Angleterre ! » A quoi l'autre répondit avec une grossièreté brutale , vaniteuse et aveugle : « Si je n'étais l'Angleterre , je voudrais être l'Angleterre ! »

Au jugement de l'opinion publique , Wellington aura tort aussi longtemps que l'honneur et la générosité prévaudront sur l'argent et sur l'égoïsme , que la loyauté l'emportera sur la perfidie , qu'en bataille rangée — toutes choses d'ailleurs égales — la France , au pas gymnastique et à fond de train , culbutera l'Angleterre ; aussi longtemps enfin que l'esprit , les lettres , les arts , les sciences et la morale seront honorés parmi les hommes.

Mais non , ces magnifiques attributs de la France ne sont rien , si la stabilité et la pérennité n'en deviennent le complément par la réparation du sang.

Je tiens pour moins encore les trésors de l'opulente Angleterre, si elle n'en dégage les tyrannies, les oppressions et la duplicité.

Ajoutons un dernier mot : Si chacune de ces glorieuses rivales, s'appliquant le principe de la restauration humaine, ajoutait aux mérites qui lui sont propres, les mérites et qualités dont l'autre surabonde, il s'ensuivrait *identité* d'essence, *fraternité*, *unité* même, et leur domination sur l'univers porterait la nature humaine aux élévations les plus merveilleuses et les plus inattendues.

ART. VI

Transubstantiation et régénération du corps humain vivant par voie de mutation congénitale d'essences et de formes

Ces termes sont décisifs de précision et de clarté; mais ne sont-ils point apocryphes? Des savants de premier ordre, des génies sublimes tiennent la *Genèse* pour un livre authentique : aucun homme de gravité ne la prend plus pour suspecte. S'il en est un seul qui ose s'inscrire en faux contre

¹ Genèse, 1, 26. — ² *Id.*, *id.*, 27. — ³ *Id.*, *id.*, 28. — ⁴ *Id.*, *id.*, 31.

la *Genèse*, qu'il mette à jour ses principes, les conclusions en seront fatalement identiques à l'énoncé biblique.

L'homme, avant d'être, n'était pas : dut-il le jour à lui-même? c'est impossible; — au hasard? le hasard ne fait rien; c'est donc à une cause extérieure et supérieure... : et nous voilà rendus au point contesté, à la *Genèse* de Moïse.

L'élément donc essentiel et premier de l'humanité c'est Adam et Ève.

Nous venons de laisser Dieu souriant à leurs grâces, ainsi que parmi nous ferait un père doucement penché sur le berceau d'un nouveau-né. Il vient de les créer nubiles, puisque la première parole qu'il leur adresse est celle-ci : « Croissez et multipliez. »

Et, nous disent Milton et Delille :

« Ève à son jeune époux abandonna sa main,
» Et rougit comme l'aube aux portes du matin. »

Croira-t-on jamais qu'à l'instant où Dieu proclame sa volonté, Ève ne fût pas la plus belle des femmes, et Adam le plus beau des hommes qui aient jamais respiré sous le pavillon des cieux? Croira-t-on qu'en se regardant soi-même, on puisse dire aujourd'hui que l'on soit l'ombre de telles perfections? Croira-t-on que si l'évolution humaine est à l'avenir délaissée dans la proportion des délaissements de nos devanciers, les détériorations et les abaissements ne grandiront pas chez nos descendants en laideurs physiques et morales, en maladies corporelles, en insanité mentale et en déraison, dans des proportions vraiment effrayantes?

Si l'on observe notre espèce en ce qu'elle n'a pas de bien, comme physiologie et comme psychologie, ne prendrait-on pas pour une malédiction l'acte par lequel Dieu bénit nos premiers parents, et comme dérisoire sa loi de

grandir et de couvrir la terre ? Il est de véritables populations d'épileptiques, de cancéreux, de strumeux et de cachectiques. Les bagnes sont trop étroits, il faut recourir à l'exportation ; le sang du condamné n'a pas fini de rougir la place publique, malgré l'adoucissement des lois.

Dieu dut donc nous maudire dans le germe primitif de notre espèce ? — Non, en vue de nous constituer méritants, nous ayant créés libres, la licence et le démérite furent l'effet immédiat d'un tel octroi de liberté. C'est ainsi que les enfants d'une école, que le peuple et que tout subordonné manquent rarement d'abuser envers le maître, envers le roi, envers les chefs, des concessions qu'ils en obtiennent.

C'est là, n'en doutons point, l'essence et l'origine de nos abaissements.

Dans le fonctionnement social, dans l'organisme de la cité humaine, et derrière eux, se trouve un pouvoir de suprême intensité, c'est Dieu : cette puissance qui ne s'épuise jamais, parce qu'elle se trouve sans cesse au début de la consommation d'elle-même, c'est Dieu ; celui qui n'a jamais besoin de se réparer, de se reconstituer, parce qu'il est toujours neuf, et que jamais il ne cesse de sortir des mains de lui-même, c'est encore Dieu.

Mais l'homme, infime dépendance de cette force inépuisable, devient accessoirement et incidemment son levier, son arbre, son axe de transmission. Les frottements l'usent, les contusions et les chocs le faussent et lui enlèvent l'absolu, le récent, le parfait de sa valeur native, par cela seul qu'il est effet, accident, second et contingent.

Il faudrait donc, périodiquement et en raison de ses dégradations, le ramener au *type*, le rappeler à la norme, et réparer son déchet.

C'est ce que l'homme a parfaitement compris à l'égard des rouages successifs auxquels, de son côté, il commu-

nique l'impulsion ; dès-lors, il leur impose son assistance modificatrice, en raison de leur insuffisance fonctionnelle.

C'est ce que pourtant méconnaît l'homme à son propre égard. Quel bandeau d'aveuglement couvre donc ses yeux ? ou bien quelle est sa prétention envers lui-même ? Se prendrait-il pour indestructible, pour inattaquable, pour éternel, fixe et permanent ? L'expérience quotidienne lui prouve le contraire : tout meurt autour de lui, par dégradation, et il fournit lui-même à la mort la consommation la plus abondante, parce que son espèce est la plus ulcérée, la plus chétive et la plus nombreuse.

Ici, j'aperçois comme agent, si ce n'est de destruction active et directe, du moins comme *laissez-faire* destructif, outre les vices divers de l'humanité, deux causes principales :

1^o *Comme instinct*, il ignore les procédés de préservation et de conservation de son existence, procédés si admirablement mis en œuvre par l'animalité, pour elle-même ;

2^o *Comme raison*, présomptueux et confiant, jamais il ne fait agir son jugement envers son propre sang, jamais son attentivité n'entre en réflexion au profit de la conservation et de l'anoblissement de sa propre espèce.

Il est, en regard de la régénération et de l'entretien de son sang, comme un enfant en présence d'un jouet qu'il veut rendre vertical et stable en dehors de ses base et centre de pesanteur.

Tel, l'homme compte que sa race prévaudra, sans qu'il s'en mêle, sur le cancer et les autres maladies ; sur la claudication, les laideurs et les difformités ; sur l'ineptie, l'inintelligence et la déraison, sur les dépravations, les vices, les crimes et toutes les immoralités.

Il fut un nouvel Adam, de rédemption et de régénération du genre humain, pour la vie spirituelle et d'outre-terre.

Il nous faudrait un autre et nouvel Adam de rédemption et de régénération du genre humain, pour la vie physiologique, terrestre et sublunaire.

La pensée que symbolise cet autre et nouvel Adam est la même que celle dont s'inspira le livre des Nombres ou des familles en Israël, et dont s'inspirent de nos jours le livre de l'état civil, et surtout celui des races domestiques ; avec cette réserve que de ces trois livres, le *Stud-Book*, ou livre de la bête, est le seul qui contienne et révèle la pensée, proprement dite, *de la régénération et du perfectionnement*, dans l'animalité domestique.

Le *stud-book* est d'une portée vraiment capitale comme impulsion civilisatrice : commerce, luxe, agriculture et gloire militaire, comme influence de politique internationale et comme destinée des peuples. Que serait-ce, si je mettais en ligne de compte et d'appréciation, l'idée du perfectionnement et de la régénération des plantes usagères et comestibles : céréales, légumes, jardinage, fruits ?..... L'horticulture par les expositions pomologiques, l'agriculture aussi par les expositions, par les cours publics, par les sociétés et les comices agricoles, ont donné un magnifique élan à la production terrière.

Qui sait ce que seraient aujourd'hui le monde et l'Angleterre sans la bataille de Waterloo ? Qui peut affirmer que l'Angleterre eût obtenu ce succès si, à l'acharnement de tous contre la lassitude et l'épuisement d'un seul, il ne fût échu à point à la multitude ennemie, un contingent matériel de bons chevaux, de viandes et de pain ? C'est ce ravitaillement tout seul qui valut au lion, mort de faim et de fatigues, le coup de pied proverbial.

Il est donc opportun d'assurer la création de belles races animales et celle de la qualité, non moins que de la quantité, pour les produits du sol. L'une et l'autre de ces productions heureuses deviennent le couronnement du *stud-*

book, et celui des sociétés et des comices agricoles : l'une et l'autre sont l'âme et l'entretien de la vie humaine en temps de calme ; l'une et l'autre, aux jours de choc et de collision entre masses diverses de la famille humaine, peuvent décider du déshonneur ou du triomphe, de l'avilissement ou de l'élévation, du servage ou de la liberté, de la misère ou des joies douces !

Puisqu'il devient si important de régénérer et de perfectionner la brute et le végétal, combien plus magnifique de résultats doit nous apparaître l'idée de la régénération et de la restauration de l'humanité !

Je trouve dans les œuvres d'un dialecticien célèbre, M. Proudhon, la définition du changement substantiel qui s'accomplit dans l'humanité quand on veut l'immobiliser dans la jeunesse et la beauté. Les procédés réparateurs du sang humain produisent, dit ce publiciste, « le rafraîchissement incessant de l'espèce, au moyen duquel se conservent *éternellement purs* les formes, les tempéraments, les caractères, les idées et les affections des défunts. »

Tout ce qui précède respire cette pensée qu'en tous temps comme en tous lieux, l'on fut pénétré de l'urgence de conserver et de perfectionner les races.

Salomon, dans la dédicace de son temple, appelle sur la Palestine toutes les bénédictions du ciel, le priant surtout d'écarter la *nielle* de la moisson. La fameuse parabole du semeur du bon grain et du semeur de l'ivraie devient plus significative encore.

Tous les jours l'on sacrifie et l'on consomme, dans l'économie domestique, les animaux indignes de la reproduction, et le reproducteur lui-même dès qu'il commence à démeriter.

L'agronome applique sa sollicitude la plus inquiète à choisir les graines de sémination. Pour obtenir, en agriculture comme en élevage, ces semences privilégiées, on ne recule devant aucun sacrifice. La semence n'est jamais chère quand elle est la plus belle !

L'on expose en public les beaux types d'engendrement et de sémination : on les entoure d'encouragements, les curieux de tous pays les admirent, et les acheteurs se les arrachent.

Quand on est, comme le D^r P. Lucas, plus dogmatique et spéculatif que réaliste, il faut puiser, pour juger pratiquement l'hérédité morbide et pour la guérir, à la source vive, des artistes éminents, comme le vieux et grave chirurgien Boyer, et les grands chirurgiens de France. Il faut interroger l'expérience des cliniciens et des aliénistes accrédités, et ne point s'arrêter à des faits exceptionnels.

Que nous disent-ils d'un commun accord ?

« Dès que le cancer, la strume, la folie, l'épilepsie, la goutte et les grandes névroses se trouvent incarnés dans une lignée, et qu'ils s'y transmettent de père en fils, ainsi qu'un héritage, l'individu cancéreux, fou, gouteux, etc., est en général placé au-dessus de notre art. Soutenir le contraire c'est puérilité, aveuglement, anti-bon sens. »

Voilà pourquoi Boyer n'opérait plus dans le cancer ; pourquoi M. Velpeau paraît y avoir également renoncé, et pourquoi encore M. Nélaton n'opère plus le cancer, et surtout le cancer transmis, que sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire en retranchant le symptôme et en laissant la cause.

Le bon sens universel partage cette doctrine et la confirme ; nul au monde n'intervient plus aujourd'hui contre

de tels maux, avec les procédés de l'art, qu'à regret et comme découragé par l'insuccès et les récidives.

Puisqu'il en est ainsi, que ferons-nous en présence de la diathèse héréditaire ? Persister dans les médications précaires qui soulagent et qui consolent, et porter nos efforts vers les soins dus à l'espèce, en éliminant les reproducteurs funestes et en encourageant, par tous les moyens avoués par la dignité, les alliances normales et par conséquent réparatrices.

Pourquoi donc Lucas a-t-il écrit 1552 belles pages de prémisses sur l'hérédité des maux, sans prendre ce petit bout de conclusion ? — Pourquoi, au lieu de consulter la pratique universelle sur l'incurabilité des névroses acquises par héritage, s'attache-t-il à chercher dans la bibliographie des données sinon controuvées, du moins exceptionnelles et contestables, et à mettre en question si tels ou tels maux sont héréditaires, comme si tous ne l'étaient pas quand ils sont diathésiques et chroniques ? Ces pertes de temps rappellent les questions oiseuses qui se discutaient à Byzance alors que Mahomet II envahissait l'Empire.

Sans revenir, avec abus, sur ce qu'il y a d'étrange à voir l'homme oublier de faire sa part régénératrice dans la somme de ses sages prévoyances, je ne puis m'empêcher de dire ici, pour la dernière fois, que lui aussi dans son espèce exerce le triage pour les communautés religieuses et pour l'armée, — je ne prononce jamais ces deux mots sans respect ; — pour les dangers et pour l'expatriation, pour le harem de l'islamisme et pour les autres stérilités semblables. Élection donc partout ailleurs ; élection jamais, pour la reconstitution de notre sang ! Ce n'est pas que l'on n'en comprenne l'importance : vous entendez sans cesse résonner à votre oreille les mots hérédité de maladies, insanité de lignées, impureté du sang, affaiblissement de la race, abaissement de la taille pour l'armée, transmissibilité du cancer, de la lèpre, de la pellagre,

de la strume, de la déraison, des infamies du cœur et des troubles de l'esprit ; chacun voit clair en toutes ces questions pour autrui, et nul ne s'en fait l'application personnelle.

La masse collective de la société ne se compose que d'individualités intéressées à la réparation de l'espèce, les uns pour ne point se continuer par leurs défauts en des fils qui seraient des ilotes infortunés ; les autres, pour conserver intact le dépôt des perfections physiologiques dont ils doivent compte à Dieu et à leur descendance.

Convaincu, comme je le suis, de l'urgence de rafraîchir et de régénérer notre espèce, qui vieillit et qui se fane dans l'hérédité morbide, je crois convenable d'initier le lecteur qui n'est point physiologiste au mécanisme de toute restauration d'espèces et de toute création de variétés.

Nous avons déjà dit que notre régénération consistait dans la transubstantiation de l'être humain, ou dans la substitution de molécules vitales, saines et de bon aloi à des molécules malades, incorrectes et anormales : c'est, ensembles, la métempsychose et la métemsomatose¹.

Puisque l'on a dit que tout être vivant provenait d'un œuf, *omnia ab ovo*, il importe que cet œuf obtienne les caractères du perfectionnement que nous ambitionnons pour ceux qui doivent en provenir. Il faut donc pour cela que l'œuf humain subisse également la série de modifications heureuses que les engendremens successifs font éprouver aux végétaux et aux animaux que l'on perfectionne. Le procédé du semis produit en horticulture les individualités les plus imprévues. Cette création précieuse est le fruit de soins et d'études dans de laborieuses séminalions. C'est un sujet neuf et hors ligne ; pour l'obtenir, on est sorti des voies battues, paresseuses et vulgaires de l'ente, de la marcotte et de la bouture. Il en est de même dans l'animalité ;

¹ Changement d'esprit, changement de corps.

l'éleveur ayant compris que tel trait dominant chez tel individu et pouvait s'effleurir en applications utiles et fécondes, s'en servit sans retard pour créer, par exemple, le lévrier, le cheval de course et le chameau à grande vitesse. Poussant à l'extrême opposé, il créa pareillement les bassets dans le chien, la brebis et le chameau.

Dans l'humanité, si la transformation physiologique se produit sous l'influence de l'ignorance, de l'erreur et d'inspirations vicieuses, il s'ensuit nécessairement difformité, maladies, avilissement, dépravation de lignée.

Pour être vraiment régénératrice et servir à la préservation et au perfectionnement des races, la transformation doit se produire sous la dictée de sentiments généreux et de la science.

Il est, dans la genèse humaine, un fait éminent et qui est le pivot de tout perfectionnement, de même qu'il est parfois l'emblème et la marque de la dégradation : je veux parler de la fausse dissemblance qui règne entre le fils et ses auteurs ; quand ce trait comporte la santé, l'intelligence, les formes et les sentiments, on peut le considérer comme un gage de perfectionnement ; s'il est malheureux, les engendremens qui le suivront en porteront la malheureuse empreinte, jusqu'au moment où des générateurs irréprochables parviendront à l'effacer.

C'est la fréquente et familière apparition de ces caractères nouveaux que le Dr Lucas appelle loi *d'innéité*.

Obtenir, en ce point, le meilleur résultat au moyen de combinaisons prévues et calculées, *telle est la loi industrielle et scientifique de l'innéité*.

Lorsque ce perfectionnement successif et répété se borne à remplir le programme limité d'un éleveur, il advient qu'il répare ou bien qu'il restaure une espèce.

Si l'éleveur vient à obtenir une série d'innéités saillantes

et d'un grand caractère, s'il les fixe par une longue suite de générations entre individus beaux et harmoniques, il se trouve avoir créé une race.

Il a fait une œuvre épique en zoogénésie !

L'Anglais satisfait, depuis des siècles, ses fantaisies les plus étranges comme les plus utiles, au moyen de ce levier, de ce mécanisme insigne de réparation et de perfectionnement régénérateur.

L'innéité substitutive, dans l'œuvre zoogénique, c'est en général le remplacement, à force de soins et d'art, des qualités mauvaises par les bonnes.

En certains cas spéciaux, le producteur, dans son économie industrielle, prétend édifier la race sur un trait éminent, sur un caractère fondamental, qui soit l'âme et le ressort de sa combinaison. ¹ C'est ainsi que la *race Loutre*,

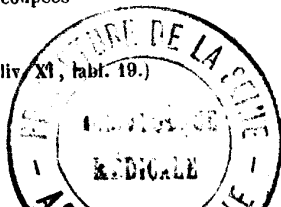
¹ Il paraît qu'en Amérique on manque de chiens de berger : il a donc fallu donner le jour à des troupeaux inamovibles et incapables de dispersion. Un bélier aux jambes torses fut le trait de lumière d'un producteur : c'est ainsi que la singulière, autant qu'importante et belle race loutre, se trouve édifiée sur cette vertu de *sédentaires*, sur cette complexion de *lardigrades*. Si notre bon Lafontaine est connu dans le pays de cette création curieuse, on serait presque en droit de penser que l'idée première de la race loutre se trouve calquée sur la fable :

Les Souris et le Chat-huant

« Dans le tronc d'un pin creux et miné par le temps,
Logeaient entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse ;
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait le troupeau mutilé ;

.....
Les premières qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier le drôle estropia
Tout ce qu'il prit en fuite, et leur jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une et demain l'autre. »

(LAFONTAINE : liv. XI, fable 19.)



ou race *Ancon* prit naissance dans le Massachusets, en 1791 d'un agneau difforme.

En matière d'élevage industriel, la bête, passive et docile ainsi qu'un instrument, paraît en quelque sorte s'associer aux efforts du producteur, comme si elle voulait partager avec lui les succès rémunérateurs et les triomphes.

Il est inutile de redire que le perfectionnement humain obéit à des courants inverses : loin de suivre la pente abjecte qui amène la brute aux exhibitions publiques, l'homme libre, actif, spontané, religieux et moral, prend l'initiative du bien, du beau, de l'honnête et du vrai, dès qu'il les aperçoit, dès que les têtes couronnées, dès que les autorités religieuses et administratives les lui offrent en perspective.

C'est à établir cette vérité grandiose par son importance, sublime en son objet, que je réserve ce qui va suivre sur la genèse préservatrice ou humanitaire, et sur le perfectionnement psychique, d'où suit l'élévation de la race humaine à son type le plus noble.

ART. VII

[COUPURE DU PRÉCÉDENT.]

Sanction religieuse de l'élection connubiale. — Méchants princes, comme avilissement de l'espèce. — Respect des lois organiques, comme garantie de la race. — Acceptions diverses du mot noblesse. — Races nobles. — Influence du prince sur le sang des peuples. — Apparition du Grand-Homme. — Variété dans la grandeur humaine ; quelle en est la cause ? — Rois ou dominateurs, tyrans, leurs portraits. — Emblèmes de la France. — Patronymie.

Dès l'origine, la famille humaine fut marquée du sceau de la sublimité. Son ensemble formait en quelque sorte une grande tribu de Lévi :

Pour s'y trouver inscrit et consacré, il suffisait de porter le nom d'homme.

Si les rangs de cette noble humanité se sont éclaircis, si les élus s'en sont rabaissés jusqu'aux infimités des castes avilies, c'est évidemment par l'insouciance de la dignité et par l'effet du plus dédaigneux oubli des intérêts du sang et de la progéniture.

Les termes de la Genèse : *Crescite et multiplicamini*, ne signifient point rapetissez-vous, rabaissez-vous dans toutes

les laideurs et toutes les infirmités ; elles disent au contraire : Faites grandir la race humaine , je veux que par vous elle progresse.

Le prêtre , lui aussi , en admettant les époux au sacrement , dit à l'un : « sois fort et protecteur ; — à l'autre , aies » *l'amabilité de Rachel , la sagesse de Rebecca , et la longévité de Sara.* » Il souhaite à tous deux que *la progéniture devienne l'ornement de la terre et le triomphe de la religion.*

Ces paroles magnifiques de sagesse et de grandeur auraient-elles en partage , je ne dis point la haute raison , mais le simple bon sens , si elles tombaient sur des époux rachitiques , vieux et malingres ; — *cancéreux , épileptiques , inintelligents , aliénés , sanguinaires et félons ?*

Ainsi , les époux demeurent-ils fondés , par l'ordre de Dieu et à son exemple , à devenir les créateurs et régénérateurs d'eux-mêmes , par les bonnes qualités d'eux-mêmes , ce qui demeure antipathique avec l'idée de défaillance , de décrépitude , d'immoralité et de maladies.

Par conséquent , toutes les fois qu'il y a contradiction flagrante entre l'insuffisance de l'élection connubiale et le bon sens androgénique , le pouvoir civil et le pouvoir sacerdotal , d'accord et ensemble , devraient , au nom des populations présentes et futures , au nom de la morale publique , au nom du sentiment divin , au nom enfin de cette bénédiction qu'ils donnent avec tant de joie aux élections normales , opposer avec une sorte d'indignation leur *veto* solennel et définitif.

Le sacerdoce , dont la mission est tout intérieure et spirituelle , ne serait donc pas sans action sur la progéniture , si les futurs époux savaient prendre au sérieux et les graves paroles de la bénédiction nuptiale , et l'éloge de leurs mérites personnels , et celui des collatéraux et des ascendants ; enfin , le récit des hauts faits d'aïeux nobles et illustres.

Quand le prêtre, sous le vêtement de l'épiscopat, ou sous celui du simple sacerdoce, proclame de tels présages d'honneur d'après les antécédents de la souche, je crois entendre le jugement de Dieu lui-même condamnant les abaissements du cœur, les défauts du corps, les travers et les infirmités de l'intelligence, et adjurant la jeunesse d'aspirer à toutes les perfections au profit des enfants.

Avant d'exposer le mécanisme d'influence exercé par les princes sur le sort physiologique et psychologique de leurs sujets, je dois dire un mot sur la condition d'existence et de durée des peuples et des religions, par rapport au respect ou au mépris des lois organiques, et eu égard à l'observance ou à l'oubli de la morale, cette base fondamentale des sociétés.

Rome, par exemple, fille de Numa, — comme Sparte fut celle de Lycurgue, — ayant gardé sur son émule en stoïcisme la proportion qui séparait les deux législateurs, Rome donc, plus sérieuse dans sa grave et majestueuse austérité, que Sparte dans l'excessif rigorisme de ses mœurs, n'eût jamais péri sans la pression modificatrice que les gouvernants exercent sur les gouvernés; d'où suit la loi ethnique du recul ou du progrès.

Rien n'égale, sans doute, la célébrité de mépris à jamais inséparable du plus grand nombre des Césars qui succédèrent à Auguste; mais, poussé par le devoir de les montrer aux enfants, espoir de l'avenir, rien que pour leur en faire horreur, j'accorde ici une place à leurs noms maudits.

Les voilà donc, les vrais assassins de la grandeur romaine, ceux qui ravagèrent le sang de leurs peuples et qui en gaspillèrent les vertus :

Tibère, Caius-Caligula, Claude, Néron, Vitellius, Domitien, *Commode, Caracalla, Héliogabale, Dioclétien*¹.....

¹ Il faut laisser à chacun de ces noms la juste part de sa laideur;

Du menu frétin des autres tyrans romains, plus ou moins criminels,

« Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

Parricides, incestueux, dépravés, les sus-mentionnés resteraient comme une tache indélébile et comme un fléau sur l'espèce humaine, alors même que la terre n'aurait jamais connu d'autres crimes que les leurs.

Les quatre premiers et Auguste étaient Césars par le sang et par le titre; Vitellius et Domitien n'eurent de commun avec les précédents que le titre et la barbarie; Commode est un Antonin indigne de son père; comme Domitien était le frère et le fils indigne de Titus et de Vespasien; les trois derniers, aventuriers ou fils de parvenus, régnèrent par le droit du crime sur Rome expirante.

L'élévation et l'indignité se coudoient partout : il serait donc parfaitement inexact de dire que tous les Césars ont été des monstres : sur les douze, deux sont incolores et transitoires; l'on compte donc, parmi les dix autres, Jules-César et Octave, Vespasien et Titus. Ces deux derniers absolument honorables et même glorieux, travaillèrent, avec Octave empereur, à la conservation et au bonheur de notre espèce.

Par antithèse, les Antonins ne furent pas uniformément parfaits : contre la loi des ressemblances de père à fils, on regrette que Commode soit une tache au portrait de Marc-Aurèle.

Comme c'est ici de crime qu'il s'agit, et du crime de lèse-humanité intronisé dans Rome, j'ai dû former un groupe des têtes couronnées qui semblaient avoir pris à tâche de ravager leurs peuples. L'ébauche en est fort au-dessous de la réalité; la langue française est trop chaste pour s'abaisser à dépeindre l'idéal de la turpitude.

Il faut renoncer à faire passer en notre langue les descriptions choquantes dont Tacite et Suétone, historiens des empereurs romains, et Pétrone, leur bouffon littéraire, n'ont pas craint de souiller leur style.

Parmi nous, Rabelais est une anomalie : émule de ce dernier en obscénités, ensemble ils eussent été les biographies cyniques des dix personnages susnommés.

Comme tout peuple en général, Rome, quand elle conçut la corruption, s'en imprégna si fort, que les infamies de ses corrupteurs lui devinrent une seconde nature et une sorte de condition d'être pour sa misérable vitalité. C'est ainsi que la série non interrompue de ses dégradations, sous les Césars vicieux, entretenait le fil de son existence. De tels peuples tombent et meurent dès qu'ils se voient privés du spectacle des crimes et de la débauche.

Rome décimée, martyrisée, abîmée sous les inimaginables cruautés et turpitudes de ses tyrans, déjà s'en accommodait ainsi que d'actes normaux.

Mais, hélas ! le sablier vient d'écouler la dernière heure, et ce colosse tombe avec les cruautés de Dioclétien et avec la nullité puérile de Romulus-Augustule : trois cadavres dans une tombe avec inscription : *Ignominie !*

C'est donc pour prolonger leur longévité, non moins que pour se soustraire à la rigueur de cette loi de décadence et de mort, que les nationalités et les religions se voient continuellement ramenées par leurs chefs au principe théosophique et à la raison politique de leur existence, avec la menace, *morte morieris !....*

Les rabbins ne cessent de rappeler Israël à la loi mosaïque ;

Les gouvernements de la Chine, du Japon et de la Russie, comme autrefois la loi lacédémonienne, gênent sensiblement, quand ils ne punissent pas de mort, toute communication avec l'étranger...., *impur et corrupteur* ¹.

L'Angleterre garde, avec une sollicitude quasi-religieuse,

¹ On en voit la preuve dans la condamnation à mort avec exécution, du fils de Pierre-le-Grand par ordre de l'empereur son père, pour avoir, sans autorisation, dépassé la frontière de la Russie ; et dans la coutume à laquelle la Chine, le Japon et la Cochinchine étaient demeurés fidèles jusqu'à ce jour, de punir de mort

les us et coutumes, lois et règlements, quelques bizarres, décrépits et surannés qu'ils semblent être.

La Suède infligea naguère une punition répressive à ceux qui abjurèrent le luthérianisme.

L'Espagne punit de même tout catholique passant à Luther.

Plusieurs juifs de renom, et M. Guizot lui-même, protestent de leurs souhaits en faveur de la papauté.

Il en est de même du Czar, antipape, dans la religion grecque.

Les corps religieux et les corps politiques ont souvent une communauté d'intérêts, et par conséquent des exigences en contradiction apparente avec leur propre histoire et avec le progrès civilisateur, alors qu'ils ne font qu'obéir à la loi stricte de leur conservation.

La société chrétienne me rappelle à mon sujet, pour me faire dire qu'elle vivra indéfiniment, si elle entretient le foyer de ses croyances dogmatiques, et si elle garde sa loi primitive; elle vivra tant que la propagande apostolique aura le martyre pour ressort et pour véhicule, et tant que *souffrir jusqu'au sang* sera dans sa pratique, non moins qu'en sa devise.

Voilà pourquoi l'on doit opter entre la ruine politique et l'ébranlement moral du christianisme d'une part, et la pré-

l'étranger pénétrant en leur pays et les nationaux qui y rentrent après en être illégalement sortis.

La loi mosaïque renferme la constante prohibition faite aux Juifs, de la part de Dieu, de confondre leurs mœurs, coutumes, races et religion, avec *l'étranger*. La longue énumération des peuples *mis à l'index* par le législateur hébreu, revient avec une insistance digne de remarque.

N'est-ce pas à cette précaution de sagesse politique, qu'il faut attribuer la solide existence de la Russie, et la longévité d'Israël, du Japon et de la Chine?

servation absolue du pouvoir spirituel avec maintien du pouvoir, même temporel, de la papauté, d'autre part.

L'humanité, pas plus que les races animales ou que la décoration riante de nos jardins paysagers, ne se développe et ne s'entretient par elle-même, et en vertu de la loi de génésie indépendante et spontanée ; le phénomène opposé sert de base à l'argument de Cicéron pour prouver l'active, l'actuelle intervention d'un générateur universel.

Tous les efforts réunis du genre humain ne sauraient équivaloir, sans doute, à l'inaction du Créateur. Mais, étant donnée la création, c'est-à-dire le moule originel, les puissants du monde, les initiateurs couronnés¹ ainsi que les grands hommes dont ils font parfois leurs ministres, peuvent manipuler le sang de l'humanité, d'après l'inspiration de leur goût et le besoin de leur époque, ainsi que Palissy pétrissait l'argile.

Alexandre, qui fut politique autant que guerrier, comprit le parti qu'il pourrait tirer, pour la prospérité de sa conquête, du fusionnement du sang macédonien avec le persan. Dans ce but, il commença par prendre Roxane pour épouse, il favorisa les alliances entre les indigènes et son armée, il choisit enfin vingt mille jeunes gens des plus intelligents et des plus forts pour les instruire dans les lettres et les arts de la Grèce².

Ce trait de haute sagesse contraste, par le caractère calme et paisible qui le constitue, avec le rapt violent et félon des Sabines par les Latins, et avec la brutale extermination des hommes dans les invasions barbares.

Rien ne manque donc à l'épisode génésique de l'histoire d'Alexandre, pas même cet enseignement lycéen auquel la

¹ « Le prince doit avoir l'œil sur l'honnêteté publique, jamais sur les particuliers. » (MONTESQ., t. X, p. 440; *Stéréot.*)

² Plutarque, traduct. de Ricard, t. II, p. 637.

France ne cesse de convier, chez elle-même, la jeunesse de ses conquêtes et celle des nations amies.

Dans ces mouvements de pure impulsion, dans de telles actions déterminantes, on peut découvrir l'origine, l'essence et le mécanisme de toute création nobiliaire.

Une belle intelligence, le plus grand des *parvenus* modernes et le plus noble à notre sens, puisqu'il s'est montré le plus fort et le plus sage, un homme taillé sur le patron des David et des Charlemagne — ces autres nouveaux venus de la gloire, — par suite la plus grande physionomie régnante, l'Empereur, a écrit : « Les astronomes nous » apprennent qu'il y a des étoiles si éloignées de notre » globe, que, si elles s'anéantissaient subitement, nous les » verrions encore pendant vingt ans. »

« Il en est de même de la noblesse : nous voyons encore » sa lueur, quoiqu'elle ait disparu réellement depuis long- » temps ¹. »

Le bras, la force cosmique, assez puissants pour éteindre des soleils, *au rapport de Humboldt et d'autres astronomes, savent aussi en rallumer d'autres !*

L'intelligence et le bras qui tiennent le sceptre de France rallumeront aussi le foyer de la noblesse humaine, — fraternelle et nullement féodale, — en se conformant aux lois et en suivant les règles des transformations physiologiques dont ce travail proclame l'importance.

Le mot *noblesse* implique, au premier chef, l'idée d'élévation et de grandeur, relative à l'humanité quand elle se trouve embellie par l'éclat de la vertu.

Noblesse signifie, en outre, la collection d'hommes que les princes ont, de leur autorité, revêtus de distinctions en leurs personnes et dans leur descendance : telle est la noblesse titrée.

¹ *Oeuvres de Napoléon III*, t. II, p. 51.

Dans la première acception, la pensée de noblesse est inséparable de la chose; car je ne saurais parler de la noblesse de sentiments et du noble héroïsme de Judas Macchabée ou du général Canrobert ¹, s'ils n'existaient en toute réalité.

Si le mot noblesse est simplement pris comme désignation de catégorie ou de caste sociale, il laisse pressentir la possibilité du courage et de la vertu chez un homme ou dans une lignée. De la possession de quartiers de noblesse, il ne saurait résulter, absolument, que le possesseur soit noble par ses actes et ses sentiments. Mais j'ai hâte de le déclarer, bien souvent la noblesse d'actions et de sentiments marche de front avec la noblesse de titres et de lignée : Noblesse oblige !

La noblesse de faits est la source et l'origine de la noblesse titrée : l'acte héroïque précède le blason, comme l'observation des astres et la culture des champs ont précédé les traités d'astronomie et d'agriculture ².

Si l'on me conviait à m'expliquer sur l'essence et les éléments générateurs de la noblesse de faits et de la noblesse de lignée, je dirais que l'idéal de la plus haute élévation psychique, et que le prototype de la dignité morale, se confondent avec le mérite, avec la vertu simple et innée

¹ M. de Montalembert a proclamé comme un rare exemple de vertu antique, le refus du général Canrobert d'ordonner l'assaut décisif et final de Sébastopol.

Être Français, général d'armée, en face de l'ennemi, et subordonner l'éclat d'un triomphe à l'ascendant d'une pitié compatissante, c'est beau jusqu'au sublime !

² « Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. » (VOLTAIRE.)

C'est le caractère de tout parvenu à une illustration qui lui est propre et personnelle : soit qu'il ait grandi dans la tribune ou dans la chaire; dans la science ou dans les arts; dans les austérités religieuses ou dans les travaux qui ouvrent la voie du trône.

que Dieu créateur attacha de tout temps au cœur modeste de son élu, disant :

« Je vous institue mes modèles et mes types les plus
» beaux et les plus nobles, vous qui êtes pauvres en
» orgueil, dont les voies sont droites et honnêtes, la
» conscience immaculée, les intentions pures et loyales ¹. »

D'après cela, si le lointain des pays et des temps ne nous trompent ainsi qu'un mirage, si nos regards distinguent avec quelque précision, nous disons que les prototypes de la grandeur, à part toujours la figure la plus majestueuse qui jamais ait porté le nom d'homme, sont, entre mille, et sans compter les gloires inconnues :

Confucius, Numa, Lycurgue, Socrate, Platon, Aristote, Virgile, les deux Catons, Scipion l'Africain, Titus, Antonin, Marc-Aurèle, Judas Macchabée, saint Augustin, saint Louis, avec leurs mères; Jeanne-d'Arc, Pascal, Fénelon, Franklin, Larrey. « *Transierunt benefaciendo.* »

Telle est l'aristocratie du genre humain, aristocratie que chez divers peuples et dans tous les siècles on vit naître marqués du sceau de toutes les dignités morales, et au front de laquelle sied mieux l'auréole de la sainteté que le laurier triomphal.

Ces prodiges de génie et de savoir, de courage et d'honneur ont pour caractère distinctif de ne céder à aucun obstacle : les rivalités les grandissent, la calomnie ajoute à leur éclat, la persécution et le martyre les rendraient immortels, s'ils ne l'étaient déjà par leurs vertus.

Donc, ce que Dieu créa de plus digne de lui sur la terre.

¹ Ego cognosco oves meas et cognoscunt me mœ. (JOANN., X, 14.)

Beati pauperes spiritu. — Beati mites. — Beati mundo corde. — Beati misericordes. — (MATH., V, 3, 4, 7, 8.)

c'est l'âme réunissant le génie, l'humilité, l'héroïsme, la grandeur et la plus suave abnégation.

La femme, gardienne privilégiée, conservatrice favorite de la race humaine, possède à plus d'un titre ces vertus primordiales : c'est à son mérite spécifique et personnel que reviennent et toutes les gloires de la maternité et la virgine intrépidité de la Sœur grise !

La vocation, les travaux et le martyre de l'héroïne d'Orléans dans leur authenticité substantielle, forment une épopée historique dont le merveilleux et le dramatique ne pouvaient avoir d'autre pivot que l'essence mystique de la femme ¹.

La femme justifie par sa nature essentielle ce que disait Tacite d'Agricola : « *Virtute in obsequendo, verecundiâ in prædicando; extrâ invidiam nec extrâ gloriam erat.* »

Elle garde tout l'éclat de son mérite jusque dans la subordination, tandis que sa pudique modestie se cache dans le silence ; — pour de telles vertus la gloire a des couronnes et l'envie perd tout son fiel.

Telles sont les mœurs de la violette et du diamant : l'une dissimule ses attraits sous la feuillée, l'autre se cache dans la terre afin de voiler son éclat.

C'est à mes yeux, de tout cela, que dérivent la noblesse

¹ « *Inesse quinetiam sanctum aliquid et providum putant : nec aut consilia earum aspernantur, aut responsa negligunt.* » TACIT., *De situ, moribus et populis Germaniæ, VIII.*)

« Ils pensent aussi que ce sexe possède en lui-même une sorte de sainteté avec le sens de la prénotion,.... »

« Dociles à leurs conseils, ils les prennent pour des oracles. »

C'est ce que nous avons traduit, en l'affaiblissant par ces mots assez vulgaires :

« *Ce que femme veut, Dieu le veut.* »

du sentiment et celle de l'action ; l'illustration par l'intelligence et la pensée, et celle du sang et de la race. C'est aussi ce qui a fait dire à l'Empereur : « Il ne faut pas demander » à un homme d'où il vient, mais ce qu'il a fait. »

En matière de génésie, la noblesse de mérite personnel, soit par action d'éclat, soit par œuvre intellectuelle, soit par dévouement humanitaire et sublime, est fortuite, accidentelle et de pure transition. Œuvre d'elle-même, elle se borne à devenir l'apanage et la marque d'une âme belle, mais sans aïeux.

Je le dis avec regret, cette noblesse de pure action s'anéantit avec l'éphémère occasion qui la fit naître.

C'est le feu sacré, mourant faute de Vestales !

C'est la lyre et le pinceau devenus silencieux et immobiles à la dernière heure de l'artiste !

La noblesse par le sang et la race est l'attribut et le complément obligé de toutes les noblesses : elle est le partage de tout sujet qui a rang dans une filiation issue d'hommes et de femmes pris en lignées illustres.

C'est la chaîne d'or pur, ayant la propriété de s'allonger sans cesse par autogénèse. L'anneau qui va suivre le dernier, sera d'or, parce que dans l'ordre des causalités, il est nécessairement identique à ceux qui le précèdent.

Quand la révolution vient à rugir, si elle prétend noyer dans le sang les castes nobiliaires, après avoir passé les têtes éminentes sous le niveau de Guillotin, elle s'abuse.

La noblesse renaît de ses cendres ; le moule des grands cœurs, le procédé générateur des illustrations sont impérissables, comme la vertu qui sert, au Prince, de modèle vivant et d'idéal prototypique pour la création des lignées.

Elles s'abusent de même et se bercent de chimères, les castes nobiliaires, quand elles fondent leur valeur sur la possession de quartiers héraldiques et de parchemins.

Voici leur mérite et leur consistance : il coule en leurs veines un sang mis à l'épreuve des combats civiques, des travaux de l'intelligence et des fatigues de la guerre.

Sang héroïque et de choix, qu'aux temps féodaux on se disputait à titre héréditaire, et que l'on se transmettait comme un dépôt inaliénable, à peine de forlignage.

Si la noblesse primitive et tout-à-fait originelle, de même que la noblesse de titres et de lignées s'éteint et disparaît dans les mésalliances ;

Si le héros bourgeois meurt de même, et finit avec son coup d'éclat ;

La noblesse de sang n'est point à l'abri de la décadence : elle s'éclipse et pâlit si, paresseuse et inerte, elle abdique la culture intellectuelle, — et si, spectateur immobile, elle regarde sans y prendre aucune part la rotation de la sphère sociale. C'est ainsi que la noblesse et l'intensité du sang Mérovingien avili dans l'inaction, disparaissent avec Childéric III, et que le trône glorieux des Pepin et des Charlemagne s'écroule sous la paresse de Louis V.

Dans l'ordre intellectuel et moral, comme dans l'ordre physiologique, l'immobilité c'est la mort ; s'éloigner donc du mouvement civilisateur, de cet objet incessant, pour les grands cœurs, de méditations et de fatigues, c'est forligner par inaction¹.

¹ « Un grand tort, dit Voltaire, c'est de donner à un homme des enfants qui ne sont pas à lui et de le charger d'un fardeau qu'il ne doit point porter. On a vu par là des races de héros entièrement abâtardies. Les corps et les âmes ont dégénéré. De petits singes ont été les héritiers des plus grands noms, dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première salle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de six pieds, beaux, bien faits, armés d'un estramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé par un homme qui n'y a nul droit, et dont le cœur, la tête et les bras n'en peuvent soutenir le faix. » (VOLT. 1784. *Œuv. compl.* T. XXXV, p. 93.)

Pour ces raisons, l'on peut dénier à tous les potentats la force de créer d'emblée une corporation de nobles.

Tout ce que peut, sur ce point, la tête couronnée, c'est d'inspirer le goût d'une morale simple, d'une héroïque abnégation et celui d'une patience courageuse dans les recherches de l'intelligence, non moins que dans les grandes et laborieuses entreprises de l'esprit humain.

En cette course au clocher du génie de l'homme, le prince choisira facilement, en faveur de la genèse, les éléments primordiaux, le sang le plus généreux et le plus pur ; il en formera ses têtes de lignée, ses premiers, ses plus solides gonds d'appui, pour y fixer la chaîne de ses illustrations nobiliaires et la série des célébrités de tous les genres.

L'on admettra facilement, d'après cela, que si les puissants du monde prêtaient toujours une oreille docile aux inspirations variées et grandioses que l'artiste des artistes ne cesse de leur dicter, ils doteraient la terre d'hommes inattendus et forts, dont les actions d'éclat, les œuvres de l'intelligence, et le génie dans les arts, deviendraient l'éternel sujet de l'admiration et du ravissement.

C'est ainsi que les peuples deviennent l'incarnation des princes, que Moïse s'est transfusé dans le peuple juif ; Lycurgue dans la république Spartiate ; et l'école stoïque, par les Catons, les Brutus, Manlius et Cicéron, dans Rome austère républicaine.

Huit à dix vauriens surnommés Césars, s'inoculèrent, comme un virus, dans Rome devenue par eux servile et dépravée.

Les Antonins, en ramenant un petit âge-d'or dans Rome, l'eussent peut-être régénérée à force de vertu, sans l'incurabilité fatale de ses maux.

Il ne fallait pas moins qu'une réparation sacrée; alors, le Christ dit : « Que le vieux monde renaisse de ses ruines, » et le monde chrétien fut fait à l'image du Christ.

Dans les arts, Sanzio, Buonarotti et les grandes physiologies de leur époque, sont un enfantement issu de Léon X.

Le Valois François I^{er} traîne après lui, avec les merveilles de la gracieuse Renaissance, le vigoureux XVI^e siècle, et Richelieu, à défaut de rois, lui sert de continuateur glorieux.

Grâces à la vigueur de ses impulsions, Louis XIV demeure le plus grand homme de son siècle.

Voyez les gigantesques enfants de ce grand roi !

Turenne, Condé, Vauban, Vendôme, Catinat, Duquesne, Jean-Bart, Duguay-Trouin, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Labruyère, Sévigné, Pascal, Corneille, Racine, Lafontaine, Despréaux¹,

« Et tant d'autres qu'ici je ne puis faire entrer. »

Dans sa fécondité, il les créa, pour ainsi dire, comme Dieu conçut et créa le paon et le colibri, le chant du rossignol et le cri de l'aigle, le rugissement du lion et celui du tonnerre !

Périclès, Auguste, Richelieu, Louis XIV fouillaient partout pour trouver l'émeraude : Horace encore meurtri par sa chaîne d'esclave, dinait en famille et sans façon avec Octave, ce maître absolu autant que propriétaire paisible du vieux monde.

Molière, sans aucune transition, passait, du jeu de la scène, à la table du plus magnifique des rois.

¹ Il est vrai que plusieurs de ces fils sont plus vieux que leur père, mais il l'est également que Louis XIV a servi d'impulsion et de ressort à leur évolution; l'influence d'un grand homme sur son siècle, autorise à de tels anachronismes.

Périclès, Auguste, Léon X, Louis XIV, dans ce cycle de 2000 ans, vous m'apparaissent comme des ouvriers souverains, et comme l'élite de la collaboration au grand œuvre de la génésie divine !

Un dernier mot, au sujet de la noblesse, concerne les types, sinon les plus purs comme sainteté, du moins les plus grandioses et les plus forts :

« Vera incessu patuit Dea... »

C'est ainsi que Virgile annonce la déesse et qu'il proclame la majesté de la souveraine de l'Olympe.

« Incessu veri patent orbis Magnates gentium, domitores, »

semble nous dire Xavier de Maistrè, en esquissant le type décisif et légitime du souverain, du dominateur.

Voyez-le donc venir l'homme d'élite, authentique et né pour le commandement : tête haute, port majestueux, ceil d'aigle, il plane plus qu'il ne marche. Ce n'est ni Sylla, ni Louis XI, ni Richelieu, ni Cromwell, ni même Charles-Quint. Les nations et les siècles lui décernèrent le nom de *Grand*.

Il n'est pas toujours grand par la science, par les lettres, par la vertu, par la sainteté, — ces grandeurs là sont affectionnées, elles ne sont pas redoutées, — mais il est grand de cette grandeur qui passionne les masses d'autant plus qu'elle impose l'étonnement et l'admiration, l'obéissance et le respect.

Le prototype en ce genre du dynamisme humain s'appelle Alexandre, Périclès, Fabius-Cunctator, César, Charlemagne, Napoléon.

Il serait difficile, impossible peut-être à notre raison, de découvrir l'essence originelle de la grandeur superlative :

de même que plusieurs nations et que plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, ainsi chacun des éléments constitutifs de la grandeur humaine s'attribue l'engendrement exclusif et glorieux du dominateur.

A qui appartient rationnellement sa gigantesque évolution ? Est-il le rejeton naturel d'une lignée ? Est-il simplement l'enfant de lui-même, ou bien est-il l'éclosion des événements et des circonstances, comme Vénus fut celle des flots déchainés et des vagues écumantes ? Dieu le créa-t-il tout exprès, pour les nécessités d'une phase séculaire ? Ou bien, enfin, devient-il la résultante suprême, la conséquence merveilleuse de ces causes diverses, simultanées et collectives ?

Pour expliquer le phénomène de l'apparition des Dominateurs, je ne reviendrai ni sur l'art. 2 qui traite de la naissance de l'homme illustre, ni sur ce qui vient d'être dit en celui-ci. L'obscurité des auteurs de l'homme illustre n'est qu'un pur accident : leurs germes étaient nobles. C'est le trait caractéristique des parvenus de la gloire : leur berceau fut couvert de la nuit la plus obscure ; mais possesseurs déjà de la noblesse par l'essence, les labeurs et l'*infortune* aidant, la noblesse par gestes et actions d'éclat, par travaux intellectuels, par conceptions brillantes et par entreprises audacieuses, en découle comme un corollaire :

« Il faut enfin que l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien. »

En vue d'épargner au lecteur des formules génésiques et des longueurs, je prends dans le règne des plantes une comparaison qui nous fera comprendre la brillante, l'exceptionnelle fortuité de quelques naissances.

Il est vrai que l'horticulture obtient, à force de temps et

de patience , certains individus qui font sa gloire en même temps que sa fortune : c'est un dahlia , une rose , une tulipe ou quelque fruit qui n'avaient encore jamais vu le jour :

« Charmes de l'odorat , du goût et du regard , »

leurs parfums sont exquis , leur saveur délicieuse , leurs couleurs ravissantes.

Quel est donc le mécanisme qui peut nous aider à produire ces merveilles ? Prenez l'appareil de l'écorce ou le bourgeon comme base de vos opérations , vous n'aurez jamais qu'un sujet identique à la souche ; jamais la variété , ni la diversité ne pourront s'ensuivre. Opérez , au contraire , sur la graine ou le germe , leur sémination , *le semis* comme on le dit , après de longs et de constants efforts , produit des individus jusque-là inconnus. Que leur graine soit de nouveau jetée en terre , il en naît des produits de plus en plus brillants , qui par l'amalgame de leurs pollens , d'après les lois phylogéniques , donnent un individu qui arrachera , au jardinier ébahi , l'exclamation de Boileau : « *Enfin Malherbe vint !* » Et alors , sans se douter qu'il proclame en même temps et un grand fait horticole et un vrai prodige d'anthropogénie , il donne à sa fleur ou à son fruit exceptionnels , les noms de grand Pompée , de César , de Jeanne-d'Arc , etc.

C'est là aussi le mécanisme d'apparition des grands hommes , des hommes vraiment exceptionnels dans la puissance du commandement , dans la poésie , dans la musique , dans les sciences et les beaux arts : théosophie , philosophie , mathématiques , astronomie , peinture , sculpture , dans l'éloquence et dans les armes.

On ne pourra jamais croire que l'apparition de l'homme exceptionnel soit absolument le fait d'un accident fortuit. Il est une résultante , au même titre que la fleur et que le

fruit de distinction , de séminations qui obéissent à une loi , la loi des ressemblances du fils à ses parents.

Ce qui est une vérité sans conteste pour les animaux et pour les plantes , l'est également pour l'homme. Seulement , dans le règne humain , — il y a là de quoi rougir , — la loi des ressemblances , au mépris du grand et du beau , s'accomplit dans le hasard , en dehors de toute préoccupation , désir ou simple volonté de donner le jour à des fils intenses.

Pour la plante , le premier semis est , sans nul doute , délaissé aux chances aléatoires de l'éclosion. Mais , dès la floraison pour la fleur de décor , dès la maturation pour les fruits , un choix est immédiatement fait : le végétal indigne et vulgaire est anéanti , et l'on met en terre les semences de choix. Le choix sur choix , appliqué tour-à-tour à la floraison et à la sémination , produit positivement , d'une façon prévue et nullement fortuite , des individus qui sont l'expression superlative du goût des génésistes ¹.

Il en est de même des animaux , comme il a été déjà dit au début de ce travail ; l'homme seul , pour cause quelconque , est laissé dans l'oubli. Voilà pourquoi nous sommes forcés de faire hommage à l'éventualité aléatoire , de l'application de la loi de ressemblances entre les auteurs et le fils , dans la naissance de l'homme illustre. Le hasard jamais n'est une règle.

Ce qui est une affirmation pour l'engendrement des ani-

¹ Ce qui est loin de signifier que ce soit là le beau primordial , radical et absolu. Mais ce résultat , tout de convention qu'il puisse être , prouve que l'homme possède , *pour modifier* , un pouvoir proportionné à ses besoins , à ses goûts et à ses volontés.

Mais , en vérité , la fleur la plus brillante et le fruit le plus parfait ne sont qu'une monstruosité , qu'un déplacement de sève et de nourriture au profit d'un élément végétatif , tandis qu'un ou que plusieurs autres sont délaissés et en souffrance ,

maux et des plantes, ne saurait se traduire en négation pour l'humanité.

La loi de l'action de sexes corrélatifs pour les plantes et les animaux, pèse de tout son poids sur l'espèce humaine. Nous nous séparons de tout ce qui a vie par notre entendement, *en ce qu'il se juge lui-même et qu'il juge*; mais nous appartenons à la matérialité fonctionnelle de la brute par tout le surplus de notre physiologie.

Si, pour la double pesée et la contre épreuve, l'on désire savoir quel rôle j'assigne aux soins extérieurs du germe chez le végétal, comme bouture, marcotte, ente, etc., dans leurs rapports avec le perfectionnement des fleurs et des fruits, je dis qu'ils font partie de la culture en général et des soins *extrinsèques* dus à la plante isolée, et qu'ils profitent à l'individu bien plus qu'à l'espèce.

Je compare volontiers l'effet de cette opération sur l'individu, éphémère et transitoire comme lui-même, aux effets de l'éducation dans le règne humain. L'on n'y perd dans aucun cas, mais cette sorte d'influence, quelque salutaire qu'elle puisse être, n'est point radicale, et son action ne saurait être comparable à la transformation par voie pollinique, dont le germe est l'instrument, quand celui-ci doit s'employer à la régénération sérieuse de l'espèce.

Il suit de tout cela que, dans les deux règnes vivants, les séminations, entre auteurs de choix sur choix, trouvent leur raison d'être et leur justification dans le perfectionnement successif des individus;

Que c'est le niveau de la race entière qui s'élève, quand les reproducteurs sont préalablement perfectionnés par la sélection;

Que le niveau humain, par la même raison, s'élèvera dès que l'on s'occupera de l'homme, dans la proportion

génésique de son importance, comme on s'est attaché aux plantes et à la bête, dans la proportion de leur importance respective à leur emploi pour l'homme ;

Que le secret, enfin, de créer des grands hommes, de sublimes vertus, la beauté des formes et la vigueur de l'organisme, consiste à faire un devoir des engendremens normaux, à couvrir de réprobation les alliances entre défectueux, et à faire un cas de conscience de la procréation de défauts physiques et morales.

Il suffit, pour cela, que *l'élection* connubiale devienne, chez l'homme, l'expression du goût et de l'honneur, de même que pour l'animalité, la *sélection* est devenue celle des intérêts matériels de l'éleveur, et une satisfaction de son amour-propre.

Dans l'espèce humaine, aussi bien que dans les plantes et dans l'animalité entière, les semblables donnent les semblables, c'est-à-dire que les individus émanés de familles parentes ou voisines en lignées nobiliaires, royales même et homogènes dans leur valeur, donnent des rejetons uniformes et semblables à leur souche. Il ne saurait, par conséquent, naître en telles lignées des originaux à la façon d'Homère, d'Horace, de Philopœmen et de Spartacus, de Charles Martel ; à la façon de Molière et de Lafontaine, de Rubens, de Van-Dyck et de Murillo.... L'on en voit la preuve dans l'illustre dynastie des Bourbons, la maison d'Europe qui s'est le plus mariée chez elle-même ; ils n'ont à-peu-près jamais cessé d'être braves, débonnaires et gouteux. cela toujours ou avec de rares exceptions qui, encore, s'expliquent par l'intervention de femmes prises en familles étrangères. La courageuse et presque sauvage énergie d'Henri IV reconnaît pour cause probable, plutôt la puissante nature de Jeanne d'Albret que le mérite pacifique d'Antoine de Bourbon. Elle est la digne mère d'Henri-le-Grand, la femme qui entonne une chanson dans l'horrible et suprême douleur de

son accouchement, et qui fait boire au fœtus le vin du crû, lui ayant frotté d'ail les gencives dès sa première inspiration. Ce fils est donc un Albret encore plus qu'un Bourbon. J'en dis de même de saint Louis; il était le fils pieux et parfait de sa mère, si pieuse et si parfaite, Blanche de Castille.

Les fleurs, les fruits et l'espèce humaine ont tous le pollen pour origine, mais le pollen de l'essence la plus haute et la plus accidentée, quand il doit faire éclore des individus hors ligne. Voilà comment, du sein des générations et par le fait du dynamisme que le genre humain reçut du premier couple, il jaillit parfois un individu pour l'appellation duquel le vocabulaire qualificatif est à bout d'expression. Quand Virgile cherche à me prouver l'essence divine de son héros, je lui dis : Tu en as menti; ce n'est pas Énée, c'est toi, le fils d'une Déesse : les rôles changés, jamais Énée n'eût pu nous léguer tes immortels poèmes. Quels père et mère, ceux de Virgile !

Qui nous donnera jamais le daguerréotype intellectuel et moral des parvenus, des nouveaux-nés à la gloire : David, Jules-César, Pompée, Vespasien, Charlemagne et Napoléon; Moïse, Numa, Lycurgue, Mahomet, Luther; Socrate, Platon, Cicéron, Plutarque, quatre chrétiens du paganisme, arrivés aussi droit à Dieu par la force de leur métaphysique, que les hébreux et les chrétiens par la tradition? Quelle est enfin la secrète influence que reçurent les grands investigateurs, les encyclopédiques, les universels : Aristote, Pline, Newton, Leibnitz, Pascal, Humboldt?

* La force poétique de Virgile et ses belles inspirations ne sont pas seulement révélatrices de la puissance et du nerf de sa race, mais la littérature et la science proprement dite, dont ses poèmes surabondent, dénotent quel degré d'éducation la jeunesse recevait à Rome, à Athènes ou même en Sicile. En quel lycée Virgile avait-il donc fait ses classes?

Les gloires du vulgaire embarrassent ma plume, je ne puis nommer, on le voit, que les grands entre les grands : Homère et Virgile, Euripide et Sophocle, Corneille et Racine, Shakespeare et Schiller; Horace, Molière, Lafontaine et Kryloff; Démosthène, Bourdaloue, Massillon, Brédaine et Mirabeau. Viennent encore les chantres inspirés, depuis David et Sapho, jusqu'aux grands compositeurs de l'opéra moderne.

Une manifestation énergique du génie de l'homme, c'est la création de l'épopée : de même que l'on compte les encyclopédiques et les grands créateurs dans les arts, de même l'on compte les créateurs épiques ; toute la terre civilisée les admire à partir de Job, ou du merveilleux dans la douleur, jusqu'aux poèmes de Milton, de Klopstock et de Delpech, ou du merveilleux dans la théosophie chrétienne.

Qui jamais nous révélera le secret de l'essence originelle des héros improvisés, aux formes et à la trempe antiques, émanés de 89, du Consulat et de l'Empire, ainsi qu'un essaim s'échappe d'une ruche ?

L'espace me manque, et je me vois injuste envers des milliers de héros et de génies qui furent aussi l'ornement et l'honneur de l'humanité :

Rejetons glorieux de troncs plébéiens,
Ils effacent l'éclat des rangs patriciens.

A l'aspect de ce semis de la gloire humaine, émaillé de splendeurs, à la vue de ces foyers incandescents du génie de l'homme, l'œil est ébloui, l'âme est oppressée, et l'on est contraint d'avouer que Dieu fit vraiment si bien l'homme à son image, qu'il paraît se l'être donné pour organe et pour représentation palpable d'une part sensible de son intensité. L'on se demande si la somme de tout ce qui est apparu de grand, de beau, de noble, de gigantesque et de sublime, à travers l'œuvre de certains hommes, n'est point

une part, faible sans doute, mais appréciable et méritante, de l'omni-science et de l'omni-sagesse de Dieu. En d'autres termes, Dieu, en soufflant ¹ sur le premier couple humain, paraît lui avoir insufflé les intensités virtuelles qui se traduisent et se révèlent dans les chefs-d'œuvre des grands-hommes.

« Quand Lycurgue, dit Platon ², eût donné à son gouvernement assez de consistance pour pouvoir se maintenir et se conserver de lui-même, alors, *comme Dieu, après avoir formé le monde, éprouva une joie vive en lui voyant faire ses premiers mouvements; de même Lycurgue, charmé de la beauté et de la majesté de ses lois, ravi de les voir, pour ainsi dire, marcher seules et remplir leur destination, voulut, autant que le pouvait la prudence humaine, les rendre immuables et immortelles.* Il rassembla tous les citoyens, leur dit que son gouvernement était, sous tous les rapports, fait pour rendre le peuple vertueux, et pour assurer son bonheur, et qu'il ne lui manquait plus que la sanction de l'oracle du dieu de l'intelligence. »

Pour Lycurgue donc, et pour Platon, non moins que pour Moïse, pour Job, David et Salomon; pour Homère et pour Virgile; pour Dante, Le Tasse et Milton; pour Numa et Mahomet ³; pour Charlemagne et saint Louis, Michel-Ange,

¹ Formavit igitur Dominus Deus hominem de terrâ et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. (*Genès.*, c. II, v. 7.)

² *In Tim.*, l. III, p. 37.

³ J'ai cité César, Mahomet et saint Paul, trois hommes extraordinaires dans le génie des entreprises. Les deux premiers furent épileptiques, et saint Paul fut renversé sur le chemin de Damas. Je ne veux point confondre la maladie des deux premiers avec l'extase du troisième. S'il n'y a pas, entre les trois, uniformité de maladie, il y a du moins uniformité de taille et de constitution. Nerveux tous les trois, secs et pleins d'audace, leur tempérament

Raphaël et Murillo, Dieu devient le motif, le sujet et l'objet de leurs grandes conceptions. Il marche toujours, comme de participation et de *conserve*, avec l'intelligence humaine.

Cette action continue de Dieu sur l'homme et le retour à Dieu des efforts du génie humain, forment un cercle spirituel et comme une incessante épopée de l'œuvre cosmique. Dieu aurait travaillé en vain, s'il n'avait l'homme pour son spectateur et pour son chanfre épique !

C'est une grossière erreur de penser que les hommes brillants par le port, la taille et la physionomie soient, par cela même, déshérités des attributs intellectuels et moraux qui constituent le génie. Les plus illustres généraux de l'armée de Napoléon I^{er} furent aussi beaux de corps qu'ils le furent par l'esprit et par le cœur. Saint François de Salles était un homme magnifique.

La mythologie, toujours ingénieuse et bien souvent sage, conçut le dieu des arts, de la science et du génie comme radieux de formes et de beauté.

Cela posé comme une vérité non moins expérimentale que poétique, l'on n'a point à se gêner pour avancer comme

est d'accord avec leurs actes. Toutes réserves faites d'ailleurs quant à leur mission respective, *servatis, servandis*.

César et Mahomet seraient-ils morts d'un ramollissement du cerveau ou des effets et suites quelconques de leur épilepsie, en admettant qu'ils n'eussent pas fini de mort violente ? Leur névrose essentielle ou dépendante d'une altération de texture cérébrale, eut-elle quelque part dans l'intensité de leurs allures envahissantes ? Leurs contemporains trouvèrent cela tout naturel, et ne furent pas éloignés de rattacher leur maladie à leur signalement glorieux comme un trait caractéristique. Si parmi nous de telles infirmités n'étaient absolument exclusives des hautes dignités de l'État, militaires ou autres, on ne les prendrait jamais comme exerçant une action spéciale et quasi-mystérieuse sur la carrière et les destinées d'un homme quelque grand qu'il fût.

un fait tout aussi certain que les dominateurs des masses, que les dompteurs des nations, que ces génies hors rang, grands entre les grands, sont généralement petits de taille, résolus et entreprenants, comme on le dit de saint Paul ; dédaigneux de la vie des autres et prodigues de la leur propre, ils hument et convoitent le danger, ainsi que le cheval de Job aspire et *dévore* la terre. Guerriers, conquérants et politiques jusqu'à la passion, ils naquirent pour organiser, donner des lois et gouverner après avoir détruit. Ils aiment chez les autres les qualités morales et tous les mérites qui honorent l'humanité, sans trop s'attacher à ces perfections du fait de leurs personnes. Il se réservent la direction du bien et du beau sur la scène dont la probité, l'intelligence et les talents sont les acteurs, indifférents à y figurer eux-mêmes à titre de modèles : chacun de ces maîtres des destinées humaines a des teintes plus ou moins sombres à son tableau !

Telle est donc la loi des naissances hors ligne, pour l'homme non moins que pour la plante.

Les semblables donnent les semblables, tandis que les divers engendrent les divers en raison de la diversité du nombre et de la perfection des ascendants.

Toutes les nations ensemble n'ont pas donné le jour à plus d'hommes justement décorés du nom de *grand*, que la France n'en a produit à elle seule : c'est là une de ses gloires.

Alexandre et César tracèrent la route ; mais, entre tous, Charlemagne fut le plus méritant, le plus glorieux et le plus complet ; Henri IV fut le meilleur, Louis XIV le plus magnifique, et Napoléon le plus grand, par sa force et son génie, par sa constance et ses malheurs ; nul, si ce n'est Charlemagne, ne fut un type suffisant de vertu. Et, néanmoins, ils demeurent tous *les plus grands entre les grands* ; c'est que des qualités constitutives de la grandeur humaine, la force morale, l'héroïsme et l'aptitude à commander aux

masses, ont sur l'humanité un pouvoir fascinateur que n'eurent jamais le génie philosophique et littéraire, celui des arts et des sciences, ni même la vertu.

L'homme est ainsi fait : il craint Dieu, beaucoup plus pour la toute-puissance et la justice, qu'il ne l'aime pour l'action providentielle, obligeante et tutélaire qui sont le domaine de ses autres perfections.

David, Alexandre, César, Pepin-le-Bref, Pierre I^{er}, Napoléon, et peut-être aussi Charlemagne, furent pareils par leur jeunesse et leurs débuts.

David, pasteur et enfant, égorge les animaux féroces qui menacent le troupeau : tel fut son début avant d'être sacré de l'onction royale. Puis il tue Goliath, comme Pepin le lion¹, dans un duel que nul autre n'ose affronter. Voilà quelle fut la jeunesse du roi-poète, du vaillant guerrier, du père de Salomon, du plus grand homme entre les Hébreux, après Moïse.

Le fils du Roi, encore enfant, dompte Bucéphale, indomptable pour tout autre ; à seize ans, il réduit les Mèdes

¹ On me dira peut-être : « Ce n'est pas vrai ; » je réponds pourquoi pas ? D'abord, on l'a dit de David et de Pepin, de même que l'on a dit de certains autres qu'ils étaient lâches et fainéants. Si l'on ne conteste pas le blâme, pourquoi contester l'éloge ? S'ils ne l'ont pas fait, le simple énoncé des chroniqueurs suffit à prouver qu'ils en étaient capables. Au reste, le merveilleux n'est pas à tuer un lion occupé à dévorer un ruminant ; Gérard ne le fait-il pas tous les jours ? Les *dompteurs* belluaires n'ont-ils pas même un courage supérieur ? Là donc n'est pas la question ; mais bien à ce que le grand guerrier, le grand roi, le grand homme, nous dénotent leur *sang*, leur *race*, et nous révèlent leur destinée en se livrant, dès leurs débuts, à des actes impossibles aux cœurs vulgaires ; voilà le fait. Au surplus, Pompée, au rapport de Plutarque, occupait les loisirs que lui laissait la guerre d'Afrique, à faire la chasse aux lions. Plutarque le dit aussi d'Alexandre. Ce sont des faits que nul ne conteste.

révoltés, et il fonde chez eux une ville nouvelle, sous le nom d'Alexandropolis. Dans l'Inde, il se voit victorieux partout, et ne trouve plus de nations à combattre : dès-lors, pour se tenir en haleine et pour se donner en exemple à son armée, il fait la guerre aux lions : « Tellement, » nous » dit Amyot, d'après Plutarque, « qu'un ambassadeur lacé- » démonien s'étant trouvé présent à lui voir combattre et » desfaire un grand lion, lui dit : Tu as certainement bien » combattu contre ce lion, Sire, à qui demourerait roy. »

Jules César, prisonnier de pirates et à la merci de leurs poignards, leur impose silence dès qu'il lui prend fantaisie de dormir ou d'écrire ; il ne leur adresse la parole que pour les défier à la lutte, leur reprocher leur grossièreté sauvage, et pour les menacer de les faire mourir crucifiés, dès qu'ils n'apportent point l'attention suffisante au débit de ses harangues. Quoique bien jeune encore et couvert de dettes, il s'indigne de ce qu'une modique rançon de vingt talens soit le prix d'un homme tel que lui, et il en compte à ses ravisseurs cinquante !

Michæloff, charpentier de navire à Saardam, visité par des ambassadeurs, monte à la hune du vaisseau de guerre qu'il venait de bâtir, pour les recevoir en audience : c'était Pierre-le-Grand !

Bonaparte adolescent, capitaine-instructeur aux compagnies de Mars, y donne la mesure de sa grandeur prochaine, par la seule façon de commander les hommes et de dominer les chevaux vicieux. Dès qu'un cheval quittait les rangs et désarçonnait le cavalier, Napoléon le montait et le faisait trembler.

Le génie est fascinateur : quand César se rendait au sénat parmi ses pairs qui redoutaient son importance, l'assemblée se levait en signe d'égards et de respect. Tel aussi Napoléon, au Directoire, imposait une admiration aussi reli-

gieuse qu'involontaire aux Directeurs qui, tacitement, le maudissaient.

Quand un Brutus ¹ ne vient se placer entre le héros ou dompteur de l'opinion et le trône, des amis affidés foulant aux pieds toute austérité civique, tentent un effort indiscret pour essayer le diadème au front de l'idole étonnée. Arrive enfin le jour où cette dernière, de sa main de fer, saisit la couronne, à moins qu'elle ne lui soit spontanément donnée.

Comme action régénératrice, ces géants de la race humaine la ravagent toujours plus qu'ils ne la réparent. Ils vivent généralement trop peu et leur fortune est trop changeante, pour que leur maturité devenue sage, puisse relever les ruines qu'entassèrent, dans leur jeunesse, leurs emportements et leurs violences : « *Transierunt malè faciendo.* »

La perfection n'appartient pas à l'humanité : les plus grands entre les grands sont, peut-être, ceux qui s'en approchent le moins. Alexandre commence ainsi qu'un demi-dieu ; il se voit tellement accompli, si distant du reste des humains, qu'il se prend au sérieux pour le fils d'Olympias et de Jupiter. Il n'en tombera que de plus haut dans des ivresses crapuleuses qui lui feront assassiner son meilleur ami, et lui dicteront des ordres aveuglément sanguinaires.

Jules César finit, à la tyrannie près, comme le plus grand

¹ L'assassinat est un acte avilissant, et pour la main qui le commet et pour la bouche qui l'ordonne. Le duel est à peine pardonnable à armes égales. Une des plus tristes figures de la Bible, c'est celle de Judith. J'ai Marat en horreur, et je ne puis béatifier Charlotte Corday pour avoir délivré la France d'un tel monstre ! Entre la moralité d'Henri III et celle de Jacques Clément, son assassin, je ne vois qu'une couronne.

des Romains ; mais dès la première partie de sa carrière , il se vautra dans la turpitude.

Octave, dont la carrière impériale fut le majestueux complément des gloires de son oncle , souilla ses débuts par de honteuses débauches et par des actes si vils et si cruels que les tyrans du plus bas étage en auraient rougi. Ayant sans cesse présent à la vue le fantôme de César massacré , sa féroce cruauté grandit en raison de sa crainte d'éprouver le même sort , et sa méticuleuse barbarie n'a plus de bornes. Entre mille cruautés qui le déshonorent , j'en cite une. Le préteur Gallius se présente à lui ayant des tablettes sous sa toge , Auguste croit que c'est un poignard ; il fait mettre Gallius à la question ; lui-même lui arrache les yeux et le fait égorger ensuite.

Charlemagne fut froidement exterminateur , il se baigna dans le sang , sans excuse suffisante , ni justification possible.

Pierre-le-Grand arrache aux juges une sentence de mort contre son fils et l'ordre de l'exécuter , sur l'imputation de la peccadille la plus simple.

Louis XIV , frappé du même vertige qu'Alexandre dont il n'eut jamais ni la portée intellectuelle , ni les vertus guerrières , ni la moralité , se prend pour *le soleil* de la civilisation , pour le propriétaire de la France , pour la France même : « *l'État c'est moi* , » et devient oppressif et tyran à force d'orgueil.

La Providence et le malheur des temps affligent les sociétés tout en leur donnant des compensations morales. Les protestations armées pour les causes les plus saintes , défense du sol , de la famille et de la religion , sont une grandiose et sublime façon d'obéir à la loi de travail , le travail étant déjà , par lui-même , la base et le moteur primordial de la vie sociale.

Les génies superlatifs , pareils à la vapeur , exercent une

tension irrésistible qui souvent brise les barrières internationales, au mépris même du droit des gens. De là, d'énergiques attaques et d'héroïques défenses, des invasions dévastatrices et des répulsions à outrance... Il s'ensuit un retour aux bonnes mœurs, une exaltation des esprits, une soif de triomphes et un besoin de gloire qui deviennent, pour l'évolution de sentiments surhumains, la provocation la plus impérieuse et l'aiguillon le plus pressant.

De l'émulation et de la rivalité à la haine et à la guerre, il n'est point d'intervalle. S'il est aisé de comprendre que les plus grands entre les grands prétendent au protectorat universel, si ce n'est à la domination absolue, il l'est aussi que des génésies hors ligne leur ferment souvent la route en se posant comme leurs antagonistes et leurs contradicteurs. Il est inutile de dire les exemples fameux des rivalités glorieuses, que nous transpirent les temps antiques et moyens : les noms d'Achille et d'Hector, de Thémistocle, de Léonidas et de Xercès, de Scipion et d'Annibal, vous représentent l'idéal poétique et les types les plus glorieux de l'attaque et de la défense. Ils sont devenus le domaine des récits scolaires, avec ceux de Brennus, de Vercingétorix, de Charlemagne et de Witikind quant aux hommes ; et ceux de Débora, de Jeanne d'Arc, de Jeanne Hachette, quant aux femmes.

Ces protestations armées, ces répulsions héroïques des foyers domestiques ont pour représentants et corrélatifs modernes, les Mina, les Cabréra, les Abd-El-Kader, les Schamyl, les Nana-Saïb et les chefs généreux de la malheureuse Pologne insurgée pour ses mœurs et pour ses fils, pour ses lois et pour son culte.

Sans quitter cet ordre d'idées, dans une région plus haute encore, Napoléon III barre à Nicolas I^{er} le chemin de Byzance... Il fallait lui remettre en mémoire que la France, bien commandée, demeure la reine des nations.

Domination pour domination, maître pour maître, à tout système gouvernemental, je préfère la monarchie représentée par un individu sorti des rangs de la nation : un *individu-succès*, une réussite génésique surtout par l'intelligence et par le cœur. Le joug s'allège de tout ce que l'orgueil national satisfait, lui enlève de son poids !

Il est triste pour un pays que son sang ne suffise point à la plus haute expression de la grandeur humaine, qui est le commandement d'elle-même, par une part d'elle-même. La Suède il y a soixante ans, la Grèce deux fois de nos jours, nous ont donné le spectacle de cette triste résignation.

Améliorez donc votre sang, réparez vos lignées et vos races ; que les individus grandissent en force, en formes, en cœur, en intelligence ; puis, parmi vous, entre les grands, choisissez le plus grand. Que craignez-vous de lui ? Ne réunit-il pas toutes les perfections ?

La principale objection contre la monarchie, c'est que, dans la composition de la chaîne dynastique, il se trouve des chaînons maudits, dont la durée précaire cause à la partie restée saine de la population des déplaisirs mortels, et dont la solution amène les interrègnes si chers aux fauteurs de guerres civiles. Les listes de proscriptions que dressent les délateurs, les lois sanguinaires que promulgue la populace, la terreur qu'entretient dans les cœurs honnêtes le lazzaronisme intronisé, sont l'écueil du système monarchique, quand les races dynastiques manquent de consistance, et quand, parmi les héritiers d'Octave, l'on trouve un Commode pour succéder à un Marc-Aurèle....

Machiavel pour le dogme, César pour la pratique et l'action, quels grands maîtres de politique impériale, à partir des rudiments et de la démocratie ! Mais César demeure le plus fort : à son école vinrent s'asseoir de grands hommes et de grands peuples ; malheur aux princes, malheur,

j'ose dire, aux peuples qui ne comprirent pas les leçons de ce grand homme ! Qui peut nous dire ce que fût devenue Rome sans le crime de Brutus ! Les princes qui comprirent César se rendirent sagement maîtres de leurs peuples et de leur temps ; tant mieux pour les uns et pour les autres : ceux qui ne lurent pas au *De viris* de Plutarque, payèrent quelquefois de leur tête leur défaut de goût en politique, leur ignorance ou leur apathie, et leurs peuples se sont entredéchirés dans les horreurs de la guerre civile.

A ces maux il est un remède unique : il consiste dans les soins à donner à l'espèce, afin qu'elle grandisse en intelligence, en vigueur et en morale. L'intelligence et la vigueur superlatives, telle est la source de la royauté. La morale, comme respect de l'autorité, telle est la part rationnelle et sensée des peuples qui aspirent à la paix, c'est-à-dire au vrai bonheur.

L'organisme des nations devrait être le fidèle corrélatif de l'organisme humain ; l'animalité, presque tout entière, est calculée d'après cette idée qui résume la philosophie de Van-Helmont : L'archée ou le cerveau est le chef suprême de la machine organisée ; c'est à lui, ou à sa représentation, que tout se rapporte et que tout obéit avec précision et harmonie.

Quand la France voulut se soustraire à cette loi d'unité, de contrôle et de commandement, il lui arriva toujours ce que raconte Lafontaine en sa fable politique de la queue du serpent substituée à la tête.

Le fabuliste-philosophe a mieux encore rendu sa pensée dans sa pièce : *Le dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues*. L'Angleterre est le dragon à plusieurs têtes ; la France est le dragon qui n'en a qu'une. — *Je m'en réfère à l'opinion du fabuliste. Le dragon à une tête, pourvu qu'elle soit bonne, me paraît le plus puissant.*

Mais le chef, la tête de la France ne devrait jamais tomber dans l'insanité comme Charles VI, ni dans le dérèglement comme Henri III, le Régent Philippe d'Orléans, et Louis XV, son pupille.

Les Régences mesurent le temps que demande la tête du dragon symbolique pour renaître. Les Régences sont, en général, le fléau le plus terrible dont Dieu puisse affliger la France. Sous la Régence, notre pays est ouvert au fanatisme et à la corruption; sous elle, la France se déchire elle-même et meurt dans les guerres intestines; sous elle, la France est ouverte à l'étranger : *on la vit un jour devenir Angleterre !*

Il est donc, pour la race française, du plus grand intérêt, c'est donc pour elle une question vitale, de substituer immédiatement et sans aucune espèce d'inter-règne, à la tête qui disparaît une tête aussi forte.

Il appartient à la genèse dynastique, à la pépinière monarchique d'opérer cette substitution soudaine ¹. A cette

¹ A partir d'Octave, l'empire romain fut transmissible comme un legs et point héréditaire; c'était le contraire dans la loi salique. Le premier cas implique une idée de sagesse, dont les effets pouvaient n'être pas toujours heureux, témoin la tyrannie basse de quelques Césars; mais le second n'a pour base que le hasard le plus aveugle.

Les mots *usurpateur*, *tyran* ne sont bien souvent que solécisme et calomnie. N'est point tyran qui veut, dans l'acception de Dominateur normal. *L'homme-dominateur*, *l'homme-autorité* est une spécialité supérieure et hors ligne. Si le *droit divin*, à propos de la couronne, n'a pas comme signification cette personnalité typique, je le tiens pour un non-sens. Que voulait Samuel en parcourant la Judée pour y trouver un roi, si ce n'est un homme organisé pour la domination? Ayant successivement touché au front les sept fils d'Isaï, s'arrêtant à David : il ne fit pas erreur.

S'il était pour la France une race, une catégorie d'hommes nette,

condition, et à cette condition seulement, le dragon à plusieurs têtes sera toujours et partout battu.

La France, grâce à la disposition harmonique de ses parties, qui toutes rayonnent vers l'unité, la France monarchique économiquement et fortement organisée, demeure la nation modèle. Que l'on s'étonne après cela qu'elle atteigne partout, et que partout elle domine !

La vie étant prise pour ce que l'homme tient physiquement pour le plus cher, je dois établir entre ceux qui en font le sacrifice au profit d'une cause impersonnelle, une distinction d'abord, un rapprochement après.

Les uns l'exposent, jusqu'à la perdre, dans l'aggression violente ou dans la défense acharnée ; toujours avec héroïsme, souvent parmi de glorieux triomphes ; c'est un aigle combattant pour son nid.

Les autres donnent leur vie avec une bonté suave et généreuse : le sang qui coule ainsi, répand un arôme de sainteté.

Dans l'un et dans l'autre cas, c'est affronter la mort pour un motif généreux ; c'est un fort qui va mourir, soit

accentuée et fortement trempée pour la domination, le pays devrait la conserver comme son bien le plus précieux !

Il est si vrai que le chef d'un état, dans le sens grave et sérieux du mot, dans le sens saint et sacré, est un type hors rang, que l'on vit des hommes de valeur considérer la dictature comme un embarras qu'ils se gardèrent bien d'échanger contre un sceptre.

Le sceptre devient une épée à deux tranchants pour qui n'a pas la force de le porter. L'abdication peut ressembler quelquefois à de la générosité, tandis que dans le fond elle n'est que prudence. Ce n'en est pas moins un mérite : je place haut une telle modestie.

L'opiniâtre et aveugle persistance à occuper le trône, à grand renfort de tyrannies et d'illégalités, démontre une âme basse et une tête sans génie.

dans un but humanitaire, social ou politique, soit pour la félicité d'outre-tombe.

Les grands guerriers, plusieurs grands rois et empereurs, mille et mille fois, allèrent au trépas, à un trépas orgueilleux, comme dit lord Byron, et non moins méritoire que les sublimes expiations dont le Christ demeure un type incomparable.

J'aperçois donc ici Codrus, Curtius, Régulus, Léonidas, les Bourgeois de Caen, Affre, évêque, perdant froidement et résolument leur vie pour l'utilité de leurs frères.

Là, César s'écriant : « Je ne monte plus à cheval qu'à près la victoire ; je dois combattre, à pied et côte à côte, » avec ma dixième légion. »

Les ponts de Bouvines, de Taillebourg et de Lodi, quels théâtres magnifiques d'émotions et de sublimité ! Philippe-Auguste, saint Louis, Bonaparte à cheval, à la tête de la France, les traversent *en face de la mort*, en culbutant deux fois l'Angleterre, et en écrasant l'Autriche, pour sauver leur pays.

Ney, exténué de faim et de fatigue, les pieds dans la neige de Russie, un fusil au bras, défend la retraite, seul, contre une armée de cosaques. L'on peut voir encore le martyr dans cette même attitude ; entendez-le crier le lendemain de son exécution ¹, *ὦς δρῶντων βοᾷ* ².

Le roi, l'empereur donc, comme le commandant d'un vaisseau, comme la poule qui défend ses poussins, font face au danger jusqu'à mourir, et c'est là leur plus beau jour. S'il s'en trouve qui ne verraient ni n'agiraient ainsi, je les plains et je les prends pour *intrus*, menteurs à leur mission, pour de *vrais loups devenus bergers* !

¹ Allusion à la statue en pied du maréchal Ney, sur la place de l'Observatoire à Paris.

² Eschyle, les sept chefs devant Thèbes.

Charles X, Louis-Philippe... , devaient, ou bien refuser leur mandat, ou bien mourir à leur poste ; tant pis pour les assassins !

« Qui veut triompher dans une cause », dit le sage Machiavel, « doit s'imposer tous les sacrifices, celui même de la vie. » Ne semble-t-il pas que ce soit la règle invariable de Napoléon III, et aussi le secret du rang qu'il sait garder parmi les nations ?

Pour ces raisons,

« Cherchez qui vous mène,
« Mes chères brebis, »

car partout il faut un maître : à New-York, Lincoln ; à Pétersbourg, Alexandre ; dans un essaim d'enfants, un petit dictateur, sans lequel la partie n'est plus joyeuse. Les oiseaux émigrateurs, comme les hommes, se placent sous la conduite d'un chef. C'est toujours l'homme fort, l'homme de haute responsabilité, qui tient la tête. On a beau écrire qu'il est irresponsable, le poids de la situation n'en demeure pas moins tout entier sur ses épaules. L'autocrate de toutes les Russies et Charles Albert ne sont-ils pas morts de chagrin en voyant leur pays humilié ?

« *Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël ?* » s'écrient les Hébreux à la mort de Judas Macchabée leur chef¹ ; c'est ainsi que la ruche ne donne qu'un bourdonnement rauque et sinistre, dès que la reine-abeille est morte.

L'obéissance, le concert avec le chef, le *consensus*, tel est le vrai nerf de la nation. Si c'est un si grand bonheur pour un peuple d'être exonéré, affranchi d'un roi, heureuses sont la Pologne, la Sicile et toutes les Amériques !..... Il est plus vrai de dire que ces pays malheureux n'en sont

¹ Comment cet homme invincible est-il tombé, lui qui sauvait le peuple d'Israël ? (MACCH. I, 24.)

là que parce qu'ils manquent d'un monarque¹. C'est ce qui a fait dire à Charron, et à Tacite avant lui, qu'il faut remercier Dieu des princes généreux qu'il donne aux peuples en sa bonté, et qu'il faut le remercier encore quand il les livre aux tyrans. Je me borne à citer :

« Auquel cas il faut, avec patience et reconnaissance de » l'ire de Dieu, rendre les trois devoirs : honneur, obéis- » sance, vœux et prières, et se souvenir de ces choses, » que toute puissance est de Dieu, et qui résiste à la puis- » sance, résiste à l'ordonnance de Dieu. *Principium sum-* » *mum rerum judicium Dii dederunt; subdilis obsequii gloria* » *relicta est : bonos principes volo expetere, qualescumque* » *tolerare*. La loi et le prince ne doivent pas être obéis » parce qu'ils sont bons, mais parce qu'ils sont vrais, » c'est-à-dire, authentiques. »

Pour toute restriction, le moraliste se permet d'avancer que cet acte de justice, d'examiner la vie du tyran après sa mort, « c'est une usance juste, très-utile, qui apporte de » grandes commodités aux nations où elle s'observe, et qui

¹ La première vertu d'un prince c'est la force, la seconde la droiture, la pénultième la générosité, puis la bonté. Malheur au pays qui n'a qu'un chef débonnaire ! Louis XI, farouche et sanguinaire, n'est pris par aucuns pour un mauvais roi. La postérité équitable lui a tenu compte de ses actes comme chef.

Les princes qui ne sont que *bons*, *généreux* et disposés toujours à l'*immolation passive*, ne sont pas moins une calamité publique que les princes stupides, que les tyrans sanguinaires et que les capitaines, quelque inspirés qu'ils soient, quand ils le sont par la furie des conquêtes. Jean-le-Bon et Louis XVI, Charles XII et Napoléon 1^{er} furent également funestes à la race humaine. Leurs peuples les maudiraient, en confondant leur mémoire avec celle de Claude et de Charles VI, de Sylla et de Cromwell, si l'on n'était encore plus passionné pour l'héroïsme et la vertu, qu'avare de son sang et de sa vie propres. Ce que l'on ne pardonne pas à un prince, c'est l'humiliation de ses peuples par l'étranger.

» est désirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de
 » ce qu'on traite la mémoire des méchants comme la leur.»

Bien que, dans son aveuglement, Louis XIV se persuade que lui-même n'est point pour le pays, mais bien le pays pour lui, ce même Louis XIV eut son moment de grandeur, dans la responsabilité. « Si Villars ne sauve mon » royaume, je veux tout le premier m'ensevelir sous ses » ruines. Il n'est plus de Pyrénées, s'écria-t-il une autre » fois avec transport ! » Un chef, même abusif, est la colonne d'un empire ; qu'est-ce donc quand le prince est un homme fort dans toute l'ampleur du terme !

Puisque j'en suis à étudier et à mesurer les sommets de la grandeur humaine, je veux en finissant tracer la ligne de démarcation qui sépare le tyran odieux et vil du souverain magnanime et tutélaire.

Les fondateurs ¹ de dynasties, les chefs de races furent constamment des hommes simples et forts, des génies imprévus et hors ligne.

Que ces primats de l'humanité placent sur leur tête une couronne en litige ou délaissée, ou bien que l'armée les élève sur le pavois avant de les porter au trône, l'on ne saurait jamais, sans erreur et sans injustice, les confondre avec le tyran, dans la force du mot, horreur et fléau des nations.

¹ Le dicton castillan « aussi noble que le roi sauf l'argent » peut concerner deux individualités devenues roturières par un des procédés du forlignage. Un bon et honnête laboureur, un chef improvisé pour la défense du sol, valent mieux que des Hidalgos, pourvu qu'ils aient en partage l'honneur, la droiture et cette impulsion native qui porte aux actions d'éclat.

Quand le roi de fortune, ou le prince parvenu, sont une création d'eux-mêmes, à force de généreuse audace, de courage militaire et civique, de labeurs et de vertu, mieux valent mille fois de tels plébéiens nouveaux-nés de la gloire humaine, que les troncs vieux et pourris d'une noblesse décrépète et surannée.

Le chef de lignées régnantes, le fondateur de dynastie, est poète et créateur en matière de gouvernement et de politique.

Tandis que le tyran, avili et blasé par les vices et les crimes, prend la cruauté pour adresse et talent, l'arbitraire aveugle, pour science et habileté à dominer ses peuples et à les conduire; anneau rongé de rouille de la chaîne dynastique, il en prépare fatalement la rupture !

J'aperçois donc, d'un côté, Denys, Sylla, Tibère, Caligula, Néron et sa mère, Domitien, Cromwel, Commode..., Pierre-le-Cruel, Henri VIII, Charles IX, Henri III et leur mère...¹; de l'autre, Auguste empereur, Clovis, Pepin-le-Bref, Charlemagne, Frédéric II, les deux Napoléons, Méhémet-Ali.

Les premiers n'offrent à l'histoire que la honte de leurs cruautés et de leurs débauches; les seconds lui apportent leur glorieuse intensité.

L'on ne cesse d'abhorer chez ceux-là l'insigne et célèbre infamie de leurs crimes; chez ceux-ci resplendit constamment l'illustration par œuvres humanitaires, par élans civilisateurs et par aspirations à la vertu.

Les uns, enfin, pour tout ramener à mon sujet, sont dans la germination de l'humanité, l'ivraie, le rebut et le parasitisme impur; les autres le froment d'élection, les régénérateurs et propagateurs de toutes les séminalions prospères.

Je ne saurais clore plus dignement ce que j'avais à dire sur la plus haute expression de l'anoblissement humain, qu'on la nomme soit Empire, soit Royauté, qu'en rapportant littéralement les belles paroles de Plutarque à propos de Numa Pompilius :

¹ Si la craniomantie leur eût palpé le crâne, elle y eût vu la bosse du crime.

« Il fut un exemple et un témoignage frappant de cette
 » vérité que Platon, plusieurs siècles après lui, osa dire
 » sur le gouvernement, que les hommes ne seraient enfin
 » délivrés de leurs maux que lorsque, par une faveur par-
 » ticulière des dieux, la puissance souveraine et la philo-
 » sophie se trouveraient réunies dans une même personne,
 » et feraient triompher la vertu des attaques du vice. Heu-
 » reux sans doute l'homme vertueux ! mais heureux aussi
 » ceux qui entendent les paroles qui sortent de la bouche
 » du sage. Il n'a pas besoin d'employer contre la multitude,
 » la contrainte et les menaces ; ses sujets, qui voient
 » briller dans leur Roi le plus beau modèle de vertu, em-
 » brassent volontairement la sagesse ; unis ensemble par
 » les liens de l'amitié et de la paix, pratiquant avec fidé-
 » lité la tempérance et la justice, ils suivent cette conduite
 » irréprochable et heureuse qui est la fin la plus parfaite
 » de tout gouvernement.

» Le prince le plus digne de régner est donc celui qui
 » sait inspirer à son peuple une telle disposition et lui faire
 » aimer ce genre de vie ; et c'est ce que Numa sut faire
 » mieux qu'aucun autre Roi. »

Après nous être expliqué sur la source et l'origine de toutes les noblesses, sur le procédé de leur évolution et sur le mode d'extinction de chacune d'elles ; après avoir dit quelle est l'influence morale des princes et des grands sur la genèse psychique de l'humanité, il nous reste à dire un mot sur la patronymie. S'il pouvait entrer dans notre plan de traiter spécialement cette matière, nous devrions d'abord rechercher quel est le droit respectif de chacun des deux auteurs à dénommer le fils ; apprécier ensuite l'action du nom sur la carrière de l'individu et sur les destinées de la descendance, eu égard au respect dû à la patronymie ; à l'obligation de la préserver, de la conserver

intacte et pure quand elle est belle, de la rétablir dans sa valeur et son lustre dès qu'elle a subi quelqu'atteinte; à son maintien et à sa conservation, encore qu'elle ne soit ni éclatante, ni euphonique; au zèle, en un mot, qu'il faut mettre à exalter le nom. Le nom c'est un symbole, c'est un drapeau; quelque modeste que soit le nom qui est le vôtre, il vaut mieux que la livrée pseudonyme la plus brillante.

L'on voit des noms, modestes d'origine, devenir un sujet d'admiration et même d'envie pour des têtes couronnées¹.

Je dois me borner à exposer ici le strict nécessaire touchant l'effet de la patronymie sur la genèse humaine.

Ce que j'ai dit de la part proportionnelle de la femme dans l'engendrement, me conduit naturellement à la théorie des noms, et au rapport que le nom entretient avec la réalité des personnes et des choses.

S'il est admis que la question d'être se trouve intimement

¹ Alexandre porte envie à Diogène; Auguste admire Virgile jusqu'à regretter de n'être point lui; Néron fait assassiner les hommes éminents, dans son chagrin de ne pouvoir les égaler; Domitien, jaloux des conquêtes d'Agricola, de ce général pourtant si modeste, arrête sa marche triomphale et le fait mourir; un ami des lettres, enfant de l'antique Burdigala, Ausone, devient l'objet de l'admiration, des faveurs et de l'amitié de son élève impérial: Ausone et Gratien ne sont pas un sujet et son empereur, un précepteur et son élève, c'est le père et le fils, le tuteur et le pupille! Léon X est l'ami familier des gens de lettres et des artistes; Léonard de Vinci meurt dans les bras de François 1^{er}; Louis-le-Grand se montra tel, surtout en élevant à sa hauteur, les lettrés quels qu'ils fussent; Napoléon 1^{er} déclare que si Corneille eût vécu de son temps, il l'aurait fait prince; et cependant il meurt lui-même, comme Thémistocle et Jeanne d'Arc, victime de l'admiration curieuse et dépitée.

liée avec celle d'avoir un nom ; si l'institution féconde de l'état civil repose sur cette base ; si en matière scientifique , sociale , économique , etc. , être , sans avoir un nom , équivaut parfaitement à n'être pas , il s'ensuit que le nom possède une grande importance en matière génésique . Cette condition de nomenclature est regardée comme première et indispensable , dans la procréation de l'animalité domestique , en matière d'authenticité .

Pourquoi donc les mères sont-elles innomées dans la société humaine ? Seraient-elles inutiles à l'entretien de notre espèce ? leur action est-elle d'une valeur nulle dans l'éducation physique et morale de l'enfance ? Ne sont-elles pas au moins pour la moitié , dans le bien et le mal physiologique et psychologique de l'humanité ? Pourquoi donc ne point donner à de telles aptitudes , vertus et propriétés , la sanction du nom ?

Sans parler du sentiment moral qu'impose à notre espèce les mérites de *la mère* , l'élément maternel vaut bien la peine d'être représenté dans la patronymie .

Ce n'est point tout : si la mère est sans nom , elle ne saurait en léguer un à son fils : il arrive dès-lors que ce fils n'ayant que le nom de son père , n'est en possession nominale que de la moitié de ce qu'il faut pour caractériser , pour étiqueter son sang et sa lignée .

Cette claudication patronymique est pourtant le partage de toutes les nations autres que l'Ibérienne .

L'Espagnol , le Portugais et l'Arabe , observateurs calmes et réfléchis , tiennent , dans l'appellation du fils , le compte exigé par l'importance génésique de la mère . Ce trait ethnique n'est point sans une grande valeur morale . Chez ces nations la mère , en concourant à dénommer son fils , se déclare , pour ainsi dire , responsable et de sa genèse et de son éducation , pour la quote-part qui lui en incombe . Je

prends, dans l'élite de la science, en Espagne, un nom personnel : celui de Don Seco-y-Baldor¹ par exemple. Si ce modèle de dignité, de bonnes manières et de savoir, se nommait simplement Seco comme son père, sa mère, sans nom et forclosé de ses droits, voyant ses mérites ensevelis dans le silence et l'obscurité des gloires inconnues, cesserait de ressentir une joie aussi douce, une émulation aussi satisfaite, d'avoir coopéré à doter le corps social d'un homme de cette valeur.

Dans les pays où le père est en possession exclusive de léguer son nom à son fils, il paraît en être seul l'auteur influent et consacrer l'hérésie de l'intervention paternelle comme seule importante dans l'engendrement². Donc, la sagesse et la raison, d'accord avec la saine doctrine en matière d'hérédité corporelle et psychique, admettent hautement la mère à prendre, dans la dénomination du fils, la part proportionnelle, — ce serait trop —, la part égale, du moins, ce que lui imputent l'engendrement et l'éducation.

L'expérience quotidienne se trouve d'accord avec mes réflexions : n'avons-nous pas sous les yeux des exemples du retour spontané de l'équilibre entre les deux auteurs, pour dénommer le fils ? Le mari prend quelquefois la patronymie de sa femme pour l'unir à la sienne et la transmettre à ses enfants ; parfois aussi les enfants renoncent au nom de

¹ Professeur à la Faculté de médecine de Madrid.

² M. Pétinaud déduit de l'importance respective des sexes, comme effet croisé du géniteur à l'engendré, une raison de nomenclature. A ce titre, au dire de cet habile génésiste, « le fils » devrait porter le nom de la mère, et la fille celui du père ; c'est ainsi que M^{me} de Staël serait la véritable continuation de Necker. »

Mais d'abord, l'effet croisé en question est-il constant, uniforme, évident ? En second lieu, n'y a-t-il pas injustice à exclure le co-géniteur dont la participation, pour être la moins intense, ne laisse point, pour cela, que d'être réelle ?

leur père, pour prendre celui de leur aïeul maternel ¹, quand le nom de leur père est déshonoré, ridicule ou seulement moins bien porté.

Si la raison souffre de l'insuffisance nominale, si la morale s'attriste de la nécessité des permutations patronymiques, que dire de ceux qui quittent leur vrai nom, le nom de leur père, pour prendre celui d'un lieu? Que dire aussi du légataire d'un nom, quelque beau qu'il soit, qui, pour le porter plus léger, le débarrasse du nom paternel?

De tels actes sont déshonnêtes à l'endroit du père, men-songe de lignée et méfait à la piété filiale, surtout si le père fut correct et irréprochable.

Il en est qui font ainsi le voyage de la vie, avec un nom d'emprunt à leur passeport; chacun a ses raisons, res-

¹ Le père de l'abbé Sicard se nommait Cucurron : en renonçant à ce nom pour adopter la patronymie de sa mère, l'illustre bien-faiteur des muets a manqué de courage, peut-être aussi de justice, ou du moins de convenance. Il eût donné sa vie pour son père, et il craint d'en porter le nom. Cette épreuve était donc, pour le grammairien de la mutité, la plus forte des épreuves. Quelque enfant, sans doute, l'ayant agacé sur cette appellation, la lui fit haïr.... J'oppose à cette faiblesse relative d'un homme de génie, la réponse que fit un industriel de Bordeaux, d'un nom ingrat, M. B...., à celui qui l'engageait à le changer : « Mon père le portait avec honneur, dit-il, je m'efforce de l'imiter; dans ma descendance, quelqu'un peut-être le mettra en relief, qu'il soit donc maintenu, ce nom, jusqu'au jour où quelque malheureux l'aura profané; ils pourront le changer alors, je le veux bien ! » Mais aussi, pourquoi les nomenclateurs originels, pourquoi le donneur du premier nom imposent-ils la lourde charge d'un nom ridicule? Ils ne réfléchissent point à quelle épreuve morale ils soumettent des lignées entières. — Il en est d'un nom euphonique, comme d'un beau sang et d'une genèse heureuse. C'est de la bienfaisance envers les générations.

Les Hébreux furent magnifiques dans leur patronymie. Nous sommes misérables dans la nôtre.

pectons le voile mis sur un passé qu'il est dur peut-être d'avouer.

A moins donc de raisons valables, l'authenticité génésique et la morale exigent le maintien, la religion même du nom paternel ¹.

Si l'on vendait ou si l'on déclarait aux administrations un cheval de quelque mérite sous un pseudonyme, soit individuel, soit de lignée, ce serait erreur à la chose vendue, abus de confiance, et motif à répression.

Est-ce qu'un homme n'aurait pas l'importance, soit individuelle, soit génésique, d'un cheval ?

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE MÉTENSOMATOSE OU D'INNÉITÉ

Nous venons de parcourir le vaste champ de l'humanité, indifférent à tout, mais inquiet pour la préservation et le perfectionnement de notre espèce. L'homme nous est apparu réduit aux proportions de l'ovule et déjà marqué du timbre de ses auteurs.

Il a marché devant nous et grandi sans perdre aucun trait du signalement originel ; marquant de ses pas les pas de ses aïeux, il se montre tour-à-tour hideux et sublime, apollonique et contrefait, valide et entaché, normal et cachectique.

Savante et avancée dans la genèse de la brute, la société vient d'être jugée comme rétrograde, caduque et surannée dans la question de sa propre descendance. Le cancer et la strume, la pellagre, les abaissements divers et la folie, se

¹ L'on jugera comme étant plus qu'une erreur à la personne, l'introduction illégitime et adultère dans une famille d'un sang vil et de bas étage,

trouvent en sémination continue; leur germination est permanente, et la moisson en surabonde, sans que nul y prenne garde. Et cependant, on se passionne sur le perfectionnement des animaux d'écurie, de basse-cour et de bercaïl.....

Une satisfaction nous reste, c'est que nous possédons l'aptitude à recueillir, dès que nous le voudrons aussi sérieusement pour nous que pour la bête, les traits épars et disséminés de l'antique noblesse de l'humanité ¹.

Ainsi que la matière cosmique demeure en réserve dans les espaces éthérés, prête à s'aggréger pour remplacer les astres qui s'éteignent ², ainsi la matière animale, la matière humaine première, est là, permanente, neuve, pleine de vie et palpitante; il suffit de la manier encore et de la remettre au moule. L'homme alors, épuré du vieux levain, renaîtra brillant et moral; ses lignées se referont compactes, radieuses et d'une invariable fixité.

Comme un dernier gage de mon attachement et de mes efforts à restaurer l'espèce, je vais, à la faveur d'un exemple familial, mettre en relief la loi de métensomatose, dite vulgairement *loi d'innéité*, depuis M. Lucas.

Supposons que l'empereur Soulouque, nègre primitif et fortement caractérisé, puissant par la richesse, ayant par

¹ Oublions toutes les vertus françaises et ne parlons ici que de l'intrépidité: il faut être Gaulois pour fournir la mesure de notre audace dans les combats et à la chasse au lion et à la panthère.

Quelle civilisation pourrait montrer des hommes capables d'attaquer le lion face à face et l'œil dans l'œil?

C'est pourtant ce que le Français, en Afrique, ne cesse de faire en manière de distraction, ou comme bons offices à l'Arabe pasteur.

Un tel sang impose l'attachement et le respect; ne souffrons point qu'il s'avilisse et disparaisse.

² Alex. de Humbolt, *Cosmos*. : Étoiles disparues, étoiles nouvelles, aérolithes, sacs de charbon, matière cosmique, éther.

conséquent le choix , prétende faire disparaître de sa lignée ses cheveux crépus , sa noirceur et tout le patrimoine physiologique qu'il tient de Cham , son ancêtre ; pour y parvenir , il commencera par épouser une Géorgienne , une Finnoise , ou bien la noble Polonaise ;

Il proscrira de sa descendance immédiate et successive , tout mariage avec nègre ou mulâtre , quelle qu'en soit la teinte. Il prescrira , au contraire , des alliances choisies parmi les types caucasiens les plus beaux et les plus purs.

Que sera-t-il après advenu , un certain nombre de générations entées scrupuleusement de caucasien sur nègre ? C'est que le nègre aura disparu de sa propre lignée , comme il advient dans le procédé hydraulique du déplacement des corps : ainsi , dans cette postérité des Soulouques :

« Le masque tombe , le nom reste ,

« Et tout le nègre a disparu. »

Si , pour la vérification et la contre-épreuve , le caucasien de création factice aspirait à redevenir nègre en sa postérité , jamais noirceur , etc..... plus splendide après une série inverse de substitutions fidèles.

L'on vient d'assister à la génésie du caucasien à partir d'un nègre et réciproquement.

L'on peut tout aussi simplement être rendu témoin , de l'évolution , du charme et de la beauté physique , de la perfection intellectuelle et morale , et de l'intensité sanitaire , à partir de la laideur , de la difformité , de l'aliénation , du crime , de la maladie , et réciproquement.

Une lignée de félons , d'aliénés ou de cancéreux , veut-elle donc se dérober , se soustraire à elle-même et déjouer sa propre destinée ? Qu'elle cherche partout dans le sexe opposé la vertu , l'aptitude intellectuelle ou la complexion les plus contradictoires à son vice , à sa défaillance , à sa

maladie. Dès-lors, la déplorable dégradation, vieil attribut de cette lignée, ne pourra bientôt plus la concerner. Je nomme ceci innéité forcée, par opposition à l'innéité accidentelle ou intermittente : la première est mieux portée, comme seule fixe, solide et de bon teint.

Mais je vous en conjure, si vous ne voulez perdre vos soins et vos peines, lèguez à vos héritiers, à titre sacrosaint, l'ordre formel de ne jamais forligner de ces sages mesures : par l'introduction en leurs veines, d'un sang similaire, « tous les caractères de vos maux primitifs feraient dès-lors sur eux un retour impétueux. »

Ainsi, dès que la race humaine aspirera, comme anthropogénie, à se rapprocher de son prototype idéal, dès qu'elle voudra revendiquer ses titres de noblesse intellectuelle et morale :

Dans un appel éclatant à la jeunesse belle et forte, valide et honnête, espoir de l'avenir et seule continuatrice digne de l'espèce,

Elle devra, par l'organe de sa plus haute représentation religieuse, administrative, scientifique et morale¹, motiver, formuler et mettre au grand jour les données suivantes :

¹ Si l'on prenait dans Voltaire, dans Montesquieu et les rationalistes de leur trempe, ce qu'ils disent de grand, de lumineux et juste, en politique, justice et philosophie morale, on en formerait, sans aucun effort, un code monumental de direction et de sagesse au profit de la race humaine. Je ne tairai point plus tard mon sentiment dans la question de foi religieuse; pour l'instant, nous sommes sublunaires, terre à terre et purement hommes.

Je dis à cet égard et pour tous sujets qui n'ont point d'autre portée, que dans la confection des lois et des institutions en général, l'on ne s'inspire point assez de l'enseignement des philosophes, des savants, des physiologistes et des médecins; s'il en était autrement, la liberté d'esprit dans le crime et dans les actes civils, d'où suit la capacité légale, la convenance génésique ou

1° En exalter la valeur morale, — en haine de l'impiété, de l'injustice, de la perfidie et de l'oubli coupable de soi-même. En conformité des prohibitions et des ordonnances de tous les codes moraux et religieux à partir du Décalogue mosaïque.

2° En exalter la valeur intellectuelle, — en haine de toutes les défaillances de l'esprit : ignorance, apathie, inaction, préjugés, fatalisme, routine, crédulité en la pseudo-science et aux choses occultes ; en haine aussi de tous les autres travers intellectuels.

3° En exalter la valeur physique, — en haine des maladies, des défauts et des tares qui la déshonorent : comme cancer, strume, laideur, folie, épilepsie, gibbosité, claudication, sens obtus, crétinisme, etc.

D'où il suivra : que les sentiments généreux qu'on aura fait éclore dans leur cœur,

Que le droit sens et le goût exquis que l'on aura fait naître dans leur esprit,

Que le sentiment du beau plastique dont on aura orné leur imagination,

procréation, la peine de mort, etc., s'éclaireraient d'un jour nouveau.

La formule et la lettre, l'administratif et l'officiel purement, tuent ;

L'esprit, la raison, la notion spéciale et le sens philosophique, seuls, pourraient et sauraient vivifier.

Rationnellement, j'éprouve un charme infini à lire, par exemple, les lignes éparées dans Voltaire, sur la peine de mort, avec épigraphe « *Erudimini qui judicatis.* »

Il demande : si l'on a toujours achevé de voir parfaitement clair dans toute affaire capitale ; si c'est le manque de pain qui fait que l'on supprime un homme ; si cet homme ne devrait pas être contraint d'employer ce qui lui reste de forces à faire vivre les enfants et la veuve de sa victime ; s'il ne purgerait pas plus utilement sa peine dans les travaux officiels : canaux, routes, etc.

Innés aux deux sexes, grâce à ces efforts constants, au calcul de prévisions et de combinaisons sages, en vue de la progéniture, — leur inspireront par un effort commun et synergique la recherche du beau, du bien, du simple, de l'honnête, du loyal, du méritant, du parfait pour l'union des cœurs.

Tel est le foyer de gravitation d'où l'homme ne saurait jamais fuir par la tangente, sans se dégrader et sans jeter dans la boue ce diadème de royauté que Dieu lui mit au front en souriant à la création miraculeuse de son genre humain ¹.

Nous nous jugeons malheureux et déclarons n'avoir point traduit notre pensée, si tout ce qui précède ne vient converger et se condenser dans cette conclusion sommaire :

L'éclosion et l'héritage des maladies soit organiques, soit mentales,

Ceux des défectuosités corporelles et des travers moraux, contrôlent et sanctionnent les mauvaises séminations en matière de physiologie et de psychologie.

Cet énoncé grave et solennel constitue :

a. La dominante, dans les maladies humaines et dans l'art de les traiter ;

b. La dominante, dans la morale et dans l'administration des âmes ;

c. La dominante, dans l'apparition des délits et des crimes et dans leur répression judiciaire.

Il doit suffire aux jeunes hommes et aux jeunes filles préoccupés de la genèse de leur descendance de s'armer de cette donnée cardinale pour devenir capables :

¹ *Genes.* cap. 1, vers. :

27. Et creavit Deus hominem ad imaginem suam: ad imaginem Dei creavit illum.

31. Viditque Deus cuncta quæ fecerat: et erant valdè bona.

1° De réduire le nombre des souffrances humaines à celui des maladies aiguës, physiques, mécaniques et en quelque sorte accidentelles, seul côté par lequel l'art médical se montre de quelque valeur. Il est, cet art, plein d'inertie et d'impuissance dans les maux héréditaires, diathésiques et chroniques ¹.

2° De faire éclore en leur descendance une droiture de cœur native, héréditaire et par conséquent solide, qui permette de substituer au précepte rigoureux et comminatoire une morale doucement persuasive et tempérée.

3° De produire enfin l'évolution de peuples imbus d'équité fraternelle et d'un attachement respectueux au droit d'autrui de vivre et de posséder; — de là une police moins

¹ Nonobstant cette déclaration, le lot de l'art médical demeure immense; et cet art est en première ligne entre les arts salutaires à l'espèce. Il lui reste ce champ qu'un seul homme ne parcourt jamais qu'à grande peine. Pour cela, ne lui faut-il point pour véhicules les lettres et toutes les sciences? L'art efface n'a-t-il point comme subdivisions le vitalisme dynamique et fonctionnel des pyrexies; la métaphysique des épidémies; la physique des maladies infectieuses — endémiques; la chimie des empoisonnements, des antidotes et de l'art pharmaceutique; les lésions chirurgicales, les inflammations avec cri de l'organe souffrant, mises en regard des traitements généraux et des soins locaux: kina, opium, bains, mercure, fer, digitale, réfrigérations, émissions sanguines, expectation; les accouchements, la médecine légale, toute la chirurgie? N'a-t-il pas, enfin, la mission de soulager les douleurs incurables et d'allonger toute existence rendue précaire par l'héritage des maux contradictoires aux efforts décisifs de l'art?

Je suis donc bien éloigné de parler contre mon art et de renier le précieux enseignement qui m'en fut donné dans l'illustre école de Montpellier; cela non, mais je redis énergiquement après Cabanis: « Fabriquez-nous, procréez-nous de bons organismes et » de bons viscères, et nous nous chargeons de prolonger vos » existences jusqu'au terme naturel de l'extinction! »

anxieuse et moins absorbée à prévoir les attentats, et un droit criminel moins condamné à faire vivre des lois afflictives et sanguinaires.

C'est ainsi que les maladies diathésiques et constitutionnelles, que l'abaissement intellectuel, physique et moral, et que la criminalité constituent avec l'art médical, les codes moraux et les lois infamantes, une pétition de principe en permanence, un cercle horrible que l'on ne peut rompre et d'où l'on ne sortira qu'à la faveur d'une *régénération réparatrice* et de la *sémination de germes purs, nobles et généreux*.

ART. VIII.

COROLLAIRES.

En finissant, il importe de se recueillir et de rentrer en soi-même pour y trouver l'esprit et le résumé de ce qui précède.

Afin donc de se remettre en mémoire les points principaux de ce débat, il faut rechercher les traits fugitifs, qui ont, en quelque sorte, éludé l'argumentation, prendre çà et là les formules les plus caractérisées et offrir les uns et les autres, sous la forme aphoristique :

1. Le sentiment inspirateur, la pensée philosophique dont je n'ai pu me séparer, c'est le navrant déplaisir qu'éprouve l'âme droite et réfléchie à l'aspect des difformités, des vices et des maladies que nous transmettons à la descendance.

2. Ce qui, en matière d'hérédité, devrait nous surprendre, ce serait qu'entre le fils et ses auteurs il n'existât aucun lien de ressemblance. En la physiologie de l'homme non moins qu'en celle des animaux et des plantes, le tiers engendré ne cesse de revêtir les qualités corporelles et mentales, l'instinct, les allures, le port, les teintes, les carac-

tières, en un mot, spéciaux et généraux, propres aux ascendants.

3. La dissemblance que l'on remarque entre un fils obscur et ses auteurs illustres, n'est qu'illusoire : des regards irréfléchis ne tiennent pas un compte exact de circonstances extérieures et purement accidentelles qui, sans être le génie, lui servent d'aliment et de ressort. La virtualité du génie est transmissible, les milieux qui l'excitent et l'alimentent ne le sont pas.

4. Le fils d'une ou de deux illustrations deviendrait bien souvent un homme illustre, s'il ne se laissait trahir par une présomptueuse oisiveté ; irrésolu dans la mission difficile de continuer ses auteurs, il en abdique la responsabilité :

*« Jouir tranquillement de beaucoup d'années de gloire,
« Haine au travail que suit une longue mémoire, »*

telle est la devise de l'enfant gâté de l'homme illustre.

5. Les conditions diamétralement contraires permettent de concilier la naissance d'un fils, qui sera illustre, avec l'apparente vulgarité de ses auteurs : c'est à ce titre que sainte Monique est la mère de saint Augustin ; qu'un sculpteur et qu'une accoucheuse demeurent logiquement les dignes auteurs de Socrate ; et que Shakespeare, fils d'un marchand de laine, et Molière celui d'un tapissier, sont devenus deux illustrations sans égales.

6. La race déchoit et dégénère par l'inoculation des vices majeurs des générateurs sur l'engendré : la strume, le cancer, les grands névrosismes, l'aliénation, l'épilepsie, etc., la félonie préméditante et criminelle qui pousse aux forfaits divers et surtout à l'homicide. J'ai hâte de dire que ces empoisonneurs de la race humaine pèchent plus, en tant que procréateurs, par ignorance que par malice et dépravation ; il faut donc les instruire et les convier à s'abstenir.

7. *La sélection passive est indigne de l'homme : il faut être la brute pour y souscrire. Nous n'impressionnerons jamais l'homme que par action déterminante ; tout ce que l'on peut donc , c'est l'éclairer, le moraliser et l'avertir sur l'importance de l'élection connubiale, et sur le compte qu'il doit à sa conscience et à ses enfants, à Dieu et à la société, de l'usage d'un droit et de l'accomplissement d'un devoir.*

8. La race doit aussi son abaissement à l'abjection des mœurs, aux prostitutions, aux célibats.

Mort de l'enfant illégitime, soit par omission, soit par action violente ; infraction de la loi matrimoniale, quant au nombre des enfants ; célibats divers, entre lesquels plusieurs ne méritent aucun blâme. Ces derniers sont : le célibat involontaire, le célibat par renoncement généreux qui répugne à propager les vices radicaux ; enfin, le célibat sacerdotal et celui des filles pieuses, que d'ailleurs nous avons jugés comme exerçant une action bienfaisante et salutaire sur les maux de l'humanité.

9. Tour-à-tour victime ou tyran, martyr ou bourreau, une moitié du genre humain ne cesse de mettre l'autre à la torture et d'en verser le sang, sans autre raison que de lui imposer ses convictions et de la subjuguier à ses sentiments : *crois, suis, obéis, ou je te tue !*

10. La guerre, l'inquisition et les supplices, l'abus de la force, les captations et la ruse sont les arguments de l'iniquité, de l'ignorance et de la dépravation.

11. La science et la raison, la droiture et l'équité, calquées sur le sentiment de Dieu et sur l'axiome par excellence : « Aidez et aimez-vous les uns les autres, » valent mieux que l'artillerie, que les proscriptions et que les perfidies diplomatiques.

Sous les rapports physique, intellectuel et moral, les nations grandiront en raison de leur accord à mettre en commun leurs lumières, ainsi que leurs intérêts commer-

ciaux et judiciaires. En conséquence, j'appelle de mes vœux les plus ardents, des traités internationaux *sur l'enseignement*, sur la vulgarisation universelle du système métrique, et sur l'unité de mesures et de monnaies, non moins que sur l'homogénéité du régime télégraphique et postal. On se fera d'autant moins la guerre, que l'on disposera de moyens plus nombreux de s'expliquer et de s'entendre : — cela même serait un pas vers la fraternité universelle.

12. L'esclavage et le cannibalisme sont, avec l'assassinat et les crimes, la plaie la plus hideuse de notre espèce.

L'esclavagiste, sous le masque humanitaire, rachète les prisonniers noirs des mains des cannibales : à l'entendre, il accomplit un acte de bienfaisance ; saint Vincent-de-Paule, dans la régence d'Alger, entendait autrement le rachat des captifs.

13. La question de l'esclavage et du cannibalisme trouve sa solution parfaite dans l'Évangile :

Le prêtre se charge volontiers des voies et moyens préventifs de tels forfaits auprès des cannibales.

14. La religion, dans le grand, dans le vrai sens du mot, est un levier puissant pour le fonctionnement civilisateur ; son action salutaire s'adapte, avec succès, aux grandes entreprises, ayant pour objet la morale publique et le bien-être social.

15. Autant les professions et les vocations humanitaires sont favorables à la race humaine, autant sont fatales à son développement celles qui n'ont d'autre but que celui de l'exploiter : considérez, d'un côté, les effets de la taverne, des spectacles, des jeux aux cercles et à la corbeille... ; de l'autre, les efforts moralisateurs de l'enseignement et du sacerdoce, et l'intervention des arts utiles et secourables : jurisprudence, agriculture, médecine, célibat humanitaire.

16. Le possesseur parcellaire se trouve rationnellement

et de fait tenu à des obligations qui prouvent que la terre est toute à tous, et au premier chef, banale et usagère comme l'eau, l'air, la force publique et la justice.

17. Sur ces principes devraient se fonder des lois agricoles rémunératrices d'un travail rural rendu obligatoire, et capables, en créant l'abondance dans la mesure du possible, d'assurer les subsistances : telle est la source de la consolidation du sang humain, de la paix et de la moralité.

18. Le patriarche Joseph, le roi Salomon, l'empereur des Chinois, Charlemagne, Louis XII, Henri IV, Louis XVI, le prince Louis-Napoléon, ont fait preuve du sentiment tellurique sans lequel un ministre, un roi ne sauraient gérer ses États et gouverner ses peuples en bon père de famille.

19. L'air, l'eau et l'aliment de nécessité première, le sel marin, ainsi que les sels alcalins et ferrugineux, sont les agents primordiaux pour l'entretien de l'existence. L'air méphitique, l'eau radicale ou absolue, non moins que l'eau putrescente et la privation des sels de la mer, en arrêtant le fonctionnement vital chez l'individu, altèrent et compromettent l'évolution de la descendance :

Denrées à bon marché, sel marin à vil prix, afin que la consommation en devienne facultative pour l'homme, pour les animaux et pour l'amendement des terres.

20. Les bras manquent à la charrue ; beaucoup de consommateurs ; producteurs rares ; le quotient alimentaire devient, de jour en jour, plus réduit et plus cher. Pour ces raisons, je baise la main calleuse du cultivateur laborieux et honnête ; et je sens mon front s'assombrir et se froncer à la vue de l'homme avili aux fonctions sociales les plus basses. Jamais d'un bon laboureur, de l'homme rural et attaché de bon cœur à l'élevage de la bête, vous ne ferez un espion ou quelque chose de plus vil encore. Il vous faudrait auparavant l'abrutir à la fainéantise urbaine.

21. Quel avenir est réservé aux populations dont les contingents annuels, comme aptitude au service militaire et validité, se trouvent absorbés, dépassés même, par les besoins de la guerre... ?

Cette cause toute seule suffirait au dépeuplement, alors même qu'elle ne se produirait pas constamment soit sur les sols stériles, soit en pays manufacturiers.

Quand advient cet affaiblissement de notre espèce, les hommes débiles et dégénérés, ne pouvant plus déchirer la terre avec violence, s'en vont demander pâture aux arts des villes, et offrir au luxe le reste de leurs forces.

22. Les travaux officiels font à l'agriculture une concurrence désastreuse ; il faudrait les interdire à l'homme des champs, et les réserver à cette partie de l'armée qui est habile dans les arts, comme à celle qui ne se trouve point retenue par les soins obligés de la guerre. Telles furent les armées romaines ; telles sont constamment les armées moscovites et même les nôtres sur les terres de nos conquêtes.

23. Le plus puissant et le meilleur des princes est celui qui place sa force dans l'agriculture, sa popularité dans le bien-être des masses, et son prestige dans le vasselage grand et majestueux que, sous l'œil même de Dieu son suzerain, il exerce sur ce beau domaine de France !

« C'est un but immense de rendre toute révolution impossible, en satisfaisant les intérêts généraux ; de ménager les ressources du pays, et d'organiser ses forces de manière qu'au jour du danger, la France eût montré au monde le spectacle imposant d'une nation indomptable par l'union de ses enfants, par l'accumulation de ses richesses, par la vigueur de ses institutions ¹. »

24. L'homme s'ignore et se méconnaît ; il répare les races domestiques, il les appelle à des perfectionnements

¹ *OEuvres de Napoléon III*, t. II, p. 44.

splendides, alors que dédaigneux de lui-même et sans nul souci de sa race propre, il en aperçoit et en subit, avec la résignation du fatalisme, l'avilissement et la déchéance.

25. Le pouvoir ne saurait jamais introduire dans l'armée des recrues fortes et belles, sans s'attacher au préalable au recrutement de la nation.

26. La métempsotose et les innéités heureuses sont aussi facilement admissibles pour l'espèce humaine que pour les plantes et pour les animaux ¹.

27. En ce qui touche l'humanité, le levier d'action pour l'élimination des vices et l'introduction des qualités, c'est la morale.

28. L'Europe, la nation française en particulier, nous montrent le phénomène ethnique de deux triages parallèles :

C'est, parmi les jeunes hommes, pour la marine et pour l'armée, c'est-à-dire pour le danger : parmi les jeunes filles, pour le mariage....; voilà pourquoi la femme, en Europe, demeure le principal soutien de la race.

Après extermination par guerres entre races, les femmes aborigènes qu'épargne le vainqueur, deviennent à l'insu de ce dernier, la source d'un sang nouveau, puissant et belliqueux qui rajeunit l'espèce : ce mélange de sangs virils et choisis est la *fontaine de Jouvence* de l'humanité.

29. Les aspirations au bien, au beau, au juste n'ont pas entièrement disparu parmi nous : les honneurs en reviennent surtout à la femme : constamment religieuse, honnête et généreuse ², elle réclame ces qualités de celui qui la rendra mère; c'est un élément de plus de sa part, au profit de l'humanité.

¹ Voir la note à propos du 7^e corollaire, ainsi que l'emprunt fait à M. de Quatrefages, p. 29.

² Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme; « vous voyez cent frères ennemis contre une Clytemnestre ».

(VOIT., *Dict. philos.*, p. 88, éd. 1784.)

30. Qui voudra soutenir l'espèce , la guérir ou la perfectionner, loin de tout sacrifice à la grosse dot , doit prétendre aux charmes du cœur et à la perfection du corps, en familles et lignées d'où la santé , le courage et l'honneur se montrent inamovibles.

31. Quand les princes et les grands ¹ , qui sont la représentation collective et comme la tête de l'humanité, prétendront , soit en conjurer la ruine , soit en exalter les destinées physiologiques , ils devront , pour parvenir à leur but , vêtir , à l'égard de la société , les qualités du bon père de famille ou du grand patriote. Eux seuls , éclairés par l'art authentique et secondés par le sacerdoce , réunissent aptitude , autorité , efficacité pour le perfectionnement des peuples.

32. Un couple doué des qualités les plus belles , enfantera des qualités plus belles encore.

33. Un des plus grands dangers que puisse courir l'engendrement , consiste dans les mariages consanguins ² entre défectueux. Les maux les plus imprévus , les innéités vicieuses et les *atélies* diverses en sont le résultat familial ; tels sont : la surdi-mutité , le trou de Botal en permanence , l'épilepsie , les strumes , la folie , etc.

¹ Paré , édit. Malgaigne , liv. V , p. 53. « Or , nature désirant que son ouvrage fût immortel , a excogité à l'exemple d'un sage fondateur de cité , qui ne regarde pas seulement pour l'heure qu'il a bâti , mais comme elle puisse se conserver à jamais , ou du moins pour un long temps. »

² « Les lois religieuses et civiles prohibent , et cela avec sagesse ,
» les mariages entre parents jusqu'au 4^e degré inclusivement ,
» tandis que les fils d'incestueux n'héritent pas , leurs auteurs sont
» punis du bûcher ou tout au moins de la mort. »

(DOMAT : *Lois civiles* , t. II , p. 462.)

Les chap. XVIII et XX du Lévitique contiennent , sur la matière , des prescriptions aussi curieuses que complètes. Nul législateur n'a , sans doute , épuisé la question comme l'a fait Moïse.

34. C'est une loi, dans l'animalité domestique, que la fécondité s'y montre en raison directe de l'hétérogénèse ou aliénigénération ; c'est-à-dire, qu'elle est en rapport direct avec l'engendrement entre individus de même espèce, dégagés de tout lien de parenté, toutes choses d'ailleurs égales, comme santé, etc.

35. Les alliances, dans la vieillesse, donnent des enfants tristes et décrépits dès leur naissance, et qui jamais ne seront des hommes. Il convient d'éviter, à tout prix, les alliances entre maladies analogues ou similaires, ce qui produit des maux élevés à la deuxième puissance.

36. Pour ce qui est des maladies d'espèce différente, herpès et névrose, goutte et rachitisme, s'ils ne se multiplient l'un par l'autre, du moins, il est prudent de ne point les allier, car il demeure éternellement vrai de dire que : *mal par mal, donne mal.*

37. Si le taré vient à s'allier au valide, le plus intense des cogéniteurs prévaudra d'abord ; mais, par la suite, selon que les alliances seront normales ou entachées, la lignée se relèvera indemne de la contamination primitive, ou bien elle s'abîmera sous ses ruines.

38. Si les deux générateurs offrent l'exemple de défec-tuosités similaires, ou bien celui de l'exagération de certains traits aux mêmes organes, comme gros yeux, grand nez, teint identiquement prononcé, leurs produits formeront caricature.

39. Il en est de même pour les qualités du cœur et de l'esprit ; les défauts ou les qualités similaires, dans les deux géniteurs, prendront chez le tiers créé le caractère de l'exa-gération défectueuse ou bien celui de la perfection.

40. Néanmoins, le rachitisme d'une part, une trempe forte de constitution de l'autre, pourront donner une moyenne suffisante et même correcte. C'est à la série successive d'élimi-ner tout prétendant rachitique ou simplement lymphatique.

41. De même, un homme exalté d'imagination et une femme froide et apathique, pourront donner leur moyenne pleine de sens et de sagesse.

42. « Chez l'engendré, la tardive apparition du vice » héréditaire annonce que si le générateur entaché eût fait » choix d'un type très-normal, le trait héréditaire aurait » pu s'évanouir. »

43. L'homme ne cesse de tuer sa race par la guerre¹, par les célibats, les prostitutions et surtout par son laisser-aller coupable à transfuser dans les veines de sa descendance, le poison de ses défauts, de ses vices et de ses maladies.

44. Labruyère a dit, et le simple bon sens proclame : « qu'entre les façons diverses de donner la mort à l'homme, il n'en est aucune qui ne mérite réprobation ».

45. A l'exclusion absolue des animaux en liberté, la race humaine possède le secret de naître dépravée, perfide, portée au meurtre d'elle-même et au cannibalisme.

L'on a dit des loups, qu'entre eux ils ne se mangent pas ; peut-on en dire autant des hommes ?

Le genre humain tout seul s'engendre obtus, taré, contrefait, malade, criminel, fou ; s'il n'y prend garde, plus il ira, plus il s'égarera dans ce dédale de *cucogénèse*.

L'homme, qui connaît tout, ne reconnaît pas ses torts contre lui-même. Les animaux riraient vraiment d'orgueil et de pitié, s'ils pouvaient jamais nous juger².

¹ Les arcs de triomphe, marquent aux nations la voie qui les conduit à la tombe.

² L'homme est trop petit, il a la vue trop courte pour apercevoir nettement Dieu ; dans son illusion, il agit, il abuse, devant Dieu, comme si Celui qu'il ne peut voir perdait par cela son droit d'être.

L'homme est trop grand pour être nettement aperçu de l'animal ; dès-lors, par le fait d'une deuxième illusion, il agit, il abuse devant la bête, comme s'il était sans témoin.

Ni l'insaisissable grandeur de Dieu, ni l'innocente cécité de la bête, ne sauraient soustraire l'homme à la responsabilité du devoir.

46. Le cheval, ce second terme constant de mes comparaisons, n'est soumis dans l'arène à toutes sortes d'épreuves et comme vitesse et comme docilité, comme orthomorphie et comme aptitude et force spéciale, d'épaules, de jarrets, de poumons et de cœur, d'émulation, d'audace et d'intrépidité, que pour nous donner la mesure de sa valeur génésique.

47. Combien d'hommes devraient subir le déni de leur reproduction et la condamnation à l'éternelle stérilité, si pour être admis à l'honneur de la paternité, l'on exigeait d'eux la part la plus minime que l'on exige du cheval, à partir du travail, du devoir et du respect de l'autorité.

C'est pourtant sous l'œil du gouvernement et d'après ses encouragements et ses ordres que l'on arrive à prohiber les propagations vicieuses dans l'animalité domestique.

48. L'échafaud, pour me borner à ce seul trait, serait plus rarement dressé, et il pourrait, peut-être, finir par disparaître, si l'on observait pour la genèse humaine la centième partie des mesures que l'on prend pour celle des animaux.

Coupables donc à l'endroit du sang et de la race, reconnaissons avec la grandeur de nos torts les torts de nos aïeux, il s'ensuivra pour la descendance les plus précieuses immunités et les plus beaux privilèges.

49. L'histoire des sociétés soit antiques, soit moyennes, soit récentes, nous révèle que le progrès civilisateur ne cessa jamais d'obéir à la loi des intermittences : c'est la rotation des temps qui ramène toujours à nos yeux des phases périodiquement semblables.

La métempsychose et la régénération de l'humanité, devenues loi, possèdent la clef et le secret d'un progrès encyclopédique vraiment ascensionnel et exempt d'interruption.

50. L'humanité dans sa triple essence, soit qu'elle pré-

tende guérir ses infirmités et réparer ses ruines, soit qu'elle veuille atteindre aux sublimités de sa destinée en se montrant enfin digne d'elle-même, doit comprendre que son remède, que son levier d'action sont là, sous sa main à côté du mal.

51. Après avoir exercé, durant trente années, le métier de guérir et voyant mes efforts expirer fatalement devant l'incurabilité des maux constitutionnels, diathésiques, héréditaires et transmissibles, énumérés souvent en ce travail, j'ai souhaité de dire le dernier mot de mon insuffisance, d'exonérer mon art que l'on somme d'accomplir une tâche impossible, et d'affranchir la descendance du legs funeste du cancer, de la folie, de la strume, des passions basses et de la déraison.

J'ai voulu avoir l'honneur d'articuler la parole la plus féconde, la plus grave et la plus solennelle de la thérapeutique médicale ;

Charger enfin la descendance, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, de substituer l'hérédité, saine et prospère aux transmissions incorrectes, anormales, malsaines et désastreuses, à la faveur d'une élection connubiale dictée par les sentiments généreux et par l'intelligence.

Tel est mon dernier mot : il contient l'âme, l'objet et le résumé de ce discours, dont le programme qui suit deviendrait la sanction officielle :

52. — 1. L'emblème rationnel de la France, c'est l'Aigle ou le Dragon de Lafontaine, à une tête ¹. Tête absolument

¹ Voyez page 187.

Il y a longtemps que l'Angleterre serait morte sans sa Chambre haute, qui n'est qu'une assemblée de rois. Le roi mort, vive le roi ! Cela est surtout vrai pour l'Angleterre. Cette Ile possédant autant de rois que de lords : le roi n'y meurt jamais. L'antipode de cette solide sécurité fut chez nous 1830, cette fiction royale



valide, sage et vigoureuse. Plusieurs têtes substitutives, et aussi fortes qu'elle, mais en dehors de tout fonctionnement rival, occupent, dans un ordre réglé, les marches du trône.

Les temps modernes, contradictoires au *droit divin*, réclament pour la couronne une tête virile.

ii. Enseignement de la morale religieuse, politique, civile et personnelle, base de tout enseignement.

iii. Assistance accordée à l'infirmité native et dénuée, à l'homme affaibli sous les années, sous les fatigues et l'infortune, et au malheur immérité.

iv. Protection absolue à l'enfant illégitime qui devient l'enfant de la patrie.

v. Encouragement au mérite et surtout au génie, partout où ils se trouvent.

vi. Instruction obligatoire et gratuite pour la classe laborieuse, appropriée aux arts ruraux et aux arts industriels.

vii. Préservation, régénération et perfectionnement physiologiques et psychologiques de la race humaine, au moyen de tous les procédés compatibles avec la morale et avec la dignité. État civil rendu rationnel, méthodique et représen-

et dérisoire du régime anglais. Ils n'ont qu'un fantôme de royauté, et ils tiennent pour sacrilège quiconque y touche; nous en avons la réalité, et nous excitâmes deux cent vingt et un de nos représentants à la détruire : *Proh dolor!*

Napoléon III voit aujourd'hui la question beaucoup plus sainement.

tatif des lignées de la famille humaine ; arbre généalogique de chaque famille.

viii. Répression de l'oisiveté, loi du travail, compte à rendre de son temps, dans une certaine mesure.

ix. Police fortement organisée dans le sens préservatif des crimes, des délits et des méfaits.

x. Police fortement tutélaire des intérêts ruraux.

xi. Tout bras agricole rigoureusement réservé à l'agriculture, loin de jamais l'admettre aux chantiers urbains, ni aux travaux industriels à travers champs.

xii. Travaux officiels remis aux bras officiels.

xiii. Les condamnés aux peines afflictives et infamantes, employés par l'État aux travaux industriels les plus rudes.

xiv. *Par considération spécialement contraire*, organiser les cadres de l'armée, en vue de les employer, comme variante des travaux de la guerre, à la direction de travaux d'art relatifs aux projets industriels du gouvernement, pour lui-même : routes, canaux, chemins de fer nouveaux, incendies, etc. ; tandis que les officiers seraient les ingénieurs et les architectes, les sous-officiers seraient les chefs des travaux et les piqueurs, le soldat serait l'ouvrier.

xv. Intéresser l'armée aux travaux officiels dans la proportion équitable des bénéfices : le soldat-ouvrier, le jour même de sa libération, apporterait en ses foyers, avec son congé, la quotité justement rémunératrice de ses travaux.

xvi. Peine de mort réservée comme une menace , mais d'une application très-rare ¹.

Peut-on douter que la race gallo-franque , ainsi rendue compacte et condensée , ne puisse , à jamais , défier l'Angleterre ?

ÉPILOGUE

Pourquoi donc l'omniperfection divine laissa-t-elle inachevée l'œuvre de sa création , et pourquoi *l'homme , roi de la terre , est-il relativement plus imparfait et plus inachevé que les plantes et que les animaux ?* — Le végétal et la brute ne pouvant rien sur eux-mêmes et pour eux , sont *pourvus* et *achevés* à leur propre égard , à moins que l'homme ne veuille encore les *modifier dans l'intérêt de ses usages* et

¹ L'erreur de M. Bonnet , comme en général celle des partisans systématiques de la peine de mort , serait grande s'ils pouvaient penser que la suppression du dernier supplice émane d'un acte d'indulgence ou de faiblesse : non , ce n'est point faiblesse , c'est raison , résolution logique et méditée de faire *mieux et plus chèrement* payer au coupable l'indignité de son crime.

Les procédés préventifs du crime , ainsi que la sanction pénale , seront étudiés dans un sens beaucoup plus inquiétant , pour le criminel , que ne le serait , pour lui , la mise à mort après perpétration tranquillement accomplie. Telle est , je crois , la pensée morale des antagonistes de la peine de mort ; c'est du moins la mienne.

Cette idée comporte le remaniement tout entier du Code criminel : la question en vaut la peine !

Substituer à la *prestidigitation* de l'exécuteur , l'action *énergiquement , terriblement* préventive de la police , deviendra une des gloires de notre époque.

peut-être aussi de ses abus. Ne leur envions point un privilège bien triste, puisqu'il nous explique l'éternelle immutabilité de leur esclavage !

Mais l'homme possède trois sublimes attributs : la *liberté*, la *raison*, la *religiosité*, qui sont d'une extension sans bornes et comme un gradin par lequel il s'élève jusqu'à Dieu. C'est de son imperfection, non moins que de telles prérogatives, qu'il tire ses principaux gages, occasions et motifs de gloire et de noblesse. La variabilité de l'essence humaine suppose les abaissements, sans doute, mais elle est compatible avec les élévations les plus sublimes. Si nous n'admettons pas pour nous la fixité relativement parfaite de l'animal ; si la fixité absolument parfaite de Dieu nous est interdite, il faut adopter, de bonne grâce, la catégorie — *variations* ; et résolument nous attacher aux degrés ascendants de l'échelle physiologique et psychologique.

L'animal ignore tout et il s'ignore lui-même. L'homme se comprend ; il comprend le monde extérieur et il éprouve un avant-goût et un pressentiment de Dieu ; à ces notions, il joint la puissance et la liberté.

A nous donc ouvriers aptes, autonomes et intelligents, coadjuteurs et complémentaires de la création ; à nous de nous mettre à l'œuvre, à commencer par notre amendement personnel ; le premier pas dans le progrès¹ n'est-ce

¹ *Progrès dans les œuvres du génie de l'homme* : ce mot nous semble sujet à de graves réflexions. Les forces de l'humanité, génie, intellect, virilité, moralité, courage, intensité, attestés et traduits en faits de créations littéraires, artistiques, hauts faits, glorieuses entreprises... , sont-elles croissantes ou décroissantes ? Cette question serait un beau sujet à traiter en dialogue des morts. Je crains qu'on ne s'illusionne sur la valeur essentielle du génie moderne, et que l'on ne prenne pour progrès le replâtrage et le repolissage des œuvres de nos pères. Les arts plastiques, statuaire et architecture ; les arts littéraires et libéraux de l'antiquité, furent

pas le soin que l'ouvrier prend de lui-même et de ses moyens d'action ? L'homme obtus, immoral, rachitique et pygmée, ne produira jamais qu'œuvres infimes et vulgaires.

Chez l'homme, au contraire, perfectionné dans ses organes, dans son intellect et sa moralité, naîtront de grandes conceptions que suivront de grandes entreprises.

Tel l'aigle prend son appui sur les pics escarpés, quand il doit s'élancer vers les confins de l'atmosphère; tel l'homme s'élève au sommet de lui-même, pour monter encore et pénétrer les grands secrets cosmiques.

souvent et servilement copiés; toujours on les imita, les ayant sagement pris pour modèles, mais jamais on n'a pu ni les surpasser, ni même les égaler. Les modernes sont surtout les commentateurs de l'antiquité; si quelques grands artistes ont, un instant parmi nous, pu rivaliser avec les génies passés, ceux-là sont morts sans enfants; en Italie, ils se nommaient Dante, l'Arioste, Tasse et Michel-Ange; — en Angleterre, Shakespeare, Milton, Byron; — en France, Montaigne, Pascal, Corneille, Racine. — Qui trouverions-nous à pouvoir leur opposer aujourd'hui, tandis qu'ils s'honoraient eux-mêmes d'être les fils de l'antiquité? Non, il n'y a pas progrès dans la force du mot: MM. Viollet-Leduc et César Daly sont des artistes d'un très-grand mérite, sans nul doute; mais ils sont loin d'effacer et de faire oublier les grands hommes dont ils s'honorent d'étudier, d'analyser et de publier les œuvres architecturales. Autant vaudrait dire que Jussieu est en progrès sur l'auteur de la création pour avoir fait une taxonomie des plantes, irréprochable tant elle est rationnelle et philosophique! Les grands noms, les noms gigantesques deviennent de plus en plus rares: le beau idéal, le grand, le sublime sont le domaine et la création de nos pères, par la raison bien simple que leur intensité vitale et que leurs forces intellectuelles et organiques n'étaient pas encore en baisse et dégénérées. Voilà vraiment pourquoi nous nous voyons privés de leurs secrets.

Si nous voulons jamais égaler, surpasser même nos devanciers, nous le pouvons, — à la condition de réparer notre sang, de restaurer notre race, et d'en retremper les forces aux sources vives de la reconstitution anthropogénique.

C'est toujours sans conscience et partant sans mérite que le castor et l'araignée tracent leurs merveilleux dédales ; que le chien donne l'exemple de la plus touchante fidélité, .. invariables faute de jugement, obéissants par absence de volonté, ils suivent en aveugles la loi qu'on leur dicta dès les commencements.

Mais quand Dieu s'en remet à l'homme, de la continuation de son œuvre, il lui dit : « *là le mal, ici le bien*, — » à ton option je verrai ta sagesse ; — garde ma création, » entretiens surtout et préserve ta race ; — l'immobilité » passive des animaux te serait fatale. »

Immense, impardonnable, devient donc notre culpabilité, si nous manquons au grand devoir de soigner, de guérir, de perfectionner la race !

L'homme a bien pu donner d'autres preuves de sa rigoureuse logique, dans de grandes et solennelles résolutions.

N'a-t-il pas décrété la peine de mort contre lui-même ?

N'a-t-il pas voté froidement l'impôt du sang ?

L'homme, enfin, ne verse-t-il pas tous les jours par torrents, sans haine et sans savoir pourquoi, le sang d'ennemis de convention ?

Fatiguée de décréter des lois de ruine et de mort, l'humanité voudra promulguer enfin des lois de réparation et de vie....

J'arrête ici ma course, non sans regret d'avoir froissé le préjugé et contrarié l'erreur admise....

Peut-être même paraîtrai-je, à quelques-uns, paradoxal, tout en restant dans l'évidence ; tracassier, novateur reprehensible, tout en demeurant homme de conscience et dévoué à mon prochain vivant ou à naître....

Si l'on avait raison contre moi, si j'étais la dupe d'un

vain mirage, je m'écrierais avec chagrin : « Pourquoi donc
» l'homme a-t-il liberté, jugement, option, conscience,
» et pourquoi de si magnifiques attributs demeurent-ils
» sans cesse en face de l'erreur ? »

Mais non, ce n'est point une chimérique illusion :

Le caractère de l'évidence est décisif, indélébile ;

Les premiers traits de son signalement sont l'authentique
et l'infailible....

Il y a lieu de nous préoccuper de nous-mêmes ; je le
comprends, je le sais, je le vois, je le touche.

Et Dieu suzerain de l'homme, nous jette aujourd'hui, à
vous et à moi, comme autrefois le sphynx au visiteur,
la grande question de notre espèce, en ces trois mots :

« COMPRENDS ET RÉPARE, — OU MEURS ! »

SOMMAIRE

	Pages.		Pages.
PROLOGUE	4	Art. VI	443
Énoncé des articles.	44	Art. VII	455
Article Premier.	46	Art. VIII.	240
Art. II.	34	Programme de Statuts affé-	
Art. III.	43	rents à la réparation de	
Art. IV.	440	la race humaine.	249
Art. V.	449	ÉPILOGUE.	222

(Extrait du CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE, 22^e Session, T. III.)

ERRATA

Pages	Lignes	Pages	Lignes
8,	20, lisez <i>intervention</i> .	58,	29, lisez <i>domum</i> .
12,	47, lisez <i>de la strume</i> .	126,	20, lisez <i>et à l'armet</i> .
21,	44, lisez <i>comme nous en voyons</i> .	153,	34, lisez <i>ensuite</i> .
32,	27, lisez <i>donner des preuves</i> .	188,	34, lisez <i>nettement</i> .
37,	28, lisez <i>cogéniteur</i> .	192,	17, lisez <i>c'est acte</i> .
53,	26, lisez <i>qui te détaissent</i> .	196,	34, lisez <i>envieuse</i> .
		198,	18, lisez <i>à ce que lui</i> .

